No 3

FASCICULE SPÉCIAL La Vie PRIX : 1 FR

ÉTATS-UNIS ET FRANCE

Comment mieux nous unir aux États-Unis ?

Réponses de

Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française,
Président du Comité France-Amérique.

Paul ADAM; **A. AULARD**, professeur à la Sorbonne; **BOURDELLE**; **Jean BRUNHES**, professeur au Collège de France; **Maurice CAULLERY**, professeur à la Sorbonne; **C. CESTRE**, professeur de littérature américaine à la Sorbonne; **Romain COOLUS**, président de la Société des Auteurs dramatiques; **Amiral DEGOUY**; **Edouard DRIAULT**, président du Comité Michelet; **Louis EISENMANN**, professeur à la Sorbonne; **Jean FINOT**, directeur de *la Revue*; **Georges GOYAU**; **Emile HOVELAQUE**, inspecteur général de l'Instruction Publique; **André LEBEY**, député; **André LICHTENBERGER**; **Victor MARGUERITTE**, ancien président de la Société des Gens de Lettres; **Henri MAZEL**; **André MÉNABRÉA**; **Pierre MILLE**; **Edmond PERRIER**, de l'Académie des Sciences; **Georges RENARD**, professeur au Collège de France; **Gustave RODRIGUES**; **Gabriel SARRAZIN.**

Textes et Paroles de l'Amitié Franco-Américaine

Firmin ROZ : *Les grandes œuvres américaines en France.* -- **Tristan BERNARD** : *Les Amis du Sport.* -- **Daniel HALÉVY** : *Un poète américain de la guerre* : ***Alan SEEGER.*** -- ***Poèmes américains écrits en France.*** -- **Maxime LEROY** : *De Machiavel à Wilson.* -- **Sébastien-Charles LECONTE** : *La nuit du 14 Juillet 1917*, poème. -- **Gabriel-Louis JARAY** : *L'œuvre du Comité France-Amérique.* -- **Marius-Ary LEBLOND** : *Où en sont nos relations intellectuelles ?*

La Vie

Dépositaire Général au numéro :
G. CRÈS, 116, boulevard Saint-Germain, PARIS

Administration et Rédaction, n° 10,
rue du Cardinal-Lemoine,
Paris, Ve

La Vie

Abonnements : 20 francs, France et Colonies ; 25 francs, Étranger.
Trois numéros par mois.

A cause du renchérissement considérable, le prix du Numéro est à UN franc.
Le prix de l'abonnement annuel reste le même.

Pour la Rédaction et les abonnements, s'adresser 10, rue du Cardinal-Lemoine, PARIS

Les manuscrits non publiés dans le délai de trois mois sont, pendant un an, aux bureaux de la revue, à la disposition de leurs auteurs ; le vendredi à 5 heures.

Secrétaire pour le Sud-Ouest : M. Romain DÉCLAT, 14, rue Bara, LYON



Cliché communiqué par la Maison MANZI *et* JOYANT *qui vient très opportunément de rééditer le premier ouvrage paru en France sur l'Amérique, ouvrage orné comme on le voit par cette illustration de vignettes qui sont de vraies compositions et devenues introuvables dans la bibliophilie.*

WOODROW WILSON

Président des États-Unis d'Amérique

Histoire du Peuple Américain

Traduction de DÉSIRÉ ROUSTAN

Professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand

Préface de M. ÉMILE BOUTROUX

de l'Académie française

Trente planches hors texte sur papier de luxe reproduisant les portraits des Présidents des Etats-Unis d'Amérique, dessins gravés de A. BOREL, d'après des origina[ux] trouvés au Cabinet des Estampes ou obligeamment communiqués par l'Ambassa[de] des Etats-Unis. Les portraits sont accompagnés de la reproduction des signatu[res] autographes des Présidents.

Deux forts volumes grand in-octavo, de plus de 700 pages chacun.

Prix pour la France et les Colonies. . . . . **40** franc[s]
Prix pour l'étranger . . . . **45** franc[s]

Le tirage est restreint.

L'ouvrage paraît en 13 fascicules mensuels.

Les **7** premiers fascicules, formant le Tome I, sont actuellement parus. Il est fait [un] tirage de luxe de 40 exemplaires sur vergé blanc d'Arches, brochés dans d[es] couvertures spéciales, au prix de : pour la France et les Colonies, **70** francs; pour l'étranger, **75** francs.

Le titre de cette publication et le nom de l'auteur suffisent à la recommander.

Sur les Etats-Unis, nous possédons en France deux sortes d'ouvrages : des notes de voyageurs, écrivains ou journalistes, qui, au cours de visites souvent rapides, ont glané des remarques sur la société américaine, les trusts, les gratte-ciel et les milliardaires ; d'autre part, des livres de spécialistes destinés à des spécialistes, des monographies sur tel mouvement d'idées, des études techniques sur les banques, sur l'industrie du pétrole ou de l'acier, sur les ressources minières ou agricoles de telle région. Peut-être faut-il remonter à *La Démocratie en Amérique*, de TOCQUEVILLE, livre qui date de quatre-vingt ans, pour trouver une étude d'ensemble sur le grand peuple qui vient de prendre sa place à nos côtés dans la lutte décisive.

L'ouvrage capital du président W. WILSON, paru dans l'édition anglaise en 5 volumes in-8, dont nous présentons une traduction absolument complète et minutieusement fidèle, n'est pas un exposé sec et didactique de l'histoire des Etats-Unis, un simple répertoire de dates et de faits. C'est une œuvre à la fois historique et philosophique, qui fait comprendre la formation et le développement de la plus vaste démocratie du monde, la naissance des partis politiques et le jeu des institutions. C'est avant tout un récit *vivant*, qui met en relief les grands événements et l'enchaînement des grands événements, récit qui commence avec les fabuleuses aventures du XV[e] et du XVI[e] siècle, pour ne s'achever qu'à la fin du XIX[e] siècle, après la guerre hispano-américaine et l'intervention des Etats-Unis en Chine, lors de la révolte des Boxers.

L'érudition considérable de l'auteur se dissimule plus qu'elle ne s'étale et ne nuit jamais à l'agrément du lecteur, mais *d'abondantes bibliographies* placées à la fin de chaque chapitre équivalent à elles seules à une étude fort complète des sources de l'histoire des Etats-Unis, comme il n'en existe, à notre connaissance, aucune dans notre langue.

M. ÉMILE BOUTROUX, qui n'est pas seulement l'un de nos plus profonds philosophes, mais encore l'un des Français les plus informés des choses d'Amérique, a écrit pour notre publication une remarquable introduction.

La traduction a été confiée à M. DÉSIRÉ ROUSTAN, professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand, que ses voyages en pays de langue anglaise et ses études sur la pensée américaine désignaient pour cette tâche. Le distingué traducteur a réussi à faire de l'ouvrage du président WILSON une véritable œuvre littéraire française.

Les deux volumes sont ornés d'une collection de portraits gravés d'après des dessins documentaires et originaux de M. ALFRED BOREL.

Éditions BOSSARD, 43, rue Madame, PARIS (VI[e])

ÉMILE SAILLENS

FACTS ABOUT FRANCE

BRIEF ANSWERS TO RECURRING QUESTIONS

(Brèves réponses à de constantes questions)

(40e mille) TEXTE ANGLAIS *(40e mille)*

Voici un ouvrage, unique en son genre, qui sera accueilli avec faveur par nos alliés anglais et américains auxquels il rendra de grands services. Il a été conçu de manière à donner alphabétiquement à nos alliés tous les renseignements désirables sur *les Choses de France*. Histoire, géographie, littérature, arts, sciences, industrie et commerce, mœurs et coutumes, rien de ce qui concerne notre pays n'a été négligé par M. Saillens qui a su, tout en étant court et précis, éviter la sécheresse. — *Facts about France* est un véritable acte de fraternité entre les peuples qu'a unis la « dernière croisade ».

Un volume format de poche, illustré, cartonné : 3 fr. 50

F. MAURETTE

...E QUE LES ÉTATS-UNIS NOUS APPORTENT

...s Aliments -- Du Matériel -- Des Navires -- De l'Or -- Des Soldats -- D'autres Alliés

(35e mille)

L'aide formidable que nous ont apportée les Etats-Unis au moment décisif de la guerre doit être appréciée dans le public à sa juste valeur. M. F. Maurette, avec l'autorité que lui confèrent ses connaissances en géographie et en sciences économiques, a voulu préciser dans ce petit livre combien la puissance matérielle des Alliés s'est trouvée renforcée par l'intervention de la grande République transatlantique. -- « Des aliments, ...matériel, des navires, de l'or, des soldats, d'autres alliés », voilà, selon l'énumération même de M. Maurette, ce que les Etats-Unis n'ont cessé de nous procurer sans compter, avec une générosité digne de leur place éminente dans le monde.

La brochure in-16, illustrée : 75 cent.

G. CHINARD

Professeur à l'Université de Californie.

...L'EXOTISME AMÉRICAIN

Dans la Littérature française au XVIe siècle

L'EXOTISME AMÉRICAIN

Dans l'Œuvre de Chateaubriand

L'AMÉRIQUE ET LE RÊVE EXOTIQUE

Dans la Littérature française aux XVIIe et XVIIIe siècles

P. DE COUBERTIN

Universités Transatlantiques

G. LANSON

Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Trois Mois d'Enseignement aux États-Unis

G. HANOTAUX

de l'Académie française.

La France vivante dans l'Amérique du Nord

Chaque volume in-16, broché : 4 fr. 50


Le Droit
FRANCE
AMÉRIQUE
1776 - 1789 - 1917
B.N.

Gift. Section des États-Unis Bureau des Relations Universitaires

L'Édition d'Art se doit de commémorer l'entrée en guerre de la République des États-Unis aux côtés de la République française. Elle ne peut pas se refuser la joie de reconnaître l'aide inappréciable qui consacre une amitié de cent quarante ans & affirme la vigueur des principes de 1776 & de 1789.

Pour laisser dans le livre le témoignage d'un tel événement; pour fêter la promesse de triomphe qu'il apporte, pour saluer l'esprit de sacrifice de nos alliés, & ce qu'il ajoute de force, de rayonnement, au mot « DÉMOCRATIE », nous offrons aux bibliophiles une brochure in-4° de cent pages, qui réunit, dans leur texte anglais & français, sous la noble typographie de « Garamond » :

La Déclaration d'Indépendance Américaine,
La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen,
Le Discours de Guerre du Président W. Wilson,
La Réponse de M. Alexandre Ribot.

Treize dessins décoratifs de Bernard Naudin, l'illustrateur épique de notre Révolution, donnent à ce recueil son vrai caractère de manifestation civique.

Il est dédié à l'alliée de Charleroi et de la Marne, « A la vieille Angleterre, mère de toutes les Démocraties... »

Le texte anglais a été traduit par Paul Hyacinthe Loyson, le texte français par J. H. Woods, professeur à l'Université Harvard, chargé de cours à la Sorbonne.

Paru le 15 Mars 1918 :

FRANCE-UNITED STATES
1776-1789-1917

In-4° raisin de 100 pages,
imprimé en noir et rouge par l'Imprimerie Nationale,
premier tirage à 1.500 exemplaires.

50, numérotés de 1 à 50, sur Japon à la forme, au prix *net* de . . . . 125 fr.
225, numérotés de 51 à 275, sur papier de Hollande, à la forme, au prix de. 50
1.225, sur papier Ingres d'Arches, au prix de. . . 20

L'Edition d'Art cannot refrain from commemorating the entrance into the war of the Republic of the United States side by side with the French Republic. It cannot refuse itself the pleasure of recognizing this priceless aid, which sets the seal upon a friendship of a hundred and forty years, and which declares that the principles of 1776 and of 1789 are in full vigor.

To record such an event in book-form; to celebrate the promise of victory which it affords; to honor the spirit of sacrifice of our allies, and the power and exuberance which this spirit lends to the word « DEMOCRACY », we offer to bibliophiles a book of one hundred pages quarto, which gives in Garamond type the French and the English text of :

The Declaration of Independence,
The Declaration of the Rights of Man and of the Citizen,
The War-Address of President Wilson,
The Reply of Monsieur Alexandre Ribot.

Thirteen decorative drawings by Bernard Naudin, the illustrator of our Revolution, give to this collection a character which expresses the civic ideal.

The book is dedicated to our ally of Charleroy and of the Marne, « To old England, mother of all Democracies ».

The English text is translated by Paul Hyacinthe Loyson, the French text by James Haughton Woods, professor at Harvard University, Exchange Professor at the University of Paris.

Appeared 15 March 1918 :

FRANCE-UNITED STATES
1776-1789-1917

A quarto Raisin of one hundred pages,
printed in black and red by the Imprimerie Nationale,
first edition of fifteen hundred copies.

50, numbered from 1 to 50, on Japanese paper, price net. . . . . 125 fr.
225, numbered from 51 to 275, on Holland paper, price 50
1225, on Ingres d'Arches paper, price 20

R. HELLEU, ÉDITEUR, 125, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

La Vie

Persuadés qu'il n'y aura rien de plus précieux pour la France au lendemain de la guerre, qu'un apport de personnes et de forces américaines, d'intelligences pratiques et pourtant enthousiastes du passé de la France, nous avons adressé, à des personnalités particulièrement compétentes, ces questions :

1° La guerre a vivement rapproché encore les cœurs et les esprits des États-Unis et de la France : ne trouvez-vous pas qu'il importe, dès maintenant, *d'organiser* ce rapprochement pour le lendemain de la guerre, notamment en l'étendant à une pénétration mutuelle plus complexe, à un échange plus régulier dans le domaine des lettres, des arts, des sciences, des industries, de la politique ? Comment envisageriez-vous cette *organisation* ?

2° Dans le domaine de vos études et préoccupations particulières, nous serions heureux si vous vouliez bien préciser quels bienfaits vous attendez d'un rapprochement franco-américain.

RÉPONSES :

Nous avons pu, au cours de cette guerre et spécialement depuis l'intervention, constater à quel point nos aspirations, notre idéal et jusqu'à notre tempérament national correspondent à ceux du peuple américain. Comment donc n'appellerions-nous pas de nos vœux une intime collaboration des deux peuples dans les travaux de la paix ? Avec simplicité, les Etats-Unis ont demandé à notre expérience militaire son enseignement; mais, sur beaucoup d'autres points, sa judicieuse hardiesse de conception et d'exécution peut être, au contraire, un exemple pour nous.

En vue de resserrer les liens de sympathie, de confiance et d'estime réciproques qui unissent nos deux pays — leurs Gouvernements comme leurs peuples — et afin d'entretenir entre eux un courant régulier d'échanges de tout ordre, également profitables de part et d'autre, la méthode la plus sûre, en même temps que la plus simple, ne serait-elle pas de demander aux diverses organisations françaises, officielles ou privées, d'entrer en rapports et de garder un contact étroit avec les organisations correspondantes des Etats-Unis ? Ainsi, Chambres de Commerce et Universités, Syndicats et Associations de producteurs, Parlements et Administrations établiraient des relations directes et intimes, qui auraient les plus heureux effets.

Dans les différents ordres d'activité, chaque pays apporterait à l'autre ses suggestions, qui seraient accueillies précisément par les hommes compétents et les plus aptes à tirer parti de ces indications. La comparaison entre les programmes et les modes d'action amènerait des revisions opportunes : chez nous, sans doute, un rajeunissement, une simplification des rouages, un souci des responsabilités plus effectif; chez nos amis d'outre-Océan, la finesse latine se marierait à la vigueur anglo-saxonne. Que de projets excellents ont été présentés, çà et là, au hasard des circonstances, et n'ont pu sortir du domaine spéculatif faute d'avoir touché exactement la catégorie de personnes qu'intéressait leur réalisation ! Ce gaspillage d'idées, souvent justes et riches d'avenir, serait aisément évité de la manière que j'indique.

Des efforts en ce sens ont déjà été tentés avec succès, mais il faudrait les multiplier et leur donner une ampleur nouvelle. Cette pénétration mutuelle est sans danger chez deux grandes démocraties dont les citoyens ont le sens exact de la liberté et dont les Gouvernements, unis par une amitié plus que séculaire et des souvenirs sacrés, collaborent avec une si fraternelle loyauté. Il n'en peut résulter, au contraire, que des bienfaits réciproques, et les deux pays recueilleront ainsi tous les fruits des sacrifices qu'ils ont si généreusement consentis à la même cause.

Notre passé de vieille race nous a légué fatalement

des servitudes, et il n'est pas fâcheux qu'un peuple jeune nous aide à nous en affranchir. Et, d'autre part, dans le sincère et vraiment admirable effort du peuple américain pour accroître son élite, dont nous avons déjà pu apprécier les qualités également remarquables d'esprit et de cœur, qui mieux que la France, héritière de la Grèce antique, pourrait faire bénéficier les Etats-Unis de ses traditions intellectuelles, dont l'origine se confond avec la naissance même du monde moderne ?

Les sentiments que je traduis ici sont, du reste, ceux d'un nombre d'hommes toujours croissant, des deux côtés de l'Atlantique. Que chacun d'eux se mette donc résolument à l'œuvre, et leurs efforts convergents, s'exerçant, comme je l'ai montré, avec le maximum d'efficacité dans les cadres de la vie professionnelle et sociale, aboutiront promptement aux plus fécondes réalisations.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française,
Président du Comité France-Amérique.

Vues d'Amérique, *que M. Paul Adam publia, il y a quelques années, en rentrant des Etats-Unis, est un livre magnifiquement pénétrant et saisissant. L'auteur, qui est un des plus puissants génies de la France contemporaine, a observé avec un esprit très moderne, quoique musclé des grandes traditions de notre race, les phénomènes splendides de la démocratie américaine : parce qu'il a admiré, il a fortement compris, exprimé, fait rayonner.*

Je crois en effet que l'intimité constante des relations entre nos frères d'Amérique et nous doit être fortifiée. Pour cela, un des moyens préliminaires que j'eus soin d'indiquer dans mes ouvrages sur l'Outre-Océan (*Vues d'Amérique*), me semble être la fondation d'un Musée français à New-York : d'un *Musée encyclopédiste*. On y rassemblerait les œuvres originales ou de bonnes copies inspirées par l'esprit des Fragonard, des Watteau, des Houdon, etc., de leurs émules. Nos meilleurs artistes décorateurs y reconstitueraient le mobilier des fermiers généraux, la chambre de Cambacérès, le logis de Danton, le cabinet de La Fayette, etc... Portraits de nos aïeux qui combattirent avec Washington. Dans ce musée tels et tels modèles pourraient être désignés comme ceux de répliques en vente. Le commerce de nos marchands de tableaux et de nos tapissiers gagnerait beaucoup à la fondation de ce musée. Une bibliothèque française lui serait adjointe où des conférences, des cours en série sur nos littératures et nos arts persuaderaient, influeraient. C'est là le principal de l'instant.

Réciproquement, à Paris, le « Musée Washington » servirait de centre. Enfin et surtout une Agence de traductions devrait apparaître, qui traduirait dans les deux langues les livres nouveaux et significatifs des deux mentalités. Notre esprit est mal connu faute de traductions. Celui de nos amis également.

Pendant les vacances parlementaires les députés américains et français pourraient se réunir, et parler des questions politiques relatives à l'avenir des deux peuples.

J'ai, dans une conférence au grand amphithéâtre de la Sorbonne, vers décembre 1913, expliqué comment une Cité neuve renfermant les laboratoires, les bibliothèques, les collections scientifiques, les musées d'esthétiques et de techniques, les salles de cours, les hôpitaux, les stades pour sports, les usines d'expérimentation, les ateliers d'artistes, parfaitement complets, aurait chance d'attirer les élites des étudiants et les professeurs de grand renom élus dans toutes les patries. Cette communion des esprits savants et créateurs, dans une seule ville, centre de l'intelligence universelle, constituerait bien le noyau nécessaire à la Société des Nations. Aux Américains et aux Français, il appartient d'en établir les bases ! Je maintiens cela très fermement.

Les Américains nous apprendront surtout à nous associer. Nos efforts sont infructueux en commerce, en industrie, parce que de trop petites fortunes, de trop modestes capitaux alimentent les affaires entreprises. Cartels et trust nous demeurent trop étrangers. Le ministre Loucheur me disait l'autre soir : « si la France veut vivre selon sa gloire, il importe qu'elle cesse d'agir en petit, en étriqué, en limité ! Il faut qu'elle conçoive grand, et qu'elle entreprenne l'immense. Comment ? En associant les moyens et les idées. » Or les Américains ont compris la puissance de cette méthode. Il convient que nous l'apprenions d'eux-mêmes. Ils doivent se montrer comme nos professeurs de trust. Les introduire dans nos Conseils d'Administration, écouter leurs enseignements, les appliquer, c'est notre chance unique de grandir à la mesure de notre triomphe. La force consistera de plus en plus dans le maximum de la richesse acquise par le développement du génie scientifique. Eux seuls nous aideront, par exemple, à mettre en valeur notre splendide Empire Africain. Ils nous apprendront à fonder les Compagnies d'exploitation, à les pourvoir, à les mener au succès, à ne pas entraver leur œuvre.

Voilà le bienfait prochain de notre entente avec les fils de Washington, si nous ne les décourageons pas trop en leur opposant notre économie, notre individualisme jaloux, notre goût des médiocres et du médiocre, notre paresse sceptique et dilettante.

PAUL ADAM

[1] Voir la *Cité Future*, préface d'Emile Boutroux, publié par France-Amérique en 1914.

L'énergique et puissant historien de la Révolution Française a écrit de si vibrants articles sur le Président Wilson que nous tenions, à bien des titres, à sa réponse.

Pour répondre à vos intéressantes questions, ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est le temps : les examens de licence, à la Sorbonne, ne me laissent pas une minute. Mais je veux applaudir à votre idée de rapprochement franco-américain après la guerre. L'action universitaire sera un des meilleurs moyens d'organiser ce rapprochement. J'en attends de grands bienfaits pour nos deux peuples. A nous fréquenter amicalement, les Américains sentiront mieux l'utilité de la sagesse gréco-romaine, qui ne leur est pas étrangère, mais dont nous sommes les héritiers directs, avec les Italiens. Ils nous apprendront à *moderniser* notre république, et ce sera là un grand service que nous recevrons d'eux.

A. AULARD

Nous avons tenu à interroger notre plus grand sculpteur.

Le caractère ESSENTIEL du peuple américain est de mettre en action réaliste ses nobles idéals autant que le peut PRATIQUER sa fraîche énergie admirablement disciplinée.

L'Américain vit ses rêves, il les agit, il œuvre en eux.

Le jeune héros Jak Wright, accouru à nous, soldat aviateur volontaire à 18 ans et qui tomba d'en haut comme un aigle blessé, me disait :

« Un patron américain demande avant tout au nouvel ouvrier, ses références morales, si elles sont belles il l'accepte au travail, et lui dit : quant à bien travailler nous vous l'apprendrons. »

Là est leur plus profonde, leur féconde loi.

Les Présidents WILSON, les Présidents ROOSEWELT, les ROOT, ont été AVEC LES GRANDS CHEFS ALLIÉS LES BALANCIERS INFAILLIBLES de la CONSCIENCE de la guerre.

On ne pourra jamais assez les honorer.

Il y a dans ce grand pays, les grands maîtres semeurs, suscitateurs des grands êtres d'une plus pure humanité.

Pour les questions D'ART il s'est créé un peu partout bien des confusions.

On a parlé d'influence allemande sur l'art américain, même sur l'art français.

Cela est bientôt dit.

Les pauvres gens qui ont dit cela, sont-ils allés en Allemagne ? Savent-ils seulement que leur architecture bonne, des derniers temps, ils l'ont apprise du MAITRE français Vaudremer ?

Il n'y a à peu près rien d'allemand dans la bonne dernière architecture-avec-sculpture dite allemande ; c'est l'art de tous, amalgamé, et je parle là de leur bonne architecture.

L'art allemand est tout entier trempé du nôtre; on bafouille en disant de leurs meilleures productions Art Allemand.

Il faut dire nettement, ARCHÉOLOGIE-MONDIALE-ALLEMANDE.

Et voici :

Ils la bâtissent en monuments, chez eux, aussi en Amérique cette archéologie UNIVERSELLE, ne se contentant plus de l'écrire.

Le résultat en est curieux : c'est un amalgame de tout, c'est du Grec, de l'Egyptien, du Syrien, et c'est notre Art Gaulois, notre ROMAN, notre GOTHIQUE, et celui de nos meilleurs maîtres modernes de France, que l'on refait chez eux, avec, EN TROP, un lourd accent teuton.

Nos mauvais écoliers français, seuls, ignorent cela.

Mais qui de nos véritables ouvriers peut croire que les bons penseurs d'Amérique, qu'un WHITNEY-WARREN, dont les pas embrassent le monde, ne sait pas dans son art réaliste d'air libre et de matériau neuf, créer sa fière et personnelle voie, en se penchant sur les vraies sources !

AIMONS, admirons, VÉNÉRONS l'Amérique IMMENSE.

Elle jaillit pure du sol.

Son onde est neuve, épurée de tous les vieux mondes, et elle a le RESPECT INNÉ DES AINÉS DE L'ESPRIT.

Son PÉGASE est gardé d'acier, HEUREUSEMENT ! et son POETE qu'il emporte tient les ANGLES DE LA RAISON.

Et bien, confiance à l'immense NATION !

Confiance, accueil, reconnaissance, HONNEUR au cavalier-chevaleresque, au mathématicien-poète américain, qu'apporte le pégase armé.

EMILE-ANTOINE BOURDELLE

M. Jean Brunhes — dont nos lecteurs ont la bonne fortune de lire souvent à La Vie *les admirables articles — n'est pas seulement le géographe créateur, créateur notamment de la* Géographie Humaine, *que consacre sa haute situation au Collège de France ; c'est un Fran-*

çais d'envergure mondiale qui a joué un beau rôle dans la guerre par son action large à la tête des Comités franco-balkaniques et par ses articles de doctrine féconde.

Je n'envisage que sous les auspices les plus favorables le rapprochement de plus en plus étroit et la collaboration pour ainsi dire quotidienne entre les Américains et nous. Il y aura forcément des heurts et des conflits d'intérêts comme il y en a entre Français, comme il y en a entre membres de la même famille, mais de cette prise de contact de deux états d'esprit différents, il ne pourra résulter, pour nos amis américains et pour nous, que des avantages réciproques; de cela je suis profondément convaincu.

L'une des raisons principales de ma conviction, c'est que le peuple des Etats-Unis de l'Amérique du Nord constitue, avec le peuple français, les deux ensembles collectifs d'êtres humains qui ont eu la plus intime et la plus profonde et la plus intense puissance d'assimilation.

Notre peuple de France, composé au cours des siècles de tant de races et de tant d'éléments humains disparates, est arrivé à constituer la nation la plus homogène de tout l'univers. Le peuple des Etats-Unis, composé d'apports tout aussi bariolés, est arrivé en quelques décades à former une nation dont la guerre a tout à la fois cristallisé et révélé l'unité. Or, l'avenir des sociétés humaines n'est pas dans la multiplication indéfinie de nationalités rivales, mais dans la fusion de groupes humains d'origine et de tempérament divers en de vastes ensembles politiques vivant dans l'amour, dans la force et dans la paix.

Si j'aborde le domaine de mes études propres et de mes préoccupations particulières, qui sont celles de l'enseignement supérieur, permettez-moi de vous dire que j'ose fermement espérer que le concours de plus en plus nombreux des étudiants américains nous forcera à briser la bastille napoléonienne de programmes figés et de coutumes désuètes qui est encore beaucoup trop celle de notre Université française.

Je ne méconnais pas l'effort prodigieusement fécond qui a été fait par un Albert Dumont et par un Liard et qui, malgré les rébellions ou les passivités de ceux qui résistent toujours à tout progrès, a donné une vie en vérité nouvelle à nos Universités provinciales. Mais il est temps d'en finir avec cette organisation centralisée de nos études qui doit être encore moins comprise et tolérée dans l'enseignement supérieur que dans l'enseignement secondaire et primaire. La connaissance des Universités américaines et de leurs procédés si variés de concevoir et de diriger la recherche scientifique nous a déjà valu une plus large ouverture d'esprit qui s'est traduite, par exemple, par l'ouvrage si courageux et si remarquable de Maurice Caullery, l'*Université et la vie scientifique aux Etats-Unis* (Paris, Armand Colin, 1917).

Les Américains, de leur côté, auront très grand avantage à tirer parti de notre organisation et à donner sans doute une coordination plus méthodique et plus forte à leurs études; mais de notre côté, nous serons obligés de nous adapter à leurs désirs et à leurs besoins et de nous moderniser réellement.

Quand on pense que, par les programmes de licence et par les programmes d'agrégation dans toutes les Universités de France, maîtres et élèves sont assujettis à la véritable servitude d'étudier les mêmes auteurs, on se rend compte que le mot de liberté que nos dirigeants prononcent si souvent à tort et à travers devrait d'abord se traduire en réalité dans l'ordre supérieur de la recherche scientifique. Et s'il arrive, par hasard, que par suite de la déclaration de guerre, on oublie de changer les programmes de licence, voilà que, durant quatre ans, des maîtres éminents qui sont professeurs dans des Universités sont contraints à ressasser, à remâcher les mêmes auteurs grecs, latins ou français. Est-ce donc là de la liberté ? est-ce de la vie ?

Lorsque les Américains viendront en France pour autre chose que pour se battre, et qu'ils prendront à nouveau, plus nombreux que jamais, le chemin de notre pays pour y venir apprendre et travailler, nous verrons à la grande stupéfaction et au scandale de certains pontifes pontifiants et de tant de braves gens à l'esprit fonctionnarisé, vers quelles institutions et vers quels hommes se porteront leur curiosité et leur attention zélée.

Cette vague d'opinions jeunes et vigoureuses déferlant incessamment sur notre sol ressemblera le plus souvent à ce flot simpliste et décisif qui constitue le jugement de la postérité. Nous nous étonnons qu'on ait pu hésiter au XVIIe siècle entre Bossuet et Bourdaloue, et encore davantage entre Racine et Quinault... Les générations qui voient à distance dans le temps sont comme les voyageurs qui aperçoivent de très loin les chaînes de montagnes : les véritables sommets n'échappent plus à leurs regards et se détachent de toutes les montagnes voisines entre lesquelles il est si malaisé de décider quelle est la plus haute lorsqu'on est à leurs pieds. N'en est-il pas ainsi dans une certaine mesure des générations humaines qui voient à distance dans l'espace ?

Ne redoutons pas leurs jugements un peu succincts, mais qui ont si souvent la grandeur de la vérité.

Les jeunes Américains, abordant sur nos rivages,

seront sans doute stupéfaits de rencontrer encore parmi nous quelques détracteurs de ces mâles puissants qu'ont été Victor Hugo et Rodin. Ils nous révéleront certaines perspectives inattendues et qui n'en sont pas plus fausses pour cela.

Ils iront droit aux gravures d'un maître magistral, si l'on peut dire, tel qu'A. Lepère, ainsi qu'aux toiles d'artistes tels que le si riche Odilon Redon, ou le si vivant Lemordant, dont les yeux ont pu être aveuglés par l'affreuse guerre, mais dont les fresques gardent par bonheur toute leur couleur et toute leur lumière.

S'il s'agit du domaine scientifique, de la météorologie par exemple, ils sauront tout naturellement ce que pensent tous les officiers de marine anglais ou américains, et, délaissant certains services officiels endormis, ils iront droit à ce novateur de la prévision du temps qui s'appelle Gabriel Guilbert.

De même ils iront droit à cette galerie de paléontologie du Muséum, qui est à la fois la plus savante et la plus artistique collection scientifique de Paris; ils iront voir celui qui en a été le créateur, Marcellin Boule, un des plus beaux cerveaux de vrai savant, un des meilleurs ouvriers de science théorique et de technique pratique. Ils s'étonneront que cette discipline de pensées et de recherches, la paléontologie humaine — anthropologie — préhistoire c'est-à-dire la science passionnante des origines de l'homme, si française par ses origines et par son rayonnement intellectuel présent, l'une des très réelles gloires de la France, ne soit pas représentée à l'Académie des Sciences; que par suite de l'asservissement imposé par nos programmes autoritaires elle ne puisse être choisie comme branche d'études par aucun candidat à la licence ou à l'agrégation, ni même de fait — ô scandale! — par aucun candidat au doctorat!

Dans le domaine de la pédagogie, les jeunes Américains iront droit à cette *Ecole des Roches*, de Verneuil-sur-Avre (Eure), qui a une réputation si méritée aux Etats-Unis dans les milieux où l'on s'occupe d'éducation, et qui, fondée par Demolins, et dirigée par un éducateur de premier ordre, G. Bertier, représente une des initiatives françaises les plus novatrices et les plus fécondes...

Ce n'est pas en tout cas dans les Ministères qu'ils iront docilement s'enquérir du classement officiel des valeurs. Il faut bien en prendre notre parti.

Puisse l'intense vitalité américaine nous aider à mettre en valeur les ressources incomparables de notre si merveilleuse vitalité française!

JEAN BRUNHES,

Professeur de géographie humaine au Collège de France.

Depuis longtemps M. Victor Bérard nous avait indiqué M. Caullery comme un des esprits les plus remarquables et un observateur très pénétrant. Chargé de mission pendant la guerre en Amérique, il a publié en rentrant Les Universités et la vie scientifique aux Etats-Unis, *œuvre fortement ordonnée qui conclut vigoureusement par un plan de réformes excellentes.*

Organiser le rapprochement et la pénétration mutuelle des Français et des Américains est à mon sens un desideratum aussi évident et pressant que complexe à réaliser. Mais tout d'abord son intérêt ne me paraît pas pouvoir faire de doute, ni pour la France, ni pour les Etats-Unis.

Nous ne sommes plus au jour où il pouvait sembler nécessaire de prouver la vitalité et la virilité de la France. Mais, au lendemain de la Victoire, rien ne serait dangereux comme de croire que tout soit parfait chez nous et qu'il nous suffise de nous admirer. En réalité, en 1914, notre vie nationale avait besoin d'être fortement modernisée et ce besoin reste le même; elle était emprisonnée dans un outillage mesquin et souvent désuet, dans des institutions appelant une refonte, dans une vision insuffisamment ouverte sur l'étranger. Le contact de la vie américaine l'aidera à se dégager de ces entraves; on ne peut échapper à ce que cette civilisation renouvelée et encore en pleine évolution dégage de jeunesse sociale, parfois exubérante et trépidante, mais saine et vigoureuse, d'esprit civique et démocratique confiant et idéaliste où se combinent heureusement le souci de la responsabilité individuelle et le sens de l'effort collectif. La vigueur et l'aisance de l'iniative privée y font dominer le sens pratique de la réalité et y soulignent le danger de l'étatisme envahissant, dont les conceptions socialistes nous menacent au moins autant que l'autocratie napoléonienne. Les mœurs américaines, en influant sur nous, peuvent nous rajeunir et corriger notre tendance au scepticisme ou l'excès de notre individualisme.

Comment organiser cette pénétration mutuelle de deux peuples dans les diverses branches de leur vie nationale? C'est là un problème énorme. Laissez-moi me borner à l'envisager dans mon domaine, c'est-à-dire dans les choses intellectuelles, et encore d'une façon très partielle. Il y a des germes déjà semés et qui lèvent bien; assurons-en le développement. Les échanges de professeurs entre Universités françaises et américaines ont ainsi montré leur fécondité. Chacun revient du voyage avec une empreinte nette; il s'efforcera d'adapter aux mœurs de son pays ce qui lui a semblé bon dans l'autre, et il agit dès lors sur la jeunesse, ce qui est le meilleur terrain.

Facilitons aussi le contact des deux jeunesses par des échanges d'étudiants et en accueillant à Paris et en province la jeunesse américaine qui viendra chez nous plus que la nôtre n'ira chez elle. A Paris va se construire sans délai une Maison des Etudiants américains. Qu'elle soit la bienvenue et qu'elle montre à nos étudiants tout le charme et les avantages de la camaraderie et de la vie collective des jeunes Américains!

Puis-je rappeler qu'avec un groupe de collègues, amenés aux mêmes vues par l'expérience commune des voyages au dehors, je m'efforce, depuis bientôt deux ans, d'assurer dans les meilleures conditions possibles, à Paris même, les relations et l'intimité entre les intellectuels français et américains, plus généralement entre les nôtres et ceux des pays alliés? On ne peut être allé aux Etats-Unis sans avoir vivement éprouvé les avantages qu'offrent, pour ce rapprochement, les clubs et en particulier les clubs universitaires. L'hospitalité américaine s'y manifeste avec empressement et confort; chacun y trouve aisément et presque d'emblée les relations qu'il souhaite. A Paris, au contraire, l'étranger qui arrive reste isolé à son hôtel. Il lui est difficile le plus souvent et toujours très long de pénétrer dans le milieu qui correspond au sien; ce milieu existe-t-il même vraiment, ou n'est-il pas réduit à une poussière d'individus presque insaisissable ? Or, Paris qui a toujours attiré les hommes de pensée, va, au lendemain des événements que nous venons de vivre, voir cet afflux augmenter. C'est un devoir impérieux et pressant de savoir recevoir ces hôtes et de profiter de leur présence pour échanger avec eux des idées, pour nous adapter à la vie internationale qui aura une part plus importante que jamais dans notre vie nationale.

C'est dans cette préoccupation que nous travaillons à fonder un cercle intellectuel où se rencontrent aisément les Français et les Etrangers qui aiment les choses de la pensée et qui savent leur prix pour l'action. Il ne s'agit d'ailleurs nullement de se limiter aux intellectuels de profession, tels que les Universitaires. Le projet est en voie de réalisation avancée. La maison s'ouvrira probablement au cours des mois qui vont suivre. Si, comme tout permet de l'espérer, ce projet aboutit définitivement, il permettra aux Français qui pensent de se rencontrer entre eux aux heures de détente et par exemple à table, aux étrangers de les fréquenter à leur passage; aux uns et aux autres de recevoir la part d'influence réciproque qui correspond à leurs personnalités.

Nul doute que les Américains, si habitués à la vie de club, ne soient parmi les premiers et les plus nombreux à user de ce cercle. Au reste, tous ceux qui connaissent le projet lui témoignent une très vive sympathie et déjà dans plus d'une capitale alliée on compte faire de même au retour.

Voilà, à mon sens, un élément de pénétration mutuelle qui — tout partiel qu'il soit — me paraît cependant avoir un intérêt indéniable. Je vous le signale en le recommandant à la réflexion de vos lecteurs.

M. CAULLERY,
Professeur à la Sorbonne.

Cette année a été instituée à la Sorbonne une chaire de littérature américaine : on a heureusement choisi comme titulaire de cette chaire M. Cestre, que nous avions constamment entendu citer comme excellent professeur de la Faculté de Bordeaux. Il a publié entre autres livres La Révolution française et les poètes anglais, *1906 ;* Edgar Quinet et l'Allemagne, *Londres, 1908, Oxford University Press;* L'Angleterre et la guerre, *Paris, 1915,* France, England and European Democracy, *New-York, 1918.*

RÉPONSE A LA 1re QUESTION.

L'initiative que vous prenez, Messieurs, d'organiser les relations franco-américaines ne peut être que hautement louée par ceux qui connaissent l'immense sympathie des Etats-Unis pour la France, le prestige que la belle tenue de notre pays pendant la guerre nous a acquis auprès d'eux, et qui mesurent d'autre part l'influence décisive qu'une étroite entente et une coopération intime des deux grandes nations démocratiques et pacifiques (auxquelles se joindrait la Grande-Bretagne) peut avoir sur l'avenir du monde renouvelé. Ces relations doivent être établies dans tous les domaines (politique, économique, social, intellectuel). Je ne suis compétent que pour indiquer quelques suggestions concernant les échanges d'idées.

Ces échanges devraient porter sur les points où il y a similitude déjà existante entre la pensée de la France et celle des Etats-Unis, et sur les points où les deux nations ont des qualités différentes, mais complémentaires, dont la connaissance serait profitable à l'une et à l'autre.

Il y a similitude dans la conception idéaliste-rationnelle, de l'état démocratique et de la société des nations. J'envisagerais une « Association franco-américaine pour le progrès de la démocratie sociale et internationale », qui étudierait : 1° les origines philosophiques, morales et politiques de la démocratie dans l'histoire de la pensée et des institutions de la France et de l'Amérique; 2° les développements modernes des principes et de leurs applications dans la

législation sociale et le droit des gens; 3° leurs prolongements possibles et désirables dans l'avenir. Une revue trimestrielle serait publiée avec des articles dans les deux langues. Des ouvrages d'une certaine étendue formeraient une bibliothèque de l'Association. Une assemblée annuelle, se tenant alternativement de chaque côté de l'Atlantique, réunirait personnellement les membres des deux nationalités. L'Association ne pourrait réussir du côté français que si des donateurs (amis des lettres, fervents du mieux-être dans une humanité plus juste et plus fraternelle, hommes d'état et chefs d'industrie intéressés aux applications pratiques des idées nouvelles) constituaient un fonds d'encouragement aux travailleurs et de subvention aux publications.

Il y a qualités complémentaires dans les méthodes d'organisation de la vie collective et les formes multiples de l'activité technique. J'envisagerais (peut-être sous le patronage de l'Association précitée) des « missions d'études », dotées par les Syndicats de producteurs, les Chambres de Commerce ou le Gouvernement, qui (pour ne parler que du côté français), *après avoir diligemment mûri une question*, iraient en observer les aspects réels et vivants aux Etats-Unis. Les points où les Etats-Unis sont suggestifs ou suprêmes ne manquent pas : éducation de la démocratie, application de la science à la vie collective (hygiène, système Taylor, protection de l'enfance, jardins et édifices publics, etc.), information et publicité, interventionisme social s'appliquant non seulement aux conditions matérielles mais aux nécessités psychiques, machinisme appliqué à l'industrie, agriculture et irrigation, voies ferrées et canaux, Universités, écoles et bibliothèques publiques (édifices et agencement), associations et groupements, discipline morale et législation tutrice de la conduite des individus, etc., etc.

Réponse a la 2e question.

Si les Universités américaines, comme elles veulent bien le dire, ont à apprendre de nous, nous avons aussi à apprendre d'elles. Elles nous donnent l'exemple de puissants organismes autonomes aux vastes budgets alimentés par la générosité d'hommes qui comprennent ce que signifie pour une nation le recrutement large d'une élite. Leurs étudiants (qui n'avaient pas, il est vrai, la charge du service militaire) comprennent non seulement les futurs « professionnels » des carrières libérales, mais tous les jeunes gens destinés à jouer un rôle dirigeant dans quelque situation que ce soit (commerce, agriculture, génie civil, arts et mêmes métiers); ils reçoivent une culture libérale désintéressée qui embrasse, outre les humanités et les sciences, la science politique et économique (vue dans ses grandes lignes), l'éducation civique, la psychologie et la morale sociale. Ils ne se contentent pas d'apprendre; ils vivent de la vie collective et civique, prenant part à des « débats », assidus à des associations de caractères innombrables, fervents de jeux organisés (où ils apprennent la discipline et le commandement), ardents à manifester l'esprit de corps dans des « célébrations » où règnent, avec la gaîté de la jeunesse, la piété et la fierté de l'*Alma Mater* : éducation incomparable dans la liberté, la responsabilité et une ambiance de tempérance, de santé morale et d'émulation à l'action utile. Les jeunes filles ont aussi leurs Universités, aussi puissantes et aussi efficaces par leur souci de la vie, la spontanéité et la vigueur de leurs activités variées. Il y a là une conception féconde de l'Université, élargissant son horizon au delà des techniques et des sciences jusqu'aux besoins psychiques et moraux du citoyen et tendant à développer la coopération des volontés par l'habitude et la joie de l'action concertée.

La spécialisation érudite ou scientifique vient plus tard, et là, c'est nous qui pouvons être utiles aux Américains.

Des échanges de professeurs et d'étudiants, facilités par des bourses de voyage et de séjour, sont éminemment désirables.

Charles CESTRE,
Chargé du Cours de Littérature et Civilisation américaines à la Sorbonne.

Aussi actif citoyen que fécond auteur, M. Romain Coolus a donné les soins les plus ardents, précis et ordonnés à la propagation du génie français, qu'il sait révérer et servir dans ses chefs-d'œuvre les plus nobles et purs.

Depuis longtemps un haut idéal commun de liberté et de civilisation démocratique avait rapproché la France et l'Amérique; chez les peuples nobles, comme chez les individus de bonne race, les raisons du cœur devancent toujours celles de la raison. Il reste maintenant à ces deux grands pays, que tant de souvenirs héroïques lient pour tout le cours de l'histoire future, à se mieux connaître et à se pénétrer plus profondément. Il faut donc — et je m'associe pleinement à votre projet — organiser tout de suite l'échange régulier des idées et des formes d'art. La littérature dramatique doit jouer un rôle essentiel dans le plan général qui fut étudié. Avant de le définir, il est indispensable que j'en saisisse la Commission des auteurs qui mettra immédiatement la question à l'étude.

Romain COOLUS

Les Etats-Unis étant une grande puissance navale, nous sommes heureux qu'avec la compétence inépuisable et la vigilante énergie affirmée durant la guerre par ses articles de la Revue de Paris *et de l'*Information *et tant de livres d'initiative (Chapelot, éd.), l'amiral Degouy ait bien voulu apporter à notre enquête les considérations d'ordre nautique.*

1° Je crois en effet très utile l'organisation méthodique d'un échange de forces entre les deux nations.

En ce qui touche les lettres, les sciences pures, les arts, je crois que nous pouvons donner beaucoup à l'Amérique.

En ce qui concerne les industries, il faut évidemment « distinguer ». Certaines industries ont déjà et auront de plus en plus, aux Etats-Unis, une puissance tellement massive qu'elles écraseraient sans presque s'en apercevoir les industries similaires françaises. Il y a donc là un écueil, mais un écueil sur lequel notre nef économique n'est pas obligée de se jeter.

Nous aurons de bons pilotes. Au surplus, dans nombre d'autres industries, plus délicates et qui, par quelque côté, touchent à l'art, nous conserverons longtemps encore la prééminence, à la double condition que le système prohibitioniste ne s'exerce plus contre elles, et que, nous-mêmes, nous n'allions pas les porter de l'autre côté de l'Atlantique.

Mais, comme vous le dites, Monsieur, il s'agit plutôt, dans notre conception, de persuader discrètement aux Américains de s'établir dans la douce France que d'inviter les Français à émigrer en Amérique.

Espérons seulement qu'après la guerre, la vie redeviendra moins chère, chez nous, et nos « mercantis » moins préoccupés de lever un rigoureux tribut sur les étrangers, fussent-ils alliés ou « associés ».

En ce qui touche *la politique*, une grande réserve est de rigueur. La « Société des nations » tolérera-t-elle la consécration écrite des inclinations particulières ? Nous l'ignorons Personnellement, je serais fort partisan d'une telle liberté, qui ne devrait pas, comme tant d'autres, dégénérer en licence. Et de cette liberté, pour des raisons que je n'exposerai pas volontiers en ce moment, je ferais bénéficier, en vue d'un resserrement étroit, l'amitié franco-américaine.

2° En tant que marin, et fort préoccupé, pour l'après-guerre, de la lamentable situation de notre marine marchande, je désirerais qu'une convention écrite très précise dans ses détails, un véritable « accord » diplomatique, consacrât d'une manière positive les promesses qui nous ont été faites au sujet de la complète restauration de notre flotte de commerce par voie de cession de navires construits depuis le commencement de cette guerre, ou de navires du même âge, acquis par les Etats-Unis par réquisition et confiscation.

Il aurait d'ailleurs mieux valu que l'Amérique nous fît passer, depuis dix-huit mois au moins, les matériaux nécessaires pour alimenter nos propres chantiers de construction. Tel n'a pas été l'avis de nos gouvernants. Réservons cette question et souhaitons qu'aussitôt la paix faite — on pourrait même dire *l'armistice conclu* — un loyal et *prompt* règlement de la question dont je viens de parler vienne mettre en bonne lumière la force du lien d'amitié, de sympathie ancienne et de gratitude réciproque qui unissent notre pays à la grande République d'outre-mer.

Amiral DEGOUY

M. Edouard Driault est un de nos historiens de plus forte et substantielle doctrine. Parmi ses derniers livres, les deux qu'ils a consacrés à La République et le Rhin *sont de ceux qui s'imposent à l'attention des hommes politiques et à toute l'élite des Etats-Unis.*

Vous avez bien raison de travailler à établir des relations durables et une pénétration profonde entre la France et les Etats-Unis. Je suis d'autant mieux de cet avis que je m'y suis mis de mon côté et que le Comité Michelet s'est mis en rapports avec quelques milieux universitaires américains, pour fonder cet avenir fécond sur la connaissance réciproque de nos deux histoires.

Nous nous efforçons tout particulièrement au Comité Michelet d'éliminer de notre classe ouvrière l'infection marxiste; nous n'y connaissons pas de meilleur antidote que le contact avec la libre démocratie ouvrière des Etats-Unis, et nous avons constaté avec la plus grande joie l'heureuse influence du voyage de M. Samuel Gompers en France; nous en espérons, nous en augurons les plus heureux résultats pour la restauration de notre unité nationale.

Michelet était un voyant; il était donc naturel qu'il *vît*, tout de suite, toute la grandeur de l'Amérique et sa place dans la cité humaine.

Voici ce qu'il écrivait en 1867 dans son *Histoire de France* à propos de l'Ambassade de Franklin en 1779:

« Dans ses enthousiasmes qu'on croit souvent frivoles, la France a l'instinct vrai des grandes choses de l'avenir. Le culte qu'on rendait aux gros souliers, à l'habit brun, ces fêtes qu'on donnait à *l'homme simple*, à l'ex-ouvrier, il les prenait pour lui, on les donnait bien plus à l'immense avenir, à cet avènement des classes industrielles qui marque notre temps, à la création de la patrie commune, asile des libertés du monde. »

Hier, M. Samuel Gompers, président du *Labour Party*, apportait à nos socialistes, encore empoisonnés de marxisme, le vigoureux antidote des réalités efficientes et les aidait à retrouver la voie du socialisme véritable, celui qui est fondé sur l'organisation de la production par l'association cordiale et harmonieuse des producteurs. On en verra les fruits tout à l'heure, lorsque le collectivisme marxiste aura été entraîné à la ruine par son camarade le militarisme prussien. Michelet eût rapproché ces deux ambassades.

En janvier 1871, dans Paris bombardé, Michelet niait contre ses amis, contre Renan, que la Prusse pût jamais être absorbée par l'Allemagne comme le Piémont par l'Italie.

« Vain espoir, trompeur, je le crois. C'est justement par ce qu'elle a d'inférieur et d'infécond, de sec, de réfractaire, que ce dur noyau de Prusse ne pourra être absorbé. Vous raisonnez comme s'il s'agissait d'une chose vivante, où votre vie pût agir. Mais y a-t-il une Prusse ?... C'est un cadre assimilateur, un estomac avec des griffes, comme le poulpe. Et point de corps.

« Je somme et j'appelle ici, en congrès européen, tous les hommes de travail, tous ceux qui se lèvent avant le jour (comme moi en écrivant ceci, 1er janvier 1871).

« J'appelle les Anglais, les Français, les Belges, les Hollandais, les Suisses. J'appelle les Allemands.

« J'appelle ici les Deux Mondes. J'adjure la jeune Amérique. Qu'elle justifie notre espoir, sourde à tout petit intérêt, libre de toute petite rancune, vouée au grand intérêt général du progrès humain, étroitement associée à l'Occident civilisé, à la cause de la liberté qu'hier elle a soutenue, fait vaincre si glorieusement. »

Voici qu'elle est venue, l'Amérique, comme à l'appel du grand historien; voici qu'elle nous a aidés puissamment à écraser le dur noyau de Prusse. N'y aurait-il pas quelque parenté d'esprit entre notre Michelet et le président Wilson ?

EDOUARD DRIAULT,
Président du Comité Michelet.

M. Louis Eisenmann, qui est Alsacien, est un de nos meilleurs spécialistes des questions extérieures. Il connaît à fond les affaires si complexes d'Allemagne, d'Autriche et des pays slaves qu'il a traitées notamment dans la Grande Histoire *de Lavisse et Rambaud, mais durant la guerre il s'est beaucoup occupé aussi des Etats-Unis avec cette intelligence minutieuse et idéaliste qui est la marque de son talent.*

Je pense, comme vous, qu'il est indispensable d'organiser le rapprochement franco-américain. La guerre nous a montré tout ce que nous avions à attendre et à apprendre les uns des autres : elle nous a aussi montré tout ce que nous ignorons les uns des autres. Les amis américains sont ici depuis un an ou dix-huit mois, ils nous resteront encore six mois, un an, dix-huit mois selon les cas. Ils auront appris à connaître bien des choses de notre pays. Mais ils l'auront vu dans des conditions si particulières que, pour un assez grand nombre d'entre eux peut-être, l'image qu'ils garderont de la France risque de n'être pas tout à fait exacte. De leur côté, combien de fois les avons-nous entendus s'étonner et regretter que nous connaissions si peu leur pays ? Ils ont raison, et nous pouvons bien avouer que, pour la plupart d'entre nous, la découverte de l'idéalisme américain a été, au cours de cette guerre, une révélation.

Quant à dire comment ce rapprochement devrait être organisé, je n'ose pas m'y risquer. J'espère, naturellement, que les Universités y auront une grande place : mais je voudrais qu'on ne s'en tînt pas à une organisation purement universitaire, ou du moins que l'Université elle-même étendît son action jusqu'à embrasser dans son étude toute la vie du pays. Il nous faut faire connaître à nos amis américains tous les aspects de la France : souvent nous avons pu observer combien une seule indication donnée par un Français perspicace orientait leur réflexion dans une direction nouvelle, et les amenait à découvrir le sens de telle coutume, de telle institution, de telle particularité de notre vie sociale qui jusque-là ne leur paraissait que singulière. Quant à eux, leur pays est si vaste, si neuf, si riche de possibilités, que je ne vois pas qu'il y ait un Français cultivé et doué de réflexion auquel il ne puisse beaucoup apprendre.

Excusez-moi de m'en tenir à ces lieux commune. Je voulais vous répondre. Vous voyez vous-mêmes que ma réponse n'est pas faite pour être publiée. Ells vous montrera du moins que je veux être compte parmi ceux qui mesurent toute la portée et sentent tout l'intérêt du problème que vous posez.

LOUIS EISENMANN,
Chargé de Cours à la Sorbonne.

Sociologue et directeur de revue, l'auteur de Anglais et Français, *ami des Japonais, s'indiquait comme un de ceux qui à une telle enquête apportent les réponses les plus éclectiques, humanitaires et largement prévoyantes.*

Les Etats-Unis, qui sont entrés dans la grande mêlée pour un principe d'idéalisme supérieur et qui par leur désintéressement ont conquis et l'admiration et la reconnaissance du monde, offrent à la France

des espérances radieuses en ce qui concerne nos relations futures.

Notons avant tout que tous les représentants de l'opinion américaine n'ont en vue que la *coopération* avec la France et non point son exploitation.

Au lendemain de la paix, lorsque nous aurons dressé le bilan des pertes et des ruines, nous nous apercevrons facilement que, livrés à nos forces exclusives, nous ne pourrons détruire de si tôt les conséquences funestes de la guerre.

Pensons surtout à ceci : avec le taux de la natalité et de la mortalité d'avant la guerre, la population française devait descendre au bout de trois générations de 38 millions, à 20, et au bout de six générations, à 10. Or la guerre nous a enlevé environ deux millions et demi d'hommes solides, sans parler de la quantité considérable des mutilés, des phtisiques et des rhumatisants de toutes sortes, victimes directes ou indirectes du grand cataclysme.

Donc, à tous les points de vue, le concours américain deviendra une nécessité et une nécessité bienfaisante si nous savons l'organiser de façon intelligente.

D'ores et déjà nos industries si éprouvées se tournent du côté américain, pour s'y assurer les matières premières et même fréquemment des capitaux. D'autre part la méthode du travail américain s'imposera d'autant plus qu'il nous faudra réaliser des progrès rapides et cela sur une échelle grandiose, en dehors de toute routine.

Dans le domaine intellectuel, il faudrait penser à implanter aux Etats-Unis l'étude du français, comme, de notre côté, nous allons apprendre de plus en plus l'anglais.

L'allemand est destiné à être banni des écoles américaines. Or tous les volapuks de la terre ayant fait faillite, on est arrivé à cette conviction générale que chaque homme cultivé et qui tient à réussir autant dans les lettres que dans le domaine économique doit connaître au moins deux langues.

Et, dans cet ordre d'idées, nous devions penser à fonder un certain nombre de journaux français aux Etats-Unis qui pourraient y remplacer les journaux allemands morts depuis la guerre.

Afin d'intéresser davantage les intellectuels américains à la littérature et à la langue françaises, nous devrions organiser sur une grande échelle la traduction de toutes les œuvres de valeur qui paraissent chez nos amis.

La réciprocité américaine complétera les heureux effets de cette mesure.

JEAN FINOT

Parmi les disciples et émules de Ferdinand Brunetière, M. Georges Goyau est un des plus sérieux historiens qu'ait révélés la Revue des Deux Mondes. *Il devint dès ses premiers écrits un leader intellectuel du catholicisme. Nul n'a mieux embrassé dans la diversité des pays l'histoire contemporaine des religions.*

J'attends de l'amitié franco-américaine des avantages précieux pour l'avenir de l'idée religieuse en France et pour la rectification, si j'ose ainsi dire, de ce que nous avons coutume d'appeler l'idée laïque. L'esprit de large tolérance dont sont animés en Amérique les représentants des diverses confessions et dont les catholiques de Maryland furent, il y a longtemps déjà, les premiers à donner l'exemple, amenait jadis les congressistes de Chicago à prier le cardinal Gibbons de vouloir bien réciter, en leur nom à tous, le *Pater noster.* Et ce Père suprême devant qui, toutes ensemble, s'inclinaient les diverses confessions, même non chrétiennes, est, au delà de l'Océan, publiquement reconnu et honoré par la souveraineté civile. Alors qu'il semble à beaucoup de Français que, de par son caractère laïque, l'Etat doit ignorer Dieu et s'effacer officiellement de toute manifestation d'hommage à Dieu, le monde officiel des Etats-Unis parle et agit sans cesse en vertu de cette idée que l'Etat doit accorder à toutes les confessions un impartial et équitable respect, et qu'il doit leur épargner cette commune injure d'affecter à leur endroit une demi-ignorance et d'observer, vis-à-vis d'elles toutes, une quasi-attitude d'athéisme. Le contact prolongé avec la conscience américaine sera très profitable, j'en ai confiance, à nos mœurs politiques françaises.

GEORGES GOYAU.

M. Emile Hovelaque, inspecteur général de l'Instruction publique, connaît avec excellence et autorité la langue, la psychologie et la sociologie des Etats-Unis qu'il a longuement parcourus, étudiés, aimés. Il a publié chez Alcan Les causes profondes de la guerre *et* Les Etats-Unis et la guerre *qui doivent s'ajouter sur les rayons de nos bibliothèques aux livres des Tocqueville et des Boutmy.*

Votre lettre m'intéresse d'autant plus que je suis depuis longtemps la propagande dont vous parlez et qui est certainement d'origine allemande. Elle est ancienne, générale, et très insidieuse. Elle prend d'ailleurs exactement la même forme que la propagande que l'on a faite autrefois contre les Anglais. Elle est évidemment de même source, puisque son développement suit les mêmes phases...

Je ne puis que difficilement répondre à votre questionnaire au pied levé et dans une lettre dictée.

Organiser un rapprochement entre les deux pays et une pénétration mutuelle est chose encore plus vivement désirée par les Américains que par nous. Bien des Américains m'ont dit naïvement : « Nous voulons aller chez vous étudier l'esprit français pour découvrir le secret de la France. Car, pour avoir résisté comme vous l'avez fait, pour avoir étonné le monde entier par des qualités et des vertus que l'on ne vous reconnaissait pas, il doit y avoir dans votre civilisation quelque chose de bien fort qui forme l'esprit et l'âme; et nous voudrions bien découvrir ce principe. » Il est certain qu'un très grand nombre de jeunes Américains qui avaient autrefois une confiance aveugle dans la science allemande, et qui se dirigeaient presque tous vers les Universités allemandes, voudront maintenant venir dans les Universités françaises. Notre premier devoir est de les y accueillir, et d'organiser notre enseignement de manière à leur donner aussi rapidement, et à aussi peu de frais que le faisait l'Allemagne, des grades rémunérateurs dans leur pays. Mais cela suppose une transformation totale de nos habitudes universitaires, une refonte de nos examens, de nos enseignements, la constitution de laboratoires que nous ne possédons pas, d'instituts techniques de toute sorte, l'organisation de facilités qui n'existent pas chez nous : bien plus, une véritable transformation de notre manière de vivre. Car l'étudiant américain, habitué chez lui et en Allemagne à la vie d'intérieur, à un certain luxe, aux sports, ne s'accommodera jamais de la vie de café, de bohème et de garni, ni de cours où le professeur n'est qu'un phonographe, dont se contentent nos étudiants. C'est un contact amical avec son professeur et la vie de famille qu'il réclame, et vous savez combien la famille française si fermée, si peu fortunée, logée dans des appartements étriqués, est mal préparée à recevoir des étrangers. Et cependant il est indiscutable que les rythmes de vie américaine vont se propager dans le monde entier, et que seuls ceux qui peuvent les suivre pourront à l'avenir réussir. D'autre part, nos ingénieurs, nos hommes d'affaires, nos commerçants ont autant besoin d'aller apprendre aux Etats-Unis des méthodes de travail plus rapides, plus efficaces et plus fructueuses, que les étudiants américains de venir en France acquérir dans notre très vieille civilisation certains éléments de culture supérieure qui font défaut dans leur jeune pays, surtout absorbé par des nécessités de développement et livré à une concurrence effrénée. Américains et Français sont complémentaires l'un de l'autre. L'Amérique possède des supériorités dans l'ordre matériel, dans l'organisation du travail, dans l'intensité du rendement, — qu'il s'agisse de travail manuel ou de travail intellectuel, — que nous ignorons encore dans notre existence traditionnelle ralentie. Et, d'autre part, les Américains trouvent chez nous des délicatesses, des grâces, des raffinements de sentiments, de pensée, de sensibilité, qu'ils ne possèdent pas tous encore. Il y a énormément à apprendre de part et d'autre en confrontant deux civilisations si absolument différentes. Rien ne serait plus utile que de faire voyager et séjourner aux Etats-Unis le plus grand nombre possible chaque année de nos jeunes gens et de nos jeunes filles; et, réciproquement, d'attirer en France chaque année le plus grand nombre possible de jeunes Américains. Jusqu'ici, ce sont surtout les Américains qui ont tenté d'organiser ces échanges. Ils ont créé des centaines de bourses dans leurs écoles, dans leurs facultés, dans leurs instituts pour de jeunes Français. De notre côté, jusqu'ici nous n'avons rien fait pour rendre plus facile le séjour de leurs enfants qui voudraient à leurs frais séjourner en France.

Bien entendu, je m'en tiens uniquement aux échanges de nature intellectuelle; il y en a beaucoup d'autres dont je ne dis rien, et qui pourraient être infiniment profitables. Si seulement nous pouvions apprendre des Américains quelques principes élémentaires d'hygiène, de confort, un autre « standard of living », que celui dont s'accommodent, non seulement le peuple chez nous, mais même nos bourgeois, pour qui un bain est un luxe coûteux et rare, et parfois même quelque peu redoutable : ce serait tout profit. La fierté américaine, chez la femme aussi bien que chez l'homme, n'admet pas que l'on ravale la créature humaine en l'employant à certaines besognes. Il existe aux Etats-Unis une conception de l'entr'aide, de ce que l'on a le droit d'attendre de ses concitoyens et de ce que l'on n'a pas le droit d'en exiger, que nous ferions bien de connaître un peu mieux. Mais ceci m'entraînerait trop loin.

Votre deuxième question est plus vague. J'y ai déjà en partie répondu dans ce qui précède. Il est certain qu'un rapprochement franco-américain en nous faisant connaître l'idéal de vie, les conceptions politiques et surtout de politique internationale, des Américains, élargirait singulièrement notre horizon. Les Américains sont dégagés entièrement des préoccupations de sécurité et des complications de passé qui pèsent d'un poids si lourd sur l'Europe. Ils croient pouvoir contempler nos problèmes avec une impartialité sereine, et y apporter une solution valable, non pour une nation et pour un moment seulement, mais pour tous les hommes et pour tout l'avenir. Dans les traditions et dans l'expérience de leur pays, ils trouvent certains principes extrêmement simples dont l'application à toutes les questions internationales leur fournit une règle de conduite invariable et claire. Ils appliqueraient à la

terre entière la doctrine de Monroe: Aucun continent n'a le droit de pénétrer dans la vie d'aucun autre pour y exercer une action agressive, une ingérence politique quelconque; aucun pays n'a vis-à-vis d'aucun autre pays non plus de droit semblable, pas plus que les individus les uns vis-à-vis des autres. C'est le respect mutuel, la reconnaissance mutuelle du droit de développement et de décision personnelle. C'est la négation de tout impérialisme, de tout nationalisme agressif, de tout égoïsme international. Ce qu'ils ont fait à Cuba et dans les Philippines, ils voudraient le voir ériger en règle de conduite pour tous les peuples. Ils ne prennent une colonie qu'avec la promesse formelle, et qu'ils tiendront, de lui remettre, dès que cela sera possible, sa pleine souveraineté, la libre disposition de son sort. Il y a aux Etats-Unis une conception de la liberté de chacun et de tous qui a pour limite la liberté du voisin, que nous ferions bien de méditer. Nos tristes habitudes de dénigrement mutuel, de sauvage critique, de haine et d'envie, n'existent pas là-bas. On se croirait déshonoré par les procédés de polémique qui prévalent, hélas, chez nous. Et, d'autre part, s'élaborent aux Etats-Unis des expériences politiques, et des théories de droit international qui seraient pour nous une clarté et un guide. Mais j'estime que l'étude abstraite des principes qui inspirent la politique traditionnelle ou la manière de vivre des Américains ne suffit pas. Il faut que ces idées deviennent ce qu'elles sont chez eux: des réactions instinctives immédiates, qui dictent la conduite sans qu'il soit nécessaire de réfléchir ou de raisonner, parce que chacun a l'intuition instantanée de son devoir vis-à-vis de soi-même et de tous les autres. On ne se rend pas suffisamment compte qu'une nouvelle humanité s'est formée aux Etats-Unis, très différente de la nôtre, et que la nôtre ne pourra jamais trop bien connaître. Et la connaissance de ce peuple devrait s'étendre à toute la surface de sa vie: sous bien des rapports il a sur nous une avance considérable. Nous aurions tout avantage à voir nettement laquelle, et les raisons qui l'expliquent.

Veuillez m'excuser si je termine un peu brusquement cette lettre dictée à toute vitesse.

EMILE HOVELAQUE

M. André Lebey requit d'abord l'attention par son Louis-Napoléon Bonaparte et le ministère Odilon Barrot, *imposant essai historique où s'affirmait une personnalité littéraire et politique. Deux volumes* Sur la route sociale *achevaient de la rendre plus expressive. Et les lettrés virent avec satisfaction ce haut intellectuel, auteur de plusieurs volumes de vers très artistes, conquérir un des sièges les plus disputés au Parlement où depuis il s'atteste le député le plus éclairé en art, et le plus lucide en socialisme.*

Je réponds de suite et bien volontiers à vos deux questions:

Je suis tout à fait d'accord avec vous pour que notre entente avec les Etats-Unis d'Amérique soit de plus en plus étroite. Nous aurons beaucoup à y gagner. Les Américains nous apporteront le sens de l'activité créatrice, car eux ne se contentent point d'avoir seulement raison dans les idées, ils veulent que ces idées entrent dans les faits. Leur idéalisme pratique deviendra de la sorte le complément du nôtre et nous douterons moins de nous-mêmes. Ils ont eu leur tâche facilitée, en quelque sorte, par la jeunesse même de leur pays, tandis que la nôtre se compliquait du fait des obstacles que nous avions à vaincre, à cause de notre passé, souvent. Un exemple. La liberté dans le domaine religieux s'est instaurée facilement et naturellement aux Etats-Unis, et cette liberté dans les mœurs de tous n'a pas permis ce que nous appelons, ici, le cléricalisme. Il semble tout naturel, là-bas, qu'il y ait plusieurs religions et qu'elles se rencontrent côte à côte, chacune sur son terrain, dans des cérémonies publiques. Je rappelais, il y a quelque temps, dans un article, qu'au cours de son voyage, en 1824, Lafayette avait présidé maçonniquement une commémoration en l'honneur d'un des héros de l'indépendance dans une fête où communiaient, avec le même enthousiasme, les membres des différents rites et des différents cultes; ce qui était possible en Amérique en 1824 ne l'est même pas encore chez nous en 1918, et ce simple petit fait suffit à montrer tout ce que nous pourrons acquérir de véritable libéralisme par une fréquentation accentuée.

Au point de vue socialiste, le merveilleux essort industriel de l'Amérique où les capitaines d'industrie, audacieux en face des inventions nouvelles, savent risquer, a développé vers le mieux et le bien-être les conditions d'existence du prolétariat. De très nombreux ouvriers américains qui par leur mérite ont acquis d'année en année une situation considérable gagnent leur usine dans une automobile qui leur appartient. D'autre part, beaucoup de ces grands milliardaires, dont on commence à s'étonner moins ici et qu'on comprend mieux, sentent la dette qu'ils ont envers la collectivité, et ont employé une partie de leur fortune à donner à toutes les maisons du peuple, les bibliothèques, les établissements divers qui leur sont dus. Je dirais même que la lutte des capitalistes entre eux les a amenés à savoir se grouper et que l'émulation entretenue par cette bataille commerciale a amené des résultats extraordi-

naires. Dans son excellent livre intitulé : *Lettre d'un vieil Américain*, l'auteur, qui est d'ailleurs un Français, mon ami Duplan, a raconté l'histoire de M. Ford, dont tout le monde connaît ici les petites voitures, qui a réalisé ce miracle de vendre le meilleur marché, en employant les meilleurs matériaux et en payant ses ouvriers plus cher que tous ses concurrents, à tel point que la seule grève qui se soit déclanchée autour de ses usines a été faite pour y entrer par des ouvriers qui ne voulaient plus travailler que chez lui. — Au point de vue politique, permettez-moi de rappeler qu'un de nos torts les plus certains fut de ne pas garder, assez étroits et assez suivis, nos rapports avec la grande République. Et je vais le prouver. C'est en Amérique que Lafayette, dont je parlais tout à l'heure, et ses amis, vérifiant, par l'expérience, les thèses de nos philosophes du XVIIIe siècle, préparèrent la donnée constitutionnelle de la Révolution Française qui voulait faire entrer de plus en plus le droit et la morale dans la politique. La déclaration des Droits de l'Homme en France est le pendant de celle d'Amérique qui va même plus loin puisque, si ma mémoire est exacte, le droit au bonheur s'y trouve inscrit en toutes lettres. Et mesurez vous-mêmes tout ce que nous avons perdu en déviant de cette ligne juridique.

C'est, à mon sens, une des erreurs qui nous a, petit à petit, acculés à nos discordes et à nos révolutions du XIXe siècle. Il y aurait peut-être eu en effet quelque chose de changé, si notre jeunesse, au lendemain de Waterloo, au lieu de rêver seulement vers Napoléon, avait rêvé en même temps vers Washington. La dictature morale du Président Wilson montre aux plus prévenus à quel point l'idéalisme pratique est la donnée même du monde moderne.

Il y aurait un livre bien intéressant à écrire sur l'esprit révolutionnaire juridique constitutionnel de la Révolution d'Angleterre, de la Révolution des Etats-Unis et de la Révolution Française. C'est lui qui triomphe à cette heure; c'est lui qui a démoli l'édifice féodal de l'Empire allemand et tout ce qui sera tenté pour unir étroitement de plus en plus l'Angleterre, les Etats-Unis et la France, sera un bienfait pour le monde.

Trouvez ici, mes chers amis, l'assurance de mon souvenir fidèle, sympathique et dévoué.

André LEBEY,
député.

L'Alsacien André Lichtenberger est depuis vingt ans un leader de l'expansion nationale. Historien, romancier, publiciste, directeur de revue sans cesse, sérieusement, fortement, il a saisi l'attention publique de la question d'Alsace-Lorraine à laquelle il a consacré maints volumes, dont son Juste Lobel alsacien *(Plon, éd.). Ce soin ne le détournait nullement de contribuer à l'organisation du Maroc, à la célébration de toute notre œuvre coloniale.*

Les Américains nous ont aidés à gagner la guerre, je compte encore sur eux pour nous aider à gagner la paix. Une étroite alliance anglo-franco-américaine constituera pour un siècle la base solide de la Société des Nations et du progrès de l'humanité. Il est indispensable qu'elle soit rendue plus intime et plus féconde par des interchanges continus entre les nations intéressées.

Je pense qu'après la guerre les Américains viendront en foule chercher en France les empreintes héroïques de l'épopée mondiale. Ils parcourront avidement nos sites, rechercheront les leçons et les souvenirs de notre magnifique tradition intellectuelle et historique, de notre science militaire et de notre affinement artistique et industriel.

Je compte, d'autre part, sur eux pour nous enseigner de meilleures méthodes de travail et d'hygiène, une adaptation plus intelligente et plus rapide aux modifications que la science contemporaine comporte dans les conditions de la vie économique et sociale.

Nous serons pour eux, dans une certaine mesure, des professeurs d'idéalisme ; ils seront pour nous des professeurs de réalité.

Pour satisfaire à ces multiples besoins, de multiples créations s'imposent.

J'espère que notre Université saura créer un cycle d'enseignement spécialement adapté à la mentalité américaine et que notre tourisme facilitera à nos hôtes la visite de nos régions.

Une Maison franco-américaine devrait, à Paris, élégamment et largement matérialiser notre bienvenue à nos visiteurs d'Outre-Atlantique.

L'initiative américaine devrait stimuler notre production nationale, aider à la mise en valeur de nos colonies...

Je souhaiterais davantage encore que, de chez nous, des industriels, des ingénieurs, des ouvriers, des politiciens aillent respirer là-bas une atmosphère de travail plus intense et plus ordonné et de démocratie plus large, en rapportent des programmes et des méthodes rénovés. La fraternité franco-américaine, la collaboration des deux nations est une des meilleures garanties du progrès de demain.

André LICHTENBERGER

Cette année même, Victor Margueritte, l'un des deux auteurs des Braves gens *(Fasquelle éd.), publiait un roman consacré à l'Argentine. Il s'est adonné depuis plusieurs années, avec une très intelligente activité, à des œuvres d'expansion française et c'est vers l'Amérique que se concentre son principal effort.*

Bravo pour votre idée : constituer, de toutes nos forces et par tous les moyens, une collaboration franco-américaine.

C'est, pour ma part, un des buts que je me suis assigné dans l'*Information Universelle*, où plus de vingt articles ont été déjà par moi consacrés à cette œuvre nécessaire et à ses modalités.

C'est ainsi que j'ai particulièrement signalé la fondation et l'action de la Ligue française en Amérique, dont le président est M. Myron F. Herryck.

Il conviendrait — pour parvenir à cet échange plus régulier que vous préconisiez dans le domaine des Lettres, des Arts, des Sciences et de la Politique — de créer à notre tour à Paris, et en étroite relation avec sa sœur de New-York, une Ligue Américaine en France.

C'est par l'ignorance sottement dédaigneuse de l'évolution contemporaine, et par cette sorte d'incurie satisfaite qui nous faisait assister en aveugles, et comme repliés sur nous-mêmes, au jeu des forces internationales, que nous sommes parvenus, sans nous en douter, jusqu'au bord de l'abîme, et que nous nous sommes trouvés précipités, en pleine guerre.

Aujourd'hui, nous nous connaissons nous-mêmes et nous avons appris à connaître nos amis. Ils ne nous connaîtront jamais assez. En travaillant la main dans la main, en remédiant aux défauts des uns par les qualités des autres, et réciproquement, nous pouvons élargir à l'infini, dans tous les champs de la production, la puissance d'expansion matérielle et morale de la France. L'Américain n'est-il pas à la fois le plus pratique et le plus idéaliste des hommes ?

VICTOR MARGUERITTE

Dans ses chroniques du Mercure de France *et ses volumes denses, avisés, nutritifs comme* La Nouvelle Cité de France *(Alcan, éd.), M. Henri Mazel construit au cours des événements une sociologie comparée qui s'enrichit avec éclectisme de l'expérience des peuples divers.*

En vue de l'organisation d'un rapprochement régulier de la France et des Etats-Unis, on pourrait penser aux moyens suivants :

1° Echange de professeurs entre les Universités et les grandes Écoles. Chaque université de France confierait un cours à un professeur américain, et chaque université des Etats-Unis ferait appel à un « lecturer » français.

2° Echange d'élèves entre écoles des divers ordres d'enseignement, les élèves logeraient soit au collège même, soit chez les habitants, les Américains préfèrent, je crois, ce dernier parti.

3° Echange d'officiers dans les écoles militaires et d'ingénieurs dans les grandes écoles techniques.

4° Organisation de Maisons françaises dans les principales villes des Etats-Unis et de Maisons américaines dans les principales villes de France, ces « maisons » tenant à la fois de nos Écoles de Rome et d'Athènes et des Clubs anglo-saxons.

5° Organisation de tournées de conférences, de tournées théâtrales, de tournées d'expositions artistiques, industrielles et commerciales dans les deux pays.

6° Adoption simultanée du principe : l'anglais (ou le français) enseigné obligatoirement dans les écoles aux élèves de plus de douze ans.

7° Etablissement de rapports réguliers entre les prêtres et les clergymen de la même confession dans les deux pays : nos prêtres catholiques gagneraient à voir de près la façon d'agir des prêtres catholiques d'outre-mer.

8° Adjoindre aux grands Congrès scientifiques internationaux qui se tiennent tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, des Congrès simplement franco-américains qui se tiendraient alternativement dans une ville de France et dans une ville des Etats-Unis.

9° Organiser des voyages d'études alternativement dans chaque pays, par exemple aux villes d'eaux, aux grandes usines, aux captations de force hydrauliques, aux ports de commerce, aux hôpitaux, aux écoles, etc.

10° Organiser également des voyages de tourisme et d'agrément, le Comité qui s'organiserait dans chaque pays devant défrayer complètement les invités de l'autre pays. Ceci serait très intéressant et très séduisant, mais demanderait une étude spéciale. Que *La Vie* l'entreprenne sous forme d'enquête complémentaire, la chose en vaudrait la peine.

HENRI MAZEL

Nos amis américains prendront sûrement un vif intérêt à trouver ici la note venue des Armées. D'autant plus que le lieutenant M... (André Ménabréa), dont nous avons donné durant la guerre des « Lettres du Front » qui ont produit la plus forte impression, nous semble être un des hommes susceptibles d'être le plus utiles à la France pour l'œuvre de reconstitution qui va commencer. Il a joué un rôle essentiel dans les Etats généraux du Tourisme; c'est un des esprits les plus nets et vigoureusement organisateurs qui soient.

Je voudrais avoir le temps de me recueillir et les moyens de vous écrire pour répondre aux questions que vous nous proposez; mais comment, au milieu de pareils événements qui nous emportent dans leur mouvement ?

Jusqu'à la dernière minute nous avons fait la guerre. Ce matin seulement, un convoi d'une vingtaine de prisonniers raflés en avant de la forêt de Champenoux nous annonce que tout est terminé. Hier déjà à la tombée de la nuit, nous avons présumé l'armistice accepté : l'ennemi, en signe d'allégresse, brûlait sur tout le front ses dernières fusées. De notre côté la ligne restait noire, et nous étions vainqueurs. Nous attendons maintenant l'ordre de nous porter en avant.

Oui, je crois que l'alliance des nations ne durera qu'autant qu'elle sera soutenue par l'alliance des races.

Nous pouvons retenir pour le droit républicain la maxime par laquelle Bossuet fonde le droit monarchique : « Rien ne se continue et ne se perpétue qu'en conformité des lois de la nature ». Sans l'alliance des familles, l'alliance des peuples et des nations demeurera précaire.

Avant que la Savoie fût annexée politiquement à la France, elle l'était déjà par des milliers de mariages. La parenté existait entre les deux pays au sens le plus strict du mot.

Si l'Alsace et la Lorraine nous sont restées fidèles, c'est que les Alsaciennes et les Lorraines se sont mariées en France quand elles ne pouvaient pas épouser des Alsaciens et des Lorrains.

Et d'où naissent dans le mystère de nos âmes ces sympathies qui préparent les mariages; ces antipathies, ces répulsions qui les empêchent malgré même quelquefois que l'on ne puisse refuser de l'estime aux individus ? Des guerres et des batailles supportées en commun. Pour qu'il y ait fusion de sang, il faut au préalable l'effusion du sang au service des mêmes pensées et des mêmes espérances.

Nous ne prévoyons donc qu'un fait naturel en prévoyant les mariages dont les conditions essentielles et premières ont été si généreusement établies. Mais pour que les millions de vies françaises fauchées par la guerre n'équivaillent pas au même nombre de familles perdues pour la nationalité et l'activité françaises, il est nécessaire que nous revisions d'urgence les lois qui règlent le mariage et la naturalisation. Toute Française qui, en France, épouse un soldat allié, doit garder son titre et conférer le titre de Français à son mari, du même droit qu'une reine nationalise son époux.

Nos immenses pertes à réparer légitiment ce droit, et font de la nationalité française un remerciement et un accroissement d'honneur.

Au surplus nous ne mésestimons pas les avantages que nous y pouvons trouver. Nous savons ce que nous valons; mais nous savons aussi ce que valent les autres; et qu'il se procréera un peuple plus perfectionné encore de l'amour qui unira les deux races.

Nous représentons un passé magnifique, une qualité humaine forgée par 1800 ans d'épreuves. Nous avons acquis l'expérience, la raison, le goût des idées générales, les vues d'ensemble, la douceur de la vie par l'art qui l'embellit et lui donne pour horizon l'infini, le sens de la prudence et de la modération, « suprême bienfait des Dieux »; mais que de sentiments artificiels ont primé et ruiné chez nous les sentiments simples et naturels, diminué la confiance et la vie! Que de forces jeunes sacrifiées à de vieilles idoles! de combien d'honneurs encore entourons-nous l'oisiveté!

Ces dons qui nous manquent nous les trouvons surabondants chez nos amis d'Amérique. Ils ont la solidité dans les desseins, le respect d'autrui, la confiance juvénile, l'esprit démocratique qui a amalgamé les races les plus diverses occupées encore en Europe, à se haïr et à s'entre-détruire.

Le peuple américain est évidemment un miracle encore jamais vu sur la terre. Il est fait des « out law » de l'Europe, des exclus, des chassés, des émigrés, des réfugiés. Il devrait être animé de toutes les rancunes et de toutes les colères; et nous le découvrons animé de toutes les pitiés.

Il s'est organisé suivant la loi du travail. Il tient d'elle seule sa richesse, sa noblesse et sa générosité. Il ose prodiguer tous les biens, parce qu'il en sait dans le travail la source inépuisable.

Des persécutions religieuses et politiques qui l'ont exilé de notre vieux continent, il n'a gardé d'autre souvenir que l'amour de la liberté qui se confond dans la pratique humaine avec le goût de la vérité et le désir incessant du progrès. Dès son origine il a connu que l'unité politique, que l'unité religieuse n'étaient réalisables que par la soumission ou par l'extermination; et à l'unité il a préféré la fédération et l'union où chacun peut donner librement sa mesure et réaliser son maxi-

mum d'action. A vrai dire, il a créé réellement un monde nouveau; et il est grand temps qu'à l'étude du peuple romain, de ses lois, de ses institutions, nous ajoutions l'étude du peuple américain qui a déjà fait l'essai de tous les principes modernes dont nous nous réclamons.

Aussi le programme d'action : nous faire connaître et les connaître; multiplier d'une rive à l'autre de l'Atlantique tous les échanges; reprendre la pensée créatrice qui a fondé Le Havre, Brest, La Rochelle, la Pallice et que nous avions oubliée au point que nous parlions à la veille de la guerre de déclasser la moitié de ces ports. Donner au mot « commerce » son plein sens du XVII[e] siècle; échange de produits, échange d'idées, conversation, fréquentation, société, amitié.

J'ai maintenant, mes chers amis, la certitude de bientôt vous rejoindre, après la récompense d'un voyage dans la France libérée.

A. MENABREA

Très perspicace voyageur « sur la vaste Terre », annaliste ingénieux dans la grande presse, romancier créateur de types, Pierre Mille a dirigé avec prédilection son observation et son admiration vers les Anglais et les Américains dont il sait la langue et sent profondément le Génie.

Après la guerre, continuer à nous tenir en relations étroites avec les Etats-Unis? Le meilleur moyen, c'est de persévérer dans la voie où l'on marche en ce moment : des échanges d'étudiants.

Les Etats-Unis se sont montrés plus actifs et plus généreux que nous à cet égard. Presque toutes les Universités — même les écoles spéciales de femmes, comme Springfield — ont fait appel à notre jeunesse, et souvent en lui offrant la pleine gratuité. Il faut dire du reste que l'Américain, lui, n'a pas besoin qu'on le prie : il vient tout seul. Mais ce dont il est désireux, ce n'est pas seulement de notre enseignement, c'est de pénétrer dans notre vie de famille, si fermée : à cet égard l'œuvre des *French Homes*, si, comme je le crois, elle survit à la guerre, sera d'une précieuse utilité.

Et il y a encore les réunions et les dîners, si intéressants et si intelligents, du Cercle Volney, etc., etc. Ça ne marche pas mal, allez! Il n'y a qu'à suivre...

PIERRE MILLE

M. Perrier n'est pas seulement l'important savant dont tous les pays connaissent les travaux et les livres sur le transformisme : c'est un directeur des esprits et nul n'a plus contribué à déterminer l'évolution des universités, du monde scientifique, et de nos plus hautes administrations intellectuelles vers une organisation et une action nationales plus conscientes et plus rigoureuses.

Je crois au sauvetage, non au péril américain. Ce péril n'existerait que pour ceux qui se refuseraient à être pratiques, actifs, et qui, faibles vis-à-vis de leur personnel, ne trouveraient pas en eux-mêmes l'énergie nécessaire pour devenir comparables par toutes leurs qualités non seulement aux Américains, mais aux Anglais et aux Allemands eux-mêmes. Nos alliés ont des qualités qui, jointes aux nôtres, nous ont valu la victoire; à nous de profiter des leçons qu'ils nous ont données. Si nous n'en profitions pas, nous nous rendrions indignes des braves soldats qui, sur le front, n'ont pas ménagé leur vie pour nous assurer le droit de travailler tranquillement et fructueusement à l'accroissement de la richesse nationale. Il ne s'agit plus maintenant de faire une vaine politique, d'organiser au profit d'on ne sait quelles ambitions de ridicules batailles de partis qui seraient fort en peine de se réclamer d'un programme digne de ce nom, mais de travailler et de s'entr'aider pour produire. Les Américains nous ont montré qu'ils savaient le faire même en république.

Au lendemain de la guerre, les Américains viendront chez nous; c'est à nous de nous organiser de manière qu'ils soient assurés qu'ils auront quelque chose à y apprendre. Ils y trouveront des littérateurs et des artistes à foison : c'est de cela que nous sommes fiers; un peu trop peut-être, car si la littérature et les arts donnent à une nation un incontestable rayonnement, il n'y a pas là une source de richesse; mais ils seront frappés de la misère de nos institutions scientifiques et du peu de hardiesse de notre industrie. Nous aurons tout à gagner à envoyer chez eux des jeunes gens qui verront comment leurs laboratoires sont organisés; qui rapporteront en France leur témoignage au point de vue des insuffisances dont souffre tout notre enseignement scientifique ou qui se seront pénétrés des méthodes des industries américaines et en feront profiter le nôtre en y apportant une activité nouvelle.

Au point de vue des intérêts de l'enseignement scientifique, je crois que les deux pays se valent; mais ce qui caractérise l'enseignement américain, c'est son côté pratique et la richesse des institutions sur lesquelles ils s'appuie. Chez nous, l'enseignement supérieur est surtout théorique et ses dotations sont extraordinairement insuffisantes; mais cela ne changera que le jour où les Chambres seront bien convaincues que la science sert à quelque chose, que

les théories mêmes sont les mères des grandes découvertes par lesquelles notre existence a été modifiée du tout au tout et qu'on ne saurait mettre en les mains des hommes de science de trop grands moyens d'action.

Il n'y a pas, pour le moment, à se préoccuper d'une péréquation entre le nombre des étudiants français qui iraient en Amérique et celui des étudiants des Etats-Unis qui viendraient à Paris. La plupart de ces derniers viendraient étudier le droit et la médecine; pour les autres branches de la science, nos étudiants apprendront plus chez eux que les leurs chez nous, faute de laboratoires suffisants. C'est surtout là que nous devons nous appliquer à créer.

EDMOND PERRIER

L'auteur du Régime socialiste, *de l'*Evolution industrielle et agricole, *des* Etapes de la Société française, *de* la République de 1848, *est un des plus représentatifs historiens et sociologues de la démocratie : comment son intelligence ne se tournerait-elle pas avec une curiosité de prédilection vers le génie de la démocratie américaine?*

Je sais un gré infini au président Wilson et au peuple des Etats-Unis d'Amérique de nous avoir aidés, non seulement à battre et à chasser les Allemands, mais aussi à retrouver notre âme, à renouer le fil de la grande tradition républicaine et démocratique. J'espère que l'amitié entre Américains et Français, scellée une fois de plus sur les champs de bataille, se perpétuera dans une alliance indestructible.

Je crois que nous avons beaucoup de bonnes choses à emprunter à ces alliés et amis : l'art de concilier un pouvoir central énergique avec de solides libertés locales; les méthodes expéditives d'un pays qui s'embarrasse peu d'antiques routines et de paperasseries; l'en-avant d'un peuple jeune chez qui le plus haut idéalisme s'allie à l'habitude de mener rondement les affaires positives.

Déjà l'*Association pour le rapprochement universitaire*, qui organise à la Sorbonne pour le mois de janvier prochain une grande solennité franco-américaine, a commencé entre les deux nations une œuvre de pénétration mutuelle. Cette œuvre doit se continuer par un échange permanent de professeurs, d'étudiants, de conférenciers entre les Universités et les intellectuels des deux Républiques sœurs. Il est désirable qu'un Comité mixte soit formé pour travailler en ce sens.

Quant au reste, il faut souhaiter que beaucoup d'Américains restent en France, nous donnent des leçons d'activité ordonnée et féconde, stimulent notre industrie, rajeunissent notre commerce, contribuent au relèvement de nos régions libérées où New-York et d'autres cités transatlantiques sont devenues les marraines de nos villes dévastées. N'existe-t-il pas un Comité France-Amérique qui pourrait remplir cette tâche de solidarité économique?

Puissent, en outre, de nombreux mariages unir plus étroitement nos deux peuples et ajouter les liens du sang à des liens de sympathie déjà plus que séculaires!

Agréez, je vous prie, mes chers confrères, mes cordiales salutations.

GEORGES RENARD

M. Gustave Rodrigues a publié chez Armand Colin Le peuple de l'action, essai sur l'idéalisme américain, *et chez Grasset* Pourquoi les Américains sont venus? *où l'érudition est encyclopédique, l'esprit juste, élevé, le goût ferme, la sympathie active à tout connaître et ne rien méconnaître.*

J'estime avec vous qu'après la période *d'effusion*, qui a montré l'étroitesse des liens qui nous unissent aux Etats-Unis, il convient en effet d'entrer dans la période *d'organisation* qui seule assurera à nos rapports avec nos nouveaux et grands amis la durée et la solidité nécessaires. Il y a de la sympathie, il y a de l'enthousiasme. Il faut maintenant qu'il y ait de l'action.

J'avais déjà répondu en partie à vos questions dans la préface de mon livre, *Le peuple de l'action*. Vous m'excuserez de me citer moi-même, mais c'est encore le moyen le plus sûr de vous montrer que, depuis longtemps, j'avais réfléchi à ces questions et aux moyens de les résoudre. Voici ce que j'écrivais en ce sens : « De part et d'autre, notre effort doit tendre à multiplier et à renforcer nos relations. Qu'il y ait entre nous une série d'échanges de toute sorte, intellectuels autant que matériels. Les Etats-Unis ont entendu la voix de quelques-uns de nos universitaires et de nos hommes d'Etat, et ils nous ont fait entendre celle des leurs. Mais ce n'est là qu'un premier pas; il faudrait créer des organes communs et, plus encore peut-être, des foyers de pensée commune, et cela dans tous les domaines, dans le commerce, dans l'industrie, dans la presse, dans l'Université. Il faudrait qu'au lendemain de la guerre des « tours d'Amérique » fussent organisés pour nos écoliers de France et des « tours de France » pour leurs écoliers d'Amérique. Il faudrait une pénétration constante et comme une imprégnation profonde de ces deux peuples l'un par l'autre. C'est

l'œuvre de demain qu'il conviendrait d'amorcer dès aujourd'hui.

Précisément pour l'amorcer, au moins dans une certaine sphère, j'ai depuis publié dans la revue *France-Amérique*, précisément sous le titre *Les Tours d'Amérique*, un article dans lequel j'indique les grandes lignes d'un projet qui permettrait de faire faire tous les ans un voyage d'études de quelques mois aux Etats-Unis par certains élèves de *toutes* nos Ecoles Normales d'instituteurs et d'institutrices. J'insiste sur ce mot *toutes*, car si l'on veut que l'influence américaine se propage en France, il ne suffit pas qu'elle atteigne quelques grands centres, il importe qu'elle pénètre au fond des départements les plus reculés.

Je crois donc qu'une organisation franco-américaine sérieuse devrait : 1° avoir un comité central à Paris et des comités régionaux en province avec des délégués dans le plus grand nombre de communes possible et pour le moins dans tous les chefs-lieux d'arrondissement; 2° que cette vaste association devrait être divisée en sections multiples : artistique, littéraire, commerciale, industrielle, universitaire, etc..., le bureau central étant composé des chefs de service de ces différentes rubriques; 3o que des échanges réguliers devraient être prévus avec une organisation similaire à créer aux Etats-Unis, échanges de deux ordres : *a*) échange *d'hommes*, de professeurs, d'étudiants, de jeunes gens se destinant au commerce ou à l'industrie, etc...; *b*) échange *d'idées* par le moyen non pas tant d'un organe franco-américain commun qui n'atteindrait jamais qu'un petit nombre d'intéressés, que par celui d'un *bureau de presse franco-américain* qui, des deux côtés de l'Atlantique, à Paris et à New-York, solliciterait et centraliserait les articles de journaux et de revues qui mettraient les deux pays au courant de ce qui se passe chez eux dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et même matérielle.

Je ne me dissimule pas le caractère ambitieux et l'ampleur de ce programme. Mais je le crois nécessaire si l'on veut aboutir à un résultat décisif et durable. Il y a pour l'instant des efforts multiples, mais dispersés. L'œuvre de l'heure présente me paraît être de les réunir, de les concentrer. Il s'agit d'un effort de longue haleine, mais que je juge indispensable. Ou il se fera ou, j'en ai peur, rien de durable ne sera fait.

Quant aux bienfaits d'un tel rapprochement, ils sont tellement évidents que je ne crois pas très utile de m'étendre longuement sur ce point. Dans tous les domaines, ce sont deux mondes fermés qui s'ouvrent l'un à l'autre, c'est la culture française qui prend contact avec l'activité américaine, le point de rencontre de tout le passé avec tout l'avenir. C'est, en un mot, le germe d'une régénération de l'univers.

Je m'excuse, Messieurs, d'avoir dans cette trop longue lettre dépassé les limites permises à une réponse qui aurait dû être, sans doute, et plus courte et plus modeste ; mais j'ai consacré à l'œuvre du rapprochement franco-américain le plus clair de mon activité et l'importance de cette question est telle que je n'ai pu résister au désir de résumer ce qui me paraît indispensable pour les résoudre efficacement.

Gustave RODRIGUES

Dans la génération qui va de M. Paul Bourget à M. Paul Adam, M. Gabriel Sarrazin a été l'artiste qui applique ses dons lyriques et psychologiques à la critique de la grande poésie étrangère. Ses deux premiers livres : Poètes modernes de l'Angleterre *(Ollendorf, 1885) et* La Renaissance de la poésie anglaise *(Perrin, 1889) firent grande sensation. Après ses* Mémoires d'un Centaure *et son* Roi de la mer *(Perrin), il donna cet inoubliable volume* Les grands poètes romantiques de la Pologne, *que nous saisissons toutes les occasions de citer.*

Je tiens d'abord à déclarer que les spécialistes français des questions américaines me paraissent infiniment plus qualifiés que moi pour répondre à la première question que vous posez. Le comité *France-Amérique* (présidé, je crois, par le baron d'Anthouard) et, de concert avec ce comité, M. André Tardieu, M. Hanotaux, mon vieil ami Firmin Roz, chargé depuis un an d'un des services du ministère des Affaires étrangères qui rattachent les intérêts français aux intérêts américains, voilà, ce me semble, les associations et les personnes qui pourraient donner des indications pratiques, trouver les voies et moyens d'établir des liens de plus en plus étroits entre nous et les Etats-Unis. (Il ne faudrait pas oublier non plus de consulter Mrs Edith Wharton et M. J.-H. Hyde, aujourd'hui capitaine dans l'armée américaine : on sait les éminents services qu'ils nous ont rendus pendant la guerre et ils sont presque des compatriotes.) C'est eux qui pourraient, non seulement tracer les grandes lignes de l'organisation que vous demandez, mais préciser les détails d'exécution : ils connaissent en effet le génie des deux peuples, ont étudié leurs intérêts réciproques et savent comment il faut s'y prendre pour que les rapports entre les deux nations soient aussi utiles à l'une qu'à l'autre et tournent au profit de chacune d'elles. Certains d'entre eux ont même commencé à mettre en train l'œuvre de pénétration mutuelle que vous préconisez à juste titre : je lisais dans le *Matin* du 7 novembre, que M. André Tardieu et le marquis Melchior de Polignac, en complet accord avec les services d'études d'action artis-

tique du ministère des Beaux-Arts, sont arrivés à faire triompher la musique française aux Etats-Unis pendant les annéee 1917-1918 : et il paraît qu'en ce moment même, la Société des concerts du Conservatoire de Paris, dirigée par M. André Messager, effectue une importante tournée dans toute l'étendue du territoire de l'Union et y soulève un enthousiasme sans précédent. Il n'y a qu'à continuer de la sorte : et, pour ce faire, inviter, je le répète, les associations compétentes, les institutions d'Etat, et les nombreux spécialistes, non seulement à donner leur avis, mais à mettre la main à la pâte ; je veux dire à se grouper, à agir de concert, à combiner leurs efforts, à l'effet d'obtenir, dans tous les domaines, des résultats semblables à celui qui vient de s'affirmer dans l'ordre musical.

Je n'aurais guère envie de parler de l'ordre industriel et commercial, n'ayant pas qualité pour le faire et craignant bien trop d'émettre à cet égard quelque vue falote : je ne sais en vérité la façon dont on doit s'y prendre pour développer nos rapports d'échange avec l'Amérique. Mais l'opinion suivante ne serait-elle pas de simple sens ? Lorsque, pendant la grande guerre, j'essayais de tromper mes angoisses en me documentant avec abondance sur Messieurs les Boches, en me livrant à une orgie de lectures dont ce vilain peuple faisait les frais, j'ai vu dans divers ouvrages que les consuls allemands excellaient avant la guerre à capter les sources de commandes au profit de leurs nationaux ; leur zèle à cet égard, et aussi leur adresse, leur esprit pratique, étaient, paraît-il, prodigieux, *licet et de hoste doceri* ; nos consuls sont-ils donc incapables d'imiter les représentants de nos ennemis ? Que n'obtiendront-ils pas pour les intérêts français, après la guerre, s'ils le veulent, s'ils y mettent l'habileté et la ténacité indispensables, s'ils donnent tout leur effort ? Et surtout aux Etats-Unis, où notre pays est maintenant si populaire, où la France est montée si haut dans l'opinion ?

J'arrive à votre seconde question, non pas pour dire qu'elle est plus importante que la première, car je pense exactement le contraire, — si l'on veut multiplier les rapports utiles entre deux peuples, il faut d'abord s'enquérir des voies et moyens qui conduisent au but, — mais parce qne je me sens mieux préparé sur ce second point et puis peut-être avancer ici quelque idée judicieuse. Dans le domaine de mes études particulières, c'est-à-dire de la littérature, j'estime que nous n'avons pas seulement à attendre un bienfait du rapprochement franco-américain, mais que, dans cet ordre de considérations, nous avons contracté envers l'Amérique une dette spéciale, que nous devons payer sans tarder, je dirai plus loin pourquoi : nous devons faire connaître à la France la littérature américaine, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, que notre pays connaît fort peu toutes les deux, il faut bien l'avouer. Nos conférenciers à nous, depuis quelque vingt ans, ont répandu en Amérique la connaissance des lettres françaises ; mais il n'y a point eu réciprocité. Quelques professeurs américains sont venus, je crois, faire des cours libres dans nos Universités : nous ne pouvons cependant pas induire de ce fait que nous soyons très au courant de tout ce qui s'est publié là-bas d'important depuis un siècle. Notre grand public a lu, dans les traductions, Fenimore Cooper et Edgar Poe, il connaît, également par les traductions, les récits historiques de Prescott, plus palpitants que n'importe quel roman d'aventures : *La conquête de Mexico* et *La conquête du Pérou* ; il connaît encore *La case de l'oncle Tom*, de Mrs Beecher Stowe, peut-être aussi les *Récits californiens*, de Bret-Harte, et l'*Evangeline*, de Longfellow ; il a entendu parler, du moins je l'espère, de Nathaniel Hawthorne, de Washington Irving, de Margaret Fuller, de Mark Twain, d'Emerson, de Walt Whitman, d'Henry James, et cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il ait mis le nez dans les pages de ces derniers écrivains, bien que certaines d'entre elles aient été traduites en français : et nous voilà bien, je crois, au bout de notre savoir en ce qui a trait à la culture littéraire de là-bas. C'est très insuffisant, et il serait ingrat de nous contenter d'une information aussi maigre, maintenant que l'Amérique, en jetant dans la balance de la guerre le poids immense de ses forces, nous l'a fait gagner et a rendu de la sorte à la France et à l'humanité civilisée un service qu'on ne saura jamais évaluer à son prix. Il est temps, dans le domaine spécial des lettres, de lui témoigner notre reconnaissance en nous tenant au courant, d'une façon assidue, de l'œuvre intellectuelle accomplie par ses penseurs, ses poètes, ses historiens, ses romanciers, Et je ne doute pas un instant qu'elle ne nous sache gré d'une curiosité, que je considère, pour mon compte, comme obligatoire : car c'est honorer un peuple que de vouloir pénétrer son essence spirituelle, âme et principe de sa vie morale, source de son action, expression de son idéal. C'est cette force intime, c'est cette directive invisible, cette émotion pressante et parfois inspirée, qui, en agissant peu peu sur l'esprit d'un peuple, en façonnant lentement son caractère, le préparent au rôle qu'il doit jouer, soulèvent sa conscience aux heures de grande crise, le jettent à l'héroïsme des résolutions suprêmes, et font qu'une nation offre soudain la vie de ses enfants pour le salut du monde. Oui, voilà ce que représentent la poésie, l'histoire, la philosophie, la fiction, lorsqu'elles revêtent une forme élevée et vivante : les hautes lettres sont les matrices de la culture morale et de l'action héroïque. Or, cette forme élevée de la pensée, cette puissance intellectuelle de l'âme,

ces impressions sincères et délicates, bien d'autres auteurs que ceux dont j'énumérais plus haut les noms les ont représentées en Amérique : mais chez nous, qui connaît ces noms-là ? Je suis bien sûr qu'on apprendrait quelque chose à presque tous nos lecteurs en leur faisant savoir que Sarah Jewett a été le peintre des mœurs de la Nouvelle-Angleterre, car nul, chez nous, ne s'en doute ; mais sait-on mieux qu'il y a un Loti américain, Charles Warren Stoddard, et que, dans ses *Idylles des mers du Sud*, il a fait preuve d'un aussi grand talent que notre romancier français et de plus de profondeur de sentiment que lui ? De même, qui a entendu parler de Sydney Lanier, le musicien-poète, dont la vie fut si touchante, la poésie si intense, et qui eut pour la nature un amour semblable à celui de Wordsworth ? Plus inconnu encore, si possible, Joaquin Miller, le chantre des *Sierras* « où nous respirons l'atmosphère des grandes solitudes et qui exalte la puissance du paysage et le charme de l'aventure » ; et inutile de demander si nous avons la moindre idée du nom et des œuvres d'Henry Thoreau, le philosophe,des poètes Whittier, Bayard Taylor et Aldrich, des littérateurs Olivier Wendell Holmes et James Russel Lowell. J'omets beaucoup d'autres noms d'écrivains des États-Unis, tout aussi peu connus de notre public ; mais n'est-il pas affligeant de penser que nous ignorons presque tous jusqu'au nom de Francis Parkman, le grand historien du Canada, le peintre si vivant et si dramatique de la lutte entre les colons français et les colons anglais du Nouveau Monde, et que, des nombreux volumes qui retracent cette épopée, c'est à peine si j'ai entendu dire qu'un ou deux aient été traduits, il y a quelque quarante ans, par Madame la Comtesse de Clermont-Tonnerre ?

Je n'ai parlé jusqu'ici que des auteurs américains d'hier : il faut y ajouter ceux d'aujourd'hui et la Grande Guerre en a produit par dizaines. Certains des livres qui nous sont venus de là-bas, pendant ces quatre ans, sont de premier ordre, et il y aurait non plus de l'insouciance, mais une véritable ingratitude à ne pas faire en sorte qu'ils soient largement connus, portés à la connaissance d'un très grand nombre de personnes. Car Dieu sait de quelle ardeur ils sont embrasés, et avec quelle foi, quelle beauté de sentiment, quelle profondeur de pensée, leurs auteurs ont soutenu la cause des Alliés. M. Emile Hovelaque nous résumait, l'année dernière, dans la *Revue des Deux Mondes*, *La décision mondiale* de Robert Herrick, ce magistral exposé des deux conceptions qui ont fait le fond du terrible duel et qui devaient se heurter jusqu'à ce que la conception mauvaise succombât; il s'est étendu sur le volume de Santayana : *Egotism in German philosophy*, « d'une portée philosophique si haute, d'une beauté de style si rare » ; il a fait allusion à une foule d'œuvres intéressantes également nées de la guerre, de l'autre côté de l'Atlantique; M. René Brancour vient de compléter le compte rendu de son confrère en nous signalant, dans un des derniers numéros du *Correspondant*, beaucoup d'autres écrits américains consacrés à la sainte cause et aussi parés de beauté littéraire que pénétrés de noblesse morale. Est-il rien de plus poignant que les poésies d'Alain Seeger, jeune héros tué sur notre front en 1915, et qui a écrit cette pièce inoubliable dont le refrain vous déchire : *J'ai un rendez-vous avec la mort...*

Allons, Messieurs les écrivains français, Messieurs les conférenciers, des articles, des conférences, sur tous ces vaillants, sur tous ces combattants de la plume, car eux aussi furent des soldats, des *croisés!* Parlons d'eux, répandons leurs écrits, et sachons que nous n'aurons jamais pour eux et leurs pays assez de respect et de reconnaissance. Notre témoignage d'admiration et d'amour touchera la communauté américaine : et, de la sorte, nous aurons contribué pour notre faible part à sceller la fraternité qui s'est affirmée sur les champs de bataille et dont nous avons et aurons plus que jamais besoin dans la vie civile et dans la paix, pour panser les blessures du présent et sauvegarder l'avenir.

GABRIEL SARRAZIN

Textes et paroles de l'amitié franco-américaine.

Lettre de La Fayette à sa femme quand il s'embarqua sur la *Victoire* pour les Etats-Unis :

« *Défenseur de cette liberté que j'idolâtre, libre moi-même plus que personne, en venant comme ami offrir mes services à cette République si intéressante, je n'y porte que ma franchise et ma bonne volonté... J'espère qu'en ma faveur, vous deviendrez une bonne Américaine, c'est un sentiment fait pour les cœurs vertueux. Le bonheur de l'Amérique est lié au bonheur de toute l'humanité; elle va devenir le respectable et sûr asile de la vertu, de la tolérance, de l'égalité et d'une tranquille liberté.* »

Lettre de Gérard, représentant de la France :

« *Les habitants des rives de la Delaware ont donné la plus grande marque de joie, lorsqu'ils ont su que*

nous étions Français. Des officiers et des personnes même du commun m'ont dit : « Vous êtes venus à notre secours, nous irons quand vous voudrez au vôtre ».

Note de La Fayette à Rochambeau :

« *Tâchez d'apporter tout et de ne rien demander aux Américains qui manquent de tout.... pierres à fusil, harnais, cuirs, souliers ; toute espèces d'étoffes pour les habillements, fil, aiguilles, couvertures, tentes, bidons, gamelles, outils de toute espèce.* »

Lettre de La Fayette à Washington :

« *Vous vous seriez amusé, l'autre jour, en voyant 250 recrues (américaines) qui venaient à Connecticut sans provisions, sans tentes, et qui se mêlèrent si bien avec les troupes françaises, que chaque Français, officiers ou soldats, prit un Américain avec lui et lui fit partager très amicalement son lit et son souper.*

La patience et la sobriété de la milice (américaine) est si admirée, qu'il y a deux jours un colonel français réunit ses officiers pour les engager à suivre les bons exemples donnés aux soldats français par les troupes américaines... D'un autre côté la discipline française est telle que les poulets et les cochons se promènent au milieu des tentes sans qu'on les dérange et qu'il y a dans le camp des champs de maïs dont on n'a pas touché une feuille. Les tories ne savent que dire. »

Et de Rochambeau :

« *Les différentes députations de sauvages qui vinrent au camp ne marquaient aucune surprise à la vue des canons des troupes et des exercices, mais ils ne revenaient point de leur étonnement de voir les pommiers chargés de fruits, au-dessus des tentes que les soldats occupaient depuis trois mois.* »

« *Rien n'est pris aux habitants, confirme le comte Jean Axel de Fersen (Suédois), que de gré à gré et argent comptant. Cette discipline fait l'étonnement des habitants, qui sont habitués au pillage des Anglais et de leurs propres troupes.* »

Une députation de Quakers de Philadelphie à Rochambeau :

« *Général, ce n'est pas pour tes qualités militaires que nous venons te faire cette visite. Nous ne faisons nul cas des talents pour la guerre; mais tu es l'ami des hommes, et ton armée vit dans un ordre et une discipline parfaits. C'est ce qui nous amène à te rendre ces respects.* »

Quand le corps français traversa le Connecticut, le vieux Trumbull invita ses concitoyens à

« *ne pas augmenter d'une obole toute espèce de denrées au passage des soldats.* »

Tous généreusement se conformèrent au mot d'ordre et

Rochambeau peut écrire que l'armée partait « avec les bénédictions universelles de nos alliés dans les treize Etats sans exception. »

De Rochambeau :

« *Le général Washington, voulant nous témoigner son respect pour la France, et sa reconnaissance pour ses bienfaits, nous fit passer entre deux haies de ses troupes, habillées, équipées et armées pour la première fois depuis la Révolution, partie d'étoffes et d'armes venues de France... Il fit battre par ses tambours la marche française pendant toute cette revue.* »

Lettre de La Fayette à Washington (5 avril 1783) :

« *Nous (La Fayette se considérait comme Américain autant que Français), nous voilà au rang des nations de la terre, mais nous avons une réputation à acquérir. L'expérience, achetée au prix des difficultés et des maux, nous convaincra seuls que l'honneur, la puissance et le véritable intérêt de ce pays, sont l'honneur, la puissance et l'intérêt du continent tout entier, et que toute séparation briserait le lien qui nous attache les uns aux autres.* »

Ségur quitte, avec un regret infini, ce pays

« *où l'on est ce qu'on doit être : franc, loyal, honnête et libre. On n'est nullement forcé d'y être riche, ni bas, ni faux, ni fol, ni courtisan, ni militaire; on peut y être simple, extraordinaire, voyageur, sédentaire, politique, littérateur, marchand, occupé, oisif; personne ne s'en choque. J'ai vraiment le cœur serré en quittant ce pays.* »

Petite anthologie de nos souvenirs communs.

"L'étoile allait devant eux..."

Les Américains, ces mages venus de l'Occident, montrent une particulière amitié pour l'Auvergne, le pays de La Fayette. Ils portent aux souvenirs de leur défenseur cet intérêt passionné et cette vénération que nous portons, nous, par

exemple, à la maison de Domrémy ou à la cathédrale de Reims. Culte du souvenir, signe d'aristocratie. Et chez les Yanks, comme cette noblesse d'âme s'allie joliment avec une sentimentalité toute fraîche, toute jeune.

On sait que le château de Chavaniac, où naquit La Fayette, a été acquis par le *French Heroes Memorial La Fayette Fund*, pour être converti en un musée. Des bâtiments commencent de s'élever aux alentours et présentement quatre-vingts petits Parisiens sont soignés et élevés à Chavaniac. Le même comité a d'ailleurs hospitalisé au Puy et çà et là dans le Velay quelques centaines d'enfants des villes. Enfin, les journaux annoncent que « des écoles, des sanatoria et des instituts professionnels sont en formation au flanc des Dômes, dans les bois magnifiques de ce beau pays d'Auvergne ».

Or l'occasion d'un geste de reconnaissance se laisse entrevoir. Les Américains ont donné Chavaniac à la France : peut-être accepteraient-ils de notre Auvergne les ruines du château patrimonial des La Fayette.

Celles-ci existent encore dans les monts du Livradois, à sept ou huit lieues d'Ambert. Champétières, Job, Bouttonargues, Saint-Amand-Roche-Savine, Olliergues, Viverols, autant de fiefs auxquels se rattache le souvenir des Motier de La Fayette en ce pays d'où ils tirèrent leur origine. Leur nom même leur vient de ce château si près du village d'Aix-la-Fayette, une fayette c'est un bois de fayards, de hêtres dans le canton de Saint-Germain-l'Herm. Aussi tinrent-ils toujours, même au XVIIIe siècle, lorsqu'ils avaient quitté le Livradois pour le Brivadois voisin, à ce que cette terre ne sortît point de leur maison.

Au milieu de longues collines boisées et fraîches, couvertes de forêts de sapins, forêts de la fougère et de la framboise et de l'airelle, la Fayette est situé sur une rampe devant un admirable ponorama de montagnes : vers l'ouest, aussi large que le ciel, tout un ruban de cimes : les monts du Cantal, les monts Dore emmêlés de nuages qui naissent entre leurs pics, la file des Dômes en bosses d'azur. Du château même ne restent que des décombres; un pan de mur encore crénelé, peut-être. Mais une surprise, une émotion attendent celui qui aura poussé jusqu'en ce coin perdu : sur les blocs de granit on distingue des traces de sculpture : des étoiles !

Quel singulier effet cela fait, de retrouver ici, où l'on vient la tête et le cœur pleins de l'Amérique, les emblèmes américains. Du fond des temps, c'est comme un témoignage. En ces vieux âges elle brillait déjà, l'idée généreuse. Les croisés marchèrent à l'étoile, comme plus tard les compagnons de Jeanne d'Arc — dont ce Gilbert de La Fayette qui fut maréchal de France — comme dans la suite des siècles les insurgents et leurs frères d'armes français, comme les soldats de la Révolution et de l'Empire, comme aujourd'hui les hommes de la grande guerre...

Tous ils voulaient combattre « le mal universel humain » et faire qu'il y ait sur la terre plus de liberté et plus de justice. Mais le grand espoir des hommes est lent à prendre corps, et c'est aujourd'hui seulement qu'on ose le regarder en face.

«... Lorsqu'ils virent l'étoile, ils eurent une grande joie... »
— Henri POURRAT.

Franklin à Paris.

Il se logea à Passy :

« Tout en lui annonçait la simplicité et l'innocence des anciennes mœurs. Il avait dépouillé la chevelure empruntée qui cachait, en Angleterre, la nudité de son front. Il montrait à la multitude étonnée une tête digne du pinceau du Guide, sur un corps droit et vigoureux, couvert des habits les plus simples; ses yeux étaient ombragés de deux larges lunettes, et sa main chargée d'un bâton blanc. Il parlait peu; il savait être impoli sans rudesse, et sa fierté semblait celle de la nature. Un tel personnage était fait pour exciter la curiosité de Paris. Le peuple s'attroupait sur son passage; on demandait : « Quel est ce vieux paysan qui a un air si noble? » (auteur des *Anecdotes anglaises et américaines*).

Trois mois après son arrivée, son portrait était partout, même sur des cannes et des tabatières, avec cette inscription de Turgot : « *Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis* ».

Franklin et Mirabeau.

A la mort de Franklin, l'Assemblée Nationale, sur la proposition de Mirabeau, prit le deuil pour trois jours ; notre première Constitution, celle de 1791, fut officiellement notifiée au Gouvernement américain. (D'après Jusserand.)

A qui devons-nous nos trois couleurs ?

Le 17 juillet, Louis XVI venait à Paris et se rendait à l'Hôtel de Ville où Bailly lui remettait la cocarde bleu et rouge qui était le nouvel emblème depuis la prise de la Bastille. C'est alors que La Fayette devenu commandant de la garde nationale prit l'initiative de faire ajouter l'ancienne couleur française (le blanc) aux couleurs de la Révolution, et c'est en présentant à la Garde Nationale cette nouvelle cocarde aux trois couleurs qu'il prédit qu'elle ferait le tour du monde.

La Fidélité américaine.

Quand La Fayette, fait prisonnier par un poste autrichien et livré aux chefs de l'armée prussienne, fut enfermé en Moravie dans la forteresse d'Olmutz, les Etats-Unis ne restèrent pas inactifs : les différents consuls américains de l'Europe multiplièrent leurs efforts pour obtenir sa libération, mais en vain. *Deux hardis citoyens du Nouveau-Monde conçurent même le projet de faire évader La Fayette; cette tentative audacieuse faillit réussir, mais le prisonnier et ses deux téméraires champions furent repris par les autorités autrichiennes.*

A sa mort, *les Etats-Unis envoyèrent de la terre d'Amérique pour être mêlée à la terre française de sa sépulture.* Toute l'Union prit le deuil pendant un mois et l'éloge de La Fayette fut lu devant le Congrès réuni à cet effet.

Sur sa tombe, au cimetière Picpus, le 26 juin 1917 :

« La France est accourue vers nous lorsque l'Amérique

combattait pour assurer son indépendance. Nous n'avons pas oublié.

« La Fayette, nous voilà ! » (Colonel Stauton.)

Le drapeau américain à la Convention.

Tom Paine, quoique Américain, ou plutôt parce que Américain, fut envoyé à la Convention par plusieurs départements et prit séance, mais, comme il ne savait pas le français, ses discours étaient traduits et lus pour lui : il eut grande part à la rédaction de notre deuxième Constitution, la républicaine de 1793. Comme emblème de liberté, un drapeau américain était déployé en permanence dans la salle des séances de la Convention. Un décret unique avait été rendu par cette Assemblée, l'an II de la République, décidant, « après avoir entendu la pétition des citoyens américains », que « les épouses des citoyens des Etats-Unis de l'Amérique, quel que soit le lieu de la naissance personnelle, sont exceptées de la loi relative à l'arrestation des étrangers »... Le 14 juillet était alors célébré en Amérique de même manière qu'en France, comme étant une étape dans les progrès de l'humanité. (D'après Jusserand.)

Washington reçoit la clef de la Bastille.

La Fayette envoya à Washington la clef de la Bastille :

« Je vous fais hommage de la principale clef de cette forteresse du despotisme, lui écrit-il. C'est un tribut que je vous dois, comme fils à un père adoptif, comme aide de camp à mon général, comme missionnaire de la liberté à son patriarche. »

Washington plaça la clef à Mont-Vernon où on la voit encore sous verre et il exprima ses remerciements pour cet emblème de la victoire remportée par la liberté sur le despotisme. » (D'après Jusserand.)

Washington par Houdon.

« Aux premières rencontres de France et d'Amérique, dit M. André Michel, l'art français ne fut pas absent. Il y intervint comme témoin, j'allais dire comme agent de liaison. L'un de nos plus grands statuaires, le plus *représentatif* sans doute, pour parler comme nos amis d'Amérique, des qualités spécifiques d'une sculpture proprement française, Jean-Antoine Houdon, conféra à l'amitié naissante des deux peuples la consécration des chefs-d'œuvre.

Houdon fut appelé à faire le buste de Washington : « En l'évoquant dans un marbre immortel, où il mit au service de la plus haute conscience américaine les meilleures qualités du clair génie français, Houdon, sans l'avoir pu prévoir, se trouve avoir symbolisé l'alliance future des deux républiques, l'accord de leurs âmes et de leurs volontés... »

Le voyage de Houdon en Amérique fut le résultat d'un acte voté par l'Assemblée de Virginie, prescrivant que « le pouvoir exécutif serait requis de prendre des mesures en vue d'une statue du général Washington, du meilleur marbre et meilleur travail ». Le sculpteur pouvait être de n'importe quelle nationalité pourvu que ce fût le plus habile qui existât : « L'intention de l'Assemblée, écrivait le gouverneur de l'État à Jafferson, à Paris, est que la statue soit l'œuvre du plus excellent maître. Je vous laisse donc le soin de le découvrir dans n'importe lequel des États européens. » Jusserand : *En Amérique* (Hachette, édit.).

Washington sous le dôme des Invalides.

Quand la nouvelle arriva en France que le samedi 14 décembre 1799 Washington était mort, la République prit le deuil. Pendant dix jours, les officiers des armées françaises portèrent le crêpe, les drapeaux furent abaissés à mi-mât et le chef de l'Etat, le jeune Bonaparte, adressa le 18 pluviôse an VIII, un ordre du jour aux armées où il disait : « Washington est mort. Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes et spécialement aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains, se battaient pour l'égalité et la liberté. »

Une cérémonie grandiose et sans exemple fut organisée au Temple de Mars, comme on appelait alors les Invalides. Des détachements de la garnison de Paris occupaient les bas-côtés ; tout ce qui comptait dans la République était présent, Bonaparte en tête, et Fontanes, le plus célèbre orateur de l'époque, prononça l'oraison funèbre du chef disparu : « L'œuvre de Washington, disait-il, à peine achevée, s'attire déjà cette vénération qu'on n'accorde volontiers qu'aux seuls ouvrages du temps. La Révolution américaine, dont nous sommes les contemporains, semble, en effet, affermie pour jamais. Washington la commença par l'énergie et l'acheva par la modération. » En lui rendant un hommage public, la France acquitte en ce moment la dette des deux mondes. Elle le fait dans l'édifice le mieux approprié : « Ces voûtes augustes ont été dignement choisies pour l'apothéose d'un héros... Dans cette enceinte guerrière, la valeur de Washington mérite les regards de Condé ; sa modération appelle ceux de Turenne ; sa philosophie le rapproche encore plus de Catinat. »

...Au centre de la nef se voyait le buste de Washington entouré de lauriers, drapé dans les couleurs des deux Républiques ! Le maréchal Lannes s'avança et plaça devant l'image de l'ancien commandant en chef 93 drapeaux conquis sur l'ennemi par les troupes de la République. (Jusserand.)

L'Amérique et Bernardin de Saint-Pierre.

En 1809, M. Péale, l'un des peintres les plus distingués des Etats-Unis d'Amérique, vint à Paris, *chargé par son gouvernement* de faire les portraits de plusieurs hommes célèbres, entre autres celui de B. de Saint Pierre. Sa mission remplie, il pria l'auteur des Etudes de tracer l'histoire des principaux événements de sa vie : « C'est, lui écrivait-il, quelques coups de pinceau que je vous prie d'ajouter à mon ouvrage afin d'accroître, s'il se peut, l'intérêt qu'il doit inspirer à mes compatriotes. »

B. de Saint-Pierre fut sensible à cette prière. Longtemps

persécuté dans notre vieille Europe, il aimait à penser que, dans un nouveau monde, il avait trouvé des appréciateurs et des amis. Il traça avec amour une notice modeste et rapide. « Je vous assure, en disait Bernardin, que je ne n'y suis allé que par le plaisir de penser que des étrangers m'avaient élevé un petit monument d'amitié dans leur pays. Puisque je suis quelquefois piqué des épines de l'Ancien-Monde, irai-je refuser les roses du Nouveau ? »

La lettre-notice débutait ainsi : « Aimable Philadelphe ». Elle rappelait le voyage qu'il fit, à douze ans, à la Martinique, sur un navire de commerce ; puis ses études à Caen, à Paris, son passage en Hollande, son arrivée en Russie, son séjour en Pologne où il se « jette dans le parti protégé par la France » contre les Russes, une année de fêtes à Varsovie, le retour par Dresde démolie par un récent bombardement du roi de Prusse. Puis : « je me rendis à Berlin, curieux de comparer aux voluptueux Saxons les belliqueux Prussiens. Berlin et surtout Potsdam ne me parurent que de magnifiques casernes. *Je ne vis que des soldats dans les rues et des guêtres aux fenêtres.* Le roi me fit offrir du service ; mais je le remerciai. Et cette autobiographie gracieuse se terminait de la sorte : « O sages Américains, si, comme je l'ai souvent désiré, j'avais pu cultiver un petit coin de vos vastes forêts et y vivre heureux, je vous serais sans doute inconnu ; mais si j'ai pu, en parcourant le monde, mériter le monument d'amitié que vous m'avez élevé dans votre musée (de Philadelphie) je bénirais tous les maux que j'ai soufferts. »

Le premier livre français sur les Etats-Unis.

La maison d'édition Manzi et Joyant vient de rééditer le « premier livre français sur les États-Unis ». Il s'agit d'un volume publié en 1783 par François Godefroy de l'Académie de Vienne, et Nicolas Ponce, graveur de M. le comte d'Artois, et intitulé : *Recueil d'estampes représentant les différents événements de la guerre qui a procuré l'Indépendance aux États-Unis d'Amérique.* On y voyait des dessins des plus célèbres graveurs du temps (Fauvel, Le Barbier, Marillier, etc...) représentant d'abord naturellement La Fayette et ses compagnons : Lauzun, Rochambeau, La Pérouse, Suffren, le comte d'Estaing, La Motte-Picquet, puis les héros américains et les principaux faits d'armes. Godefroy et Ponce avaient eux-mêmes orné l'ouvrage de seize planches à l'eau-forte et au burin.

Le premier grand historien de la démocratie américaine : Alexis de Tocqueville.

« Son livre sur *la Démocratie en Amérique* (1836-1839) eut un succès comparable à ceux des livres de Thierry et de Barante. Il est fait suivant la plus saine méthode historique et je ne crois pas qu'il existe au monde un meilleur ouvrage d'histoire contemporaine. Il débute par une étude géographique « sur la configuration extérieure de l'Amérique du Nord ». Suit une étude « sur le point de départ », c'est-à-dire les causes historiques qui devaient amener les Etats-Unis à être une démocratie. Vient alors la partie fondamentale du livre, sur l'organisation de cette démocratie, mais avant *l'état politique*, Tocqueville veut examiner *l'état social* et dans le chapitre sur la société il marquera de préférence le rapport qui existe entre le droit de propriété ou de succession et les conditions sociales et politiques. Enfin, la constitution démocratique de l'Amérique étudiée dans ses moindres détails, Tocqueville en dérive l'état moral du peuple. *Nulle part en France ni hors de France, l'esprit d'une nation n'avait été présenté d'une manière à la fois plus désintéressée, plus logique et plus complète.* C'est, à tout prendre, un chef-d'œuvre de construction, de raisonnement, et aussi de prévision : aucun « point n'est établi » sans l'aide de documents écrits ou de plusieurs témoignages concordants et contrôlés ! l'auteur applique à l'histoire contemporaine les procédés de critique rigoureuse que revendique par elle la science du passé. Ainsi, à sa façon, si contraire à celle de Michelet, Tocqueville recherchait et retrouvait ce que celui-ci appelait « l'âme d'un peuple ». Camille Jullian : Introduction aux *Extraits des Historiens français du* XIXe *siècle* (Hachette).

La carrière militaire du peintre Whistler.

Whistler entra en juillet 1851, sur les traces de son père, à l'école militaire de West-Point, pour y faire des études qui devaient le mener, lui aussi, au rang d'officier dans l'armée des États-Unis. Mais, dominé par ses goûts artistiques qui toute sa vie devaient être l'indépendance même, il ne pouvait s'adapter au régime d'une école militaire. Lorsqu'il eut passé trois ans à West-Point, il était clair qu'il manquait des aptitudes requises... On lui signifia donc son renvoi, en juin 1854, motivé sur son indépendance et son insuffisance en... chimie. En janvier 1855, il fut pris, comme dessinateur, au Bureau des Plans et Cartes marines du Gouvernement, à Washington. Mais là aussi il était comme étranglé dans le dessin des cartes. On lui avait donné une gravure à exécuter, représentant la vue, prise en mer, des falaises d'une côte. Il s'était fort bien acquitté de la tâche. Après, sa fantaisie l'emportant, il avait ajouté, de son cru, en haut, aux angles de la plaque, des têtes et groupes de personnages... Il eut à subir les reproches de ses chefs et il devint évident qu'il n'était pas fait pour le travail rigide de la topographie. Il dut donc abandonner le bureau de Washington... Sa vocation artistique prenant définitivement le dessus, il quitta alors les Etats-Unis où il ne devait jamais plus retourner, et, venu à Paris, à la fin de 1855, entra dans l'atelier de Gleyre. — Théodore Duret : *Histoire de Whistler*. Floury, édit.

Degas en Amérique.

C'est en 1873 que Degas fit un voyage et un assez long séjour à la Nouvelle-Orléans. L'artiste avait en Louisiane deux de ses frères, ceux mêmes dont il représente le hall dans le *Bureau de Coton*. Dans la haute pièce claire, dont la blanche nudité n'est rompue que par une cloison vitrée, acheteurs et commis sont réunis autour de la grande table sur laquelle sont étalés, en masse soyeuse et moutonnante, les échantillons de la récolte. Atmosphère de *business* mais avec une note de flânerie élégante et spirituelle que l'envahissement du *struggle for life* n'avait pas encore éteinte alors

à la Nouvelle-Orléans. (D'après P.-A. Lemoisne : *Degas*, Librairie Centrale des Beaux-Arts.)

Mais cette toile, dont se glorifie aujourd'hui le Musée de Pau, n'est pas la seule qu'ait rapportée Degas de son séjour en Amérique : celui-ci a inspiré toute une série d'œuvres qu'il serait si opportun de voir grouper maintenant à Paris pour y célébrer la présence de nos amis américains!

Entre la France et l'Amérique : Mary Cassatt.

Nul peintre, peut-être, ne symbolise mieux l'alliance artistique de la France et de l'Amérique que Mary Cassatt. Sa famille, américaine, depuis plus de deux siècles, descend d'un protestant français émigré lors de la révocation de l'édit de Nantes. Tout enfant, entre son père « imbu de beaucoup d'idées françaises », et sa mère dont une élève de Mme Campan avait dirigé l'éducation, elle apprit à aimer notre pays. Vers 1868, après avoir résolu d'être peintre, elle vient réclamer des musées espagnols, italiens et flamands des directions esthétiques, mais ce fut la France qui la retint. Désormais la voici fixée sur notre sol, à Paris ou dans sa propriété de l'Oise, voyageant à peine. Il semble, dit M. Achille Segard, à qui nous empruntons ces détails, que l'atmosphère de l'Ile de France fut nécessaire à ses recherches (1).

La place de Mary Cassatt parmi les grands impressionnistes dont elle fut disciple reste bien définie. Sa personnalité américaine profita de leurs leçons sans s'amoindrir. La technique impressionniste n'est pas pour elle un moyen d'analyses subtiles, mais satisfait son goût des couleurs brillantes et franches. Par l'esprit, elle diffère de nos peintres de « Maternités ». Point de psychologie ni de pathétique; elle se plaît simplement à montrer des mères et des enfants, beaux de santé, qu'anime la joie matérielle de donner la vie et de l'accueillir.

Des œuvres, si nationales au fond, devaient en se répandan toutre-Atlantique rendre aux jeunes artistes l'enseignement de notre école de 1880 assimilable et profitable. On sait que Mlle Mary Cassatt assura, par ailleurs, son efficacité : c'est sur ses conseils que les grandes collections américaines s'ouvrirent à Manet, à Courbet, à Degas autour desquels vinrent bientôt se grouper leurs émules, et elle-même fit don au Musée de Philadelphie de deux Courbet significatifs.

Les amis des Chimères.

Un marchand de cartes postales qui tient boutique presque au pied de Notre-Dame de Paris me dit :

« Avant la guerre, je vendais beaucoup de cartes postales représentant Notre-Dame, soit dans l'ensemble, soit dans le détail de son architecture; mais je vendais très peu — seulement aux artistes — la série qui reproduit toutes les *Chimères*. Eh bien! savez vous qui m'en achète aujourd'hui et en tel nombre que je n'en ai jamais assez? Les soldats américains. Tous entrent chez moi et me demandent : « Gargoilles ? » Je leur en vends : Ils me demandent aussitôt où sont placés, sur le monument, ces bœufs, ces ours, ces éléphants, ces corbeaux géants auxquels ils s'intéressent comme des enfants. J'ai là une grande photographie de Notre-Dame et je le leur montre. Alors ils sortent, contents, s'en vont par petits groupes sur le parvis et, la carte postale en main, ils repèrent une à une, là-haut, à l'angle des corniches et le long des galeries, la série de ces bêtes fantastiques. »

Combattants américains, grands amis des Chimères, n'est-ce pas vous-mêmes qui aurez aidé à réaliser sur terre la haute Utopie des Etat-Unis de l'Univers? J'imagine qu'en admirant le merveilleux Travail de France, Notre-Dame de Paris, vous vous dites qu'avec des Chimères les hommes bâtissent des monuments et les plus beaux qui s'élèvent vers le ciel étoilé.

Journal d'une Française en Amérique (septembre 1916 — juin 1917), par E. Altiar (Plon, éd.). Pages vécues, où se révèler dans une sorte d'intimité, l'âme américaine. L'auteur a suivi de près les mouvements d'opinion, les conflits d'idées et d'intérêts, les manifestations d'activité émanées des personnalités transatlantiques les plus représentatives, les longues et angoissantes incertitudes qui ont précédé la rupture avec l'Allemagne insolente, soutenue, au pays de Washington, par de puissantes influences. Mêlée à la société de Philadelphie et de New-York, elle a surpris les sentiments qui naissaient de la conscience confuse d'un devoir à remplir, d'un danger à conjurer, jugé à l'œuvre et montré dans leurs attitudes familières les Roosevelt, les Wilson, les Hughes, Pershing, etc., assisté à la réception triomphale de la mission Joffre-Viviani, constaté enfin l'élan magnifique de tout un peuple pour la cause du Droit.

Monuments offerts à Paris par les Américains.

C'est d'abord une réduction de *la Liberté éclairant le monde*, qu'on peut voir au milieu du pont de Grenelle, à l'extrémité de l'île des Cygnes. Tournée vers Paris, la Liberté, de sa main droite levée, tient le flambeau symbolique; dans la main gauche, des tablettes portant ces dates : 4 juillet 1776, 14 juillet 1789. La face du piédestal nous montre d'abord, dans un encadrement rectangulaire, l'inscription suivante : *1776-1789. La colonie parisienne des Etats-Unis d'Amérique à la ville de Paris. 1889.* Puis, plus bas, deux autres inscriptions dont l'une : *Nous révérons la France du passé, parce que ses soldats nous ont aidés à devenir une nation. Et nous aimons la France d'aujourd'hui parce qu'elle ne fait qu'un avec nous pour la cause des gouvernements libres.*

Transportons-nous maintenant place des Etats-Unis. Là, c'est le groupe en bronze de Bartholdi montrant La Fayette et Washington à pied se serrant la main. Au-dessous du groupe, cette inscription : *La Fayette et Washington : Hommage à la France en reconnaissance de son généreux concours dans la lutte du peuple des Etats-Unis pour l'indépendance et la liberté.* Et, sur l'autre face du piédestal ces mots : *Monument commémoratif offert à la ville de Paris par Joseph Pulitzer, 1895.*

Un peu plus loin et toujours dans le même quartier, voici, place d'Iéna, la statue équestre de Washington. Le héros de l'Indépendance, montant un superbe coursier, est représenté tête nue, tenant l'épée haute de sa main droite. Sur la face du monumental piédestal, cette inscription : *Washington,*

(1) Achille Segard, *Mary Cassat*, in-8, 1913.

February 22, 1732, December 14, 1799. Sur le côté droit, les lignes suivantes : *Offert par les femmes des Etats-Unis d'Amérique en mémoire de l'amitié et de l'aide fraternelle données par la France à leurs pères pendant leur lutte pour l'indépendance.*

Suivons maintenant l'avenue du Trocadéro jusqu'à l'édifice même, et nous trouverons, dans un petit jardin charmant, la statue de Franklin, qu'on nous montre assis dans un fauteuil. Sur la face du piédestal, l'inscription suivante : *Benjamin Franklin, 1706 1790.* Puis : *Ce génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière. Le sage que deux mondes réclament* (Mirabeau, 11 juin 1790). A gauche, un bas-relief en bronze représentant la signature du traité de Paris 1783. A droite, un autre bas relief représentant la réception de Franklin à la cour, 1778. Enfin, par derrière, les lignes suivantes : *Offert à la Ville de Paris par John H. Harjes, 1906.*

Citons encore, pour finir, la statue équestre de La Fayette, située dans un des petits squares des Tuileries, et bien connu, des Parisiens ; fièrement campé sur son cheval et tête nuee notre héros, dans un geste de commandement, tient l'épée haute de sa main droite. Sur une des faces du piédestal est gravée l'inscription suivante : *Erigé par les élèves des écoles des Etats-Unis en souvenir reconnaissant de La Fayette, homme d'Etat, guerrier, patriote.* Et plus bas, ces lignes : *Tribut de la Société nationale des filles de la Révolution américaine à l'illustre mémoire de La Fayette, ami de l'Amérique, compagnon de Washington, soldat de deux patries.* — Nous devons cette notice à M. Henri Marguy : *La Fayette et les États-Unis* (Figuière, édit.).

Pour commémorer l'intervention américaine.

Un peu partout des Comités se forment pour élever en France des monuments à l'Amérique. Ils s'adressent à MM. Loubet, Deschanel, Clemenceau, Bourgeois, Briand, Leygues, qui naturellement acceptent d'être membres d'honneur. Et aussitôt des sommes importantes leur affluent.

C'est grave !

Car ces Comités n'ont en général aucune compétence pour choisir les artistes à qui doit être confié le soin de composer ces monuments. Ainsi le Comité exécutif qui doit faire élever un monument à l'entrée de la Gironde est constitué par MM. Maurice Damour, Symond, Geo-Gerald, Dal Piaz, Marcel Poëte. Ce sont sans doute des hommes de valeur diverse, mais ils n'ont aucun titre à choisir des sculpteurs de l'Amérique. Des monuments à l'Amérique ne devraient être que très beaux. Quand l'Amérique a voulu faire faire le buste de Washington, elle a su s'adresser à Houdon, qui a fait un chef-d'œuvre : nous craignons fort qu'un Comité de députés français, si on le charge de choisir le sculpteur qui ferait le buste de Wilson, ne s'adresse à quelque Sicard, ce qui serait déplorable.

Pour rendre hommage au génie de l'Amérique, il faut un sculpteur représentant puissamment le génie français.

Rodin est mort : tous les connaisseurs nomment Bourdelle !

Un poète américain : Théodore Roosevelt.

Une fois j'ai écouté un oiseau moqueur chantant tout le long d'une nuit de printemps, sous la pleine lune, dans un magnolia; et je ne pense pas que j'oublierai jamais ce chant. C'était... dans la splendide, fertile région du moyen Tennessee... Je me retirai dans ma chambre vers dix heures. Le clair de lune y baignait à travers la fenêtre ouverte et l'oiseau moqueur était déjà dans le magnolia. Le grand arbre était baigné dans un flot d'argent resplendissant; je pouvais voir chaque branchette et observer chaque mouvement du chanteur, qui déversait une ivresse de mélodie résonnante telle que je n'en ai jamais entendue auparavant ni depuis. Quelquefois il perchait immobile pendant nombre de minutes, son corps tremblant et frémissant du ruissellement de la musique. Ensuite il descendait doucement de branchette en branchette jusqu'à ce qu'il eut atteint la plus basse branche d'où il s'élevait trémoussant des ailes et sautant parmi les branches, sans cesser un seul instant de chanter; une fois qu'il eut gagné le sommet de l'arbre, il s'élança dans l'air chaud et chargé de senteurs, flottant en spirale les ailes étendues; puis, comme s'il était épuisé, il se laissa doucement tomber dans l'arbre et, de là, à travers les branches, tandis que son chant s'élevait en une extase d'ardeur et de passion. Sa voix résonnait comme une clarinette en tons riches et pleins et son exécution couvrait la plus large étendue possible... Je demeurai juqu'à minuit à l'écouter; il chantait quand je m'endormis; il chantait encore quand je me réveillai deux heures plus tard; il chanta pendant l'entière durée de la nuit. » (Léon Bazalgette : Théodore Roosevelt, E. Sansot, édit.).

Un hommage au génie américain.

Au XIXe siècle, c'est vers la littérature américaine que s'est tournée la prédilection de nos plus grands écrivains. Alors que très peu d'entre eux se soucient de composer des traductions, on a vu successivement un Baudelaire, un Mallarmé, un Rosny, s'adonner à traduire Edgar Poe, qu'illustraient les Odilon Redon, Walt Whitman n'a pas été l'objet de moins de soins. Il a été traduit par le groupe de « l'Ermitage », puis par Léon Bazalgette qui a publié outre les volumes de *Feuilles d'herbes* un long et magnifique essai sur le poète. Cette année même, les « Éditions de la Nouvelle Revue Française » publient un volume d'*Œuvres Choisies* traduites par Jules Lafargue, Louis Fabulet, André Gide, Valéry Larbaud, Jean Schlumberger, Francis Viélé-Griffin. C'est à double titre, une très rare et précieuse anthologie. Manifeste d'hommage.

Monseigneur Ireland.

Sous le titre : *Un Héraut de l'amitié franco-américaine*, l'historien Georges Goyau publie dans la *Revue Hebdomadaire* une très belle étude, dont voici les passages essentiels pour notre objet :

« Mgr Ireland, qui vient de s'éteindre, octogénaire, dans son lointain archevêché de Saint-Paul de Minnesota, avait à trois reprises, à la fin du dernier siècle, porté à la France, de la part de l'Amérique, des messages d'amour.

« Ce prêtre avait deux passions : l'Amérique et la France. Ancien élève de notre petit séminaire de Meximieux, il aimait, dans notre France, la « patrie de sa jeunesse », la « mère de

ses idées », le sol où il « sentait son âme se rajeunir ». Je l'entends encore, en 1892, dans la salle de la Société de Géographie, ayant à sa droite Eugène-Melchior de Vogüé, à sa gauche Albert de Mun, faire jaillir de ses lèvres et du fond même de son cœur un véritable chant à la gloire de la France. Il l'aimait, aussi, comme Américain, parce qu'elle avait aidé l'Amérique à devenir l'Amérique : il célébrait nos missionnaires du XVIIᵉ siècle, nos soldats du XVIIIᵉ. A cette date, encore proche de Sedan, notre deuil se plaisait aux discrets tressaillements d'espoir : Mgr Ireland savait les susciter. Relevant sa tête pour faire relever les nôtres, et regardant fixement, éloquemment, son auditoire captivé, il nous disait :

« Nous vous devons notre liberté. Il y a un peu plus d'un « siècle, les colonies anglaises de l'Amérique luttaient pour « leur indépendance. Leurs soldats étaient braves et dévoués. « La victoire, cependant, ne penchait pas sur leur bannière ; « ils doutaient de l'avenir. Tout d'un coup les soldats fran- « çais, commandés par Rochambeau et La Fayette, parurent « en Amérique ; et les Américains et les Français unis furent « invicibles. »

En son discours sur Jeanne d'Arc, les sentiments mêmes de civisme qu'épanchait son âme sacerdotale amenèrent sur ses lèvres un hymne à la France pour tout ce que l'Amérique lui devait :

« Je suis certain que mon pays ratifiera le langage qu'en « son nom je tiens aujourd'hui à la France. J'offre à la France « l'hommage de l'Amérique. L'Amérique n'a pas oublié les « exploits accomplis en sa faveur par la France. Les noms « que portent à plus de cent reprises des lacs et des rivières, « des villes et des Etats en Amérique, répètent aux généra- « tions successives du peuple américain les noms honorés « d'explorateurs et de missionnaires, fils de France. La « bannière étoilée d'Amérique, ce symbole de sa vie et de « ses espérances, redit constamment à l'Amérique elle-même « et au monde, que des vaillants soldats de France l'ont « saluée dès les premiers jours auxquels elle fut déployée « sous l'azur des cieux, et que parmi ceux qui embrassaient « la cause de la liberté nationale dont elle est née, il y avait « un Louis XVI, un La Fayette, un Rochambeau. L'Amé- « rique remercie la France et prie pour que l'amitié du passé « soit l'amitié de l'avenir entre elle et la France. »

Deux grandes manifestations du génie social de l'Amérique en guerre : la Croix-Rouge américaine et L'Y. M. C. A.

Aussitôt que les Etats-Unis eurent reconnu dans notre guerre une croisade et décidé de venir s'y ranger à nos côtés, la mobilisation générale des cœurs et des âmes devança celle des armes, et la nation voulut témoigner la générosité de ses sentiments avant d'être prête à manifester la force de son bras. Le 12 juin débarquait en France la première Commission de la Croix-Rouge américaine.

Sous l'impulsion énergique et ordonnée du Major Grayson M. P. Murphy, commissaire pour l'Europe, la Croix-Rouge américaine organisa ses services, selon les besoins que la Commission constatait. Ils se divisèrent, dès le début, en deux catégories : les secours aux combattants et les secours aux populations civiles.

Nous ne songeons point à énumérer ici les mesures prises soit pour le service commun des troupes américaines et alliées, soit pour nos propres soldats. La Croix-Rouge américaine créa ou développa des hôpitaux avec tous leurs annexes : dispensaires, cuisines de régime, services d'ambulance, secours aux mutilés, service d'études destiné aux recherches médicales, service des pansements et de fournitures générales. Elle installa des cantines au front, dans les gares régulatrices, dans les gares de Paris et de banlieue, un service d'enquêtes et de secours, un service de fabrication de membres artificiels, une école de rééducation agricole pour les mutilés, dans une ferme près de Chenonceaux. Elle a donné pour nos blessés dix millions de francs à la Croix-Rouge française. Elle étendait même sa sollicitude aux familles nécessiteuses des combattants et leur faisait distribuer une somme de dix millions, chaque envoi étant accompagné d'une lettre par laquelle le Commissaire de la Croix-Rouge américaine pour l'Europe prie le destinataire d'accepter « ce modeste souvenir... comme un témoignage de l'affection qu'éprouve pour la nation française le peuple des Etats-Unis ».

L'œuvre civile a vivement frappé l'opinion française, parce qu'elle répond moins à l'idée qu'éveille chez nous le nom de Croix-Rouge — synonyme d'œuvres de guerre — et qu'elle constitue, en fait, une nouveauté féconde. Elle s'attache, dans le présent, à adoucir la détresse des populations qui ont souffert, et c'est à quoi servent les secours d'urgence. Ils s'adressent surtout aux réfugiés qu'il faut loger, aux rapatriés qu'il faut vêtir, aux régions libérées où il s'agit de reconstruire, aux mutilés qu'il faut rééduquer, aux enfants dont la fragilité est si cruellement menacée par les horreurs de la guerre. Dans cette partie de sa tâche, la Croix-Rouge américaine coopère avec les Comités locaux, les préfets, les sous-préfets, les maires, ainsi qu'avec les sociétés françaises antérieures à la guerre, ou fondées pour faire face à ses nécessités. Elle a donné aux présidents des Conseils généraux cinq millions de francs pour qu'ils soient distribués, avec le concours des préfets, aux familles les plus éprouvées. En même temps, elle se propose une tâche d'une portée sociale plus étendue, qui est de conserver, pour l'avenir, les ressources humaines de France.

Son œuvre sociale s'oriente à cet égard vers un double objet : la lutte contre la tuberculose et contre la mortalité infantile.

Dans la lutte contre la tuberculose, la Croix-

Rouge américaine a associé ses efforts à ceux de la fondation Rockfeller, qui a installé, à Paris, une Commission permanente. Afin d'assurer une coopération complète et suivie entre son bureau de la tuberculose et la Commission Rockfeller, pour la prévention de la tuberculose en France, elle a placé à la tête de ce bureau l'éminent et dévoué docteur Livinsgton Farrand, directeur de la Commission.

Ils ont inauguré ensemble, avec la coopération du Gouvernement et des médecins français, une campagne éducative, ouvert des dispensaires, créé ou agrandi des hôpitaux.

Les enfants sont l'objet d'une attention particulière de la Croix-Rouge américaine, et la lutte contre la mortalité infantile représente certainement une des formes d'action qui lui sont le plus chères. Une campagne éducative, conduite selon les mêmes principes et la même méthode que la campagne contre la tuberculose, a rayonné autour de Lyon, de Marseille et de Saint-Etienne, dans plusieurs villes et villages du centre et du midi de la France.

L'œuvre de la Croix-Rouge américaine en France est une œuvre vivante, qui croît, se transforme.

Plutôt que d'en esquisser le tableau, il faudrait en retracer l'histoire. Nous admirerions alors la souplesse d'une organisation toujours prête à se conformer aux circonstances et aux besoins. Nous verrions comment, par exemple, les événements des mois de mars, avril, mai et juin, firent passer au premier plan les secours aux réfugiés. Au printemps dernier, lors des raids d'avions, les voitures d'ambulance de la Croix-Rouge américaine se sont trouvées les premières sur les points de chute des bombes. La direction a fait savoir à M. le Préfet de Police qu'elle était prête à s'occuper des victimes qui, sans être blessées, se trouvaient sans abri et dans le besoin.

La Croix-Rouge américaine a voulu être auprès de la France si durement éprouvée par la guerre la plus haute et la plus complète expression de l'amitié du peuple américain. Ce que prépare une pareille amitié, une coopération si étroite et si affectueuse, c'est la grande coopération des deux pays et des deux peuples dans les œuvres de la paix. Ce ne sera plus seulement désormais par les seuls liens du sentiment, mais par ceux de la vie commune que l'amitié franco-américaine sera indissolublement nouée. Par l'intermédiaire de sa Croix-Rouge, la grande République américaine ne travaille à rien moins qu'à rapprocher son cœur du cœur de la France dans une fraternité si étroite qu'elle ne saurait être seulement celle d'aujourd'hui, mais sera aussi celle de demain, ou, pour mieux dire, de toute l'ère nouvelle dont l'aurore se lève sur nos deux pays unis.

Avec le même soin que les services de l'intendance organisaient le ravitaillement matériel de leur armée, les Américains ont organisé le ravitaillement moral, et ils l'ont confié à l'*Y. M. C. A. (Young Men's Christian Association)*. Le 1er août 1918, il y avait en France 2.083 hommes et 427 femmes portant l'uniforme de l'Y. M. C. A. Ce nombre n'a cessé de s'accroître.

Nous n'insisterons pas sur les avantages matériels que l'Association assure aux troupes du corps expéditionnaire encore qu'ils soient fort appréciés de ceux qui en bénéficient. L'armée et la marine trouvent dans les cantines de l'Y. M. C. A. des articles qu'il serait impossible de se procurer ailleurs, à cause des restrictions, et qui sont transportés des Etats-Unis, grâce au privilège d'un prélèvement sur le tonnage, au profit de l'Association. Dans le même ordre d'activité l'Y. M. C. A. exploite une vingtaine d'hôtels et à peu près le même nombre de restaurants où les soldats et les marins payent le prix de revient.

Nous voudrions surtout signaler ici l'œuvre récréative de l'Y. M. C. A. et son œuvre éducative.

Le programme récréatif attache naturellement une grande importance aux sports, à l'éducation physique. Des directeurs sportifs enseignent aux hommes le football, le volley-ball, le basket-ball, le base-ball, etc. Dans l'intérieur des baraquements on s'intéresse par-dessus tout à créer une atmosphère de « chez soi », à faire oublier aux soldats les ennuis, les fatigues et les misères de la vie des tranchées et des camps. L'installation est simple mais confortable et plaisante. Les hommes trouvent des jeux de cartes, de dames, d'échecs, des journaux, des revues, des livres... On y ménage des séances de projections et de cinéma, des concerts, des représentations dramatiques, données par des professionnels et qui cherchent aussi à développer le talent dans l'armée. Il y a même parfois de grandes soirées organisées dans un théâtre.

Sans parler du caractère éducatif qu'il est déjà possible de donner à quelques-uns de ces divertissements, l'Y. M. C. A. a tout un programme d'éducation que lui ont apporté des maîtres de l'enseignement, enrôlés dans ses rangs pour travailler à le réaliser. Ils sont frappés de ce fait que l'esprit des soldats est prodigieusement stimulé par la guerre et qu'il faut satisfaire leur curiosité intellectuelle. L'œuvre éducative de l'Y. M. C. A. auprès des troupes américaines en France ne se rapporte pas seulement à la période de guerre mais aussi à la période de démobilisation. En exploitant la curiosité actuelle et toute naturelle des hommes pour la France, ses chemins de fer, ses canaux, ses ressources

naturelles, sa topographie, les dirigeants de l'Y. M. C. A. pensent déjà au moment où cet intérêt pourra être tourné vers l'étude des E. U. Leur avis est que, si l'on ne perd pas cette occasion, l'armée rentrera chez elle avec un sentiment plus vif des ressources et des problèmes économiques du pays natal.

La partie de cette œuvre qui nous intéresse tout particulièrement est l'organisation des « Foyers du soldat ». Entreprise par un Français, M. Emmanuel Sautter, elle a débuté par la création de divers foyers inaugurés en janvier 1915 sur le front des Vosges. Après l'entrée en guerre des Etats-Unis, l'Y. M. C. A. offrit son appui. L'Union franco-américaine, qui est née de cette coopération, a créé pour nos soldats plus de mille foyers.

Ils ont eu pour premier effet d'entretenir ou de relever le moral des troupes. Ces foyers étaient en fait les seuls endroits dans les camps et cantonnements du front où les soldats, durant les longs soirs d'hiver, pouvaient trouver un peu de réconfort, de gaie lumière et de chaleur, une atmosphère de « chez soi », qui leur faisait oublier les fatigues et les misères de leur dure existence.

Un autre effet des foyers a été d'accroître la valeur physique des troupes. Des professeurs américains d'exercices physiques ont fourni aux soldats le matériel des jeux et leur ont donné des leçons. En leur apprenant le base-ball, le professeur leur a montré une manière différente de lancer la grenade qui leur a permis immédiatement d'accroître la portée de leur jet de 30 à 40 mètres et d'en augmenter la précision de 50 %. A la suite de cette démonstration, les autorités militaires ont demandé à la direction physique d'assumer une part définie dans les exercices des soldats.

Les cantines des foyers ont apporté un grand soulagement physique aux hommes après des marches pénibles. Dans les batailles du printemps et de l'été, les directeurs des foyers, tant Français qu'Américains, ont distribué des centaines de milliers de cigarettes et de tablettes de chocolat, sans compter les boissons chaudes et froides.

Les soldats ont trouvé dans le Foyer un centre social où ils peuvent se rencontrer sous de saines influences, jouer aux échecs, aux dames, lire les journaux, écrire leurs lettres, passer agréablement leurs moments de loisir sans être obligés d'aller au café. Des marchands de vin ont dû fermer boutique parce qu'ils n'avaient plus de clients.

Il est permis d'espérer que les Foyers pourront finalement être transformés en centres sociaux pour la communauté. En attendant, ils ont été et sont encore des centres d'éducation pour les soldats. Des 275 Américains, hommes et femmes, qui travaillent dans les Foyers du soldat, presque tous sont des gradués d'Université, beaucoup sont des professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur, et presque tous ont fait de ces Foyers des écoles d'anglais.

Chaque foyer a une bibliothèque de cent à deux cents volumes dont une moitié pour la distraction, l'autre pour l'étude. Il y a eu jusqu'à 60 % de l'ensemble des livres en lecture à la fois. Des soldats ont pu suivre un vrai cours par le moyen des livres de la bibliothèque. Le cinématographe et le stéréoscope se sont montrés d'excellents moyens d'éducation. Des centaines de films ont donné une idée de l'industrie américaine, du commerce, des usines, etc. Ces films, parfois accompagnés d'une brève causerie, ont excité, chez les soldats, un vif intérêt.

Comment ne pas arrêter enfin notre pensée sur la haute portée de ces groupements, qui rapprochent des hommes de toutes les parties de la terre et ouvrent des voies nouvelles de pénétration entre les âmes ? Les nombreux représentants des races moins avancées, qui sont maintenant en France par milliers, ont traversé les mers, jetés hors des ornières où ils avaient toujours vécu. Ils cherchent maintenant à se renseigner ; ils posent des questions. Laissés à eux-mêmes, ils ne verront que le plus mauvais côté de notre civilisation occidentale. Il est possible, grâce aux Foyers, de renvoyer ces peuples divers et ces diverses races dans leurs pays respectifs comme des missionnaires naturels de tout ce qu'il y a de meilleur dans notre civilisation.

Pour ce qui est plus particulièrement des relations franco-américaines, on voit quels secours leur apportent les Foyers du Soldat. Les soldats et les officiers français ont les moyens d'apprendre l'anglais avec des hommes et des femmes de langue anglaise, dont beaucoup sont des professionnels de l'enseignement. En même temps ces hommes et ces femmes apprennent à connaître et à comprendre vraiment la France, les mœurs et les coutumes françaises, la littérature française, de telle sorte que, très réellement, les Foyers du Soldat servent d'intermédiaires pour la compréhension mutuelle de la France et de l'Amérique et posent ainsi les vrais fondements d'une amitié durable entre les deux peuples.

Firmin ROZ

Des amis du sport.

Les « Sportifs » de France s'étaient réjouis les premiers de l'intervention américaine, car ils savaient ce qu'on pouvait attendre de ce pays prodigieux.

Je les avais vus pour la première fois en 1900, sur la piste du Racing, ces étonnants athlètes d'Amérique : les Kraenzlein, les Baxter, les Prinstein et tant d'autres, les champions de cette époque, nous firent l'effet d'Olympiens qui, pour s'amuser, devaient prendre part, sous des noms supposés, aux Jeux Olympiques.

Le grand Kranzlein, aux cheveux bouclés, au nez chaussé de lunettes, semblait se délasser de quelque studieuse besogne en franchissant, de ses jambes fabuleuses, les haies du « 110 mètres ».

Le sauteur Baxter avait un teint de Peau-Rouge et de noirs cheveux indisciplinés. Entre chaque exercice, un nègre masseur lui frottait les genoux. Son championnat de saut en hauteur gagné hautement, Baxter s'aligna pour le saut à la perche, où il n'y avait pas, ce jour-là, de concurrents de haute marque. Alors, comme ce n'était pas sa spécialité, il sautait n'importe comment, sans précautions et sans massage préalable.

Plus tard, la boxe nous révéla d'autres prodiges.

Détail curieux, les grands boxeurs américains taient de toutes les races : Irlandais, Canadiens, Suisses, Allemands, Danois, Syriens, mais c'étaient les fils ou les petits-fils d'une sélection de « risqueurs ». Leurs pères et leurs grands-pères, à la recherche d'aventures, avaient traversé les mers. Tout ce qu'il y avait dans leur famille de casanier, de timoré, d'apathique et de lourd était resté comme un culot de plomp au fond de la vieille Europe.

Ce peuple est un composé de toute une série d'élites audacieuses. Aussi, en Amérique, le sport est-il chez lui. Il y est vivant et plein d'un humour généreux qui atteste sa bonne santé.

Quand Corbett, il y a vingt et un ans, dut rencontrer Fitzsimmons pour le titre de champion du monde, les journaux étaient pleins de leurs bonnes railleries. Fitzsimmons lisait dans un journal une conversation de Corbett et de son père :

— Soyez tranquille, papa, disait Corbett, faites mettre le couvert, je ne reviendrai me mettre à table avec vous que lorsque je serai venu à bout de ce kangourou à tête rouge.

— Bien disait le père, on vous attendra pour dîner.

Fitzsimmons, posant le journal :

— Voilà une malheureuse famille, s'écria-t-il, qui se condamne à manger sa soupe très froide !

Vous connaissez peut-être cette légende, très répandue en Amérique, du nègre qui va trouver le juge de paix et se plaint d'avoir été battu par sa femme :

— Elle a pris, dit-il, la pelle à charbon, et m'en a asséné des coups terribles sur la figure.

— Mais vous n'en portez aucune trace ? lui répond le juge.

— Oh ! monsieur le juge, si vous voyiez la pelle à charbon !

Les Américains plaisantent et aiment le sport. Ils connaissent, que dis-je ? ils sentent l'importance de l'amélioration physique, mesurée en des épreuves sincères et loyales : ce sont des sportifs.

Tristan BERNARD

Un poète américain de la Guerre : Alan Seeger.

Souvenons-nous de ceux qui entrèrent les premiers dans la grande guerre. Français, nous le devons plus que tous les autres, car ils y sont entrés pour nous. Ils sont venus plus de 20.000. L'armée de secours que la France envoya en 1780 aux Américains n'était pas si nombreuse. J'en ai connu plusieurs, des hommes magnifiques et braves. A tous nous devons reconnaissance ; mais puisque nous ne pouvons les connaître tous, connaissons du moins l'un d'entre eux, et que son nom et sa figure nous répondent pour tous les autres.

Alan Seeger, tel est son nom. C'est un de ces jeunes Américains qui viennent chercher à Paris ce que le vieux monde seul peut donner : la culture de l'esprit et du goût, la jouissance des belles choses. Alan Seeger était un enfant, il avait vingt ans à peine. La nature l'avait doué, il était né poète, et il trouva à Paris ce qu'il était venu chercher : des enthousiasmes, des inspirations, des amis. La guerre éclate. Les amis disparaissent, toute l'animation de la vie est éteinte en un jour : la guerre a tout pris. Et Alan Seeger reste seul dans cette ville, ce Paris menacé auquel il doit tant. Que va-t-il faire ? Demeurera-t-il inactif ? Laissera-t-il ses amis français dans le péril et l'aventure ? Il a partagé leurs plaisirs, il veut partager leur épreuve. Il veut défendre comme eux, avec eux, cette ville que leurs corps vont couvrir. Il s'engage. Etranger, la Légion étrangère seule lui est ouverte. Il s'y inscrit, il est légionnaire.

On l'exerce, on l'entraîne, on le mène aux tranchées; rien ne l'étonne. La dure discipline de la Légion, il l'accepte. Les corvées de la tranchée, il les

fait. « En temps de paix », écrit-il à sa mère, « rien ne vaut l'amour et l'art... En temps de guerre, rien ne vaut le combat... S'il est pénible, on se console en pensant qu'il vaut mieux partager le sort de ceux qui font en première ligne l'admirable travail que d'être en arrière avec ceux qui font les besognes. » Les corvées, les longues attentes, c'est le prix dont il faut payer le rapide enthousiasme des assauts.

En septembre 1915, il se bat en Champagne. Quelle fierté, quel bonheur! On le ramène au repos. Il écrit des poèmes durant ce répit de sa vie militaire. En avril 1916, ses compatriotes lui écrivent de Paris : ils veulent commémorer, le 30 mai, à Paris, sur la place du Carrousel, au pied de la statue de La Fayette, les volontaires américains tombés pour la France. Ils lui demandent des vers. Alan Seeger était alors occupé à des travaux de terrassement dans l'Aisne. C'est difficile d'être à la fois terrassier et poète. Alan Seeger réussit pourtant à écrire l'ode qu'on lui demandait, et elle est d'une grande beauté.

France, ne nous remercie pas, dit-il; — nous ne sommes venus chercher ni récompense ni louange. — Nous plutôt te remercions, toi qui nous as reçus dans tes troupes glorieuses; — toi qui nous donnes cette grande occasion, cette chance de vivre une vie toute pure, et ce rare privilège de bien mourir. — France, nous ne te demandons rien, rien que d'être par toi confondus parmi tes enfants. — Mais vous, ô amis d'Amérique, pensez à nous. — Soyez fiers, soyez joyeux de nous, et dites : — Dieu soit béni qu'à l'heure du grand péril des jeunes gens aient vécu — qui se soient souvenus de la dette ancienne; grâce à eux, des voix de chez nous crient dans la mêlée sauvage : — Dieu soit béni, nous avons donné de belles gouttes de sang; — Dieu soit béni, de belles gouttes de sang ont coulé qui furent nôtres...

Ses amis trouvèrent le poème si beau qu'ils voulurent qu'Alan Seeger lui-même vînt le réciter sur la place du Carrousel. Ils le prévinrent; il demanda une permission; l'ambassadeur des Etats-Unis appuya sa demande. Alan Seeger aurait été heureux, après vingt mois de guerre, de connaître à Paris un jour de fête et d'applaudissements. Mais le délai était court, et la bureaucratie est lente. Le 30 mai arriva : la permission n'était pas venue, et Alan Seeger, au lieu de dire ses vers à une foule amie, remuait la terre dans les tranchées de l'Aisne. Il fut triste, mais ne se plaignit pas. Son esprit exercé par les grandes pensées ne se fixait pas sur les petits ennuis, et la vraie récompense qu'il attendait de son dévouement dans la guerre, ce n'était pas des applaudissements sur une place parisienne : c'était la guerre même, l'assaut et le combat, c'était la gloire, la plus vraie, la plus haute. Or, il voyait autour de lui tous les signes d'une offensive; il comprenait que la Légion, durement entraînée, serait en première ligne pour fournir un effort décisif. Il en était heureux. Pourtant il mesurait tous les dangers qui entouraient sa jeune vie. En Champagne, il avait échappé aux atteintes du fer et du feu. Serait-il toujours préservé ?

C'est alors, en ce dernier printemps qui lui restait à vivre, qu'il écrivit un court poème, si touchant et si beau, qu'il restera gravé dans la mémoire du peuple américain. *J'ai un rendez-vous avec la mort...*, tel est le titre du poème. Quoique un poème traduit d'une langue dans une autre langue perde beaucoup de sa puissance, essayons de le traduire ici :

J'ai un rendez-vous avec la mort
En quelque coin d'ardent combat.
Ce sera pour le printemps proche
Parmi les ombres frémissantes et les parfums.
J'ai un rendez-vous avec la mort :
Ce sera pour le printemps proche,
Pour les beaux jours si bleus, si chers.

Peut-être me prenant par la main,
Apaisant mes yeux et mon souffle,
Me mènera-t-elle au noir séjour.
Peut-être nous nous croiserons,
Je passerai sans qu'elle me touche.
J'ai un rendez-vous avec la mort,
Sur un coteau déchiré par le fer
Ce sera pour le printemps proche,
Quand la première fleur fleurit dans la prairie.

Dieu sait qu'il serait meilleur d'être plongé
Dans l'heureux sommeil où palpite l'amour,
Les mains mêlées, les haleines mêlées,
Et l'attente, dans le sommeil même,
L'attente d'un tendre réveil...
Mais j'ai un rendez-vous avec la mort,
A minuit, dans quelque ville en feu.
Ce sera pour les derniers jours du printemps de cette année.
J'ai donné ma parole, je la tiendrai,
Je ne manquerai pas mon rendez-vous.

Alan Seeger est exact. Il pourrait quitter la redoutable Légion étrangère. On lui en fait la proposition, on lui permet de choisir dans l'armée française tel corps qu'il préférera. Il refuse, il reste avec ses camarades. Et la mort aussi est exacte.

Nous voici en juillet 1916. Le régiment d'Alan Seeger, destiné aux grandes attaques, est dirigé sur le front de la Somme, et tout à coup lancé sur les lignes allemandes. Les hommes courent, emportent les premières tranchées, s'approchent en combattant du village, B..., que les fortins protègent. Une mitrailleuse placée en embuscade les prend par le flanc au passage d'une route et les fauche. Nombreux sont les blessés, les morts, et Alan Seeger est tombé. Ses camarades s'arrêtent un instant, hésitent,

puis repartent. Et l'un d'eux, un Américain, passant non loin de Seeger étendu, l'aperçoit; et Seeger, l'apercevant aussi, lui fait signe, l'appelle et, d'une voix déjà affaiblie par la souffrance, lui jette au passage un vers de ce poème qu'il aurait tant aimé réciter à Paris :

Grâce à nous,
Des voix de chez nous crient dans la mêlée sauvage...

La nuit passa sans que le champ de bataille pût être visité, et Seeger, au lendemain matin, fut trouvé mort.

L'histoire des volontaires américains fournira matière à des beaux récits : on ne manquera pas de l'écrire plus tard.

Ils étaient nombreux en 1916 : plus de 20.000 dans les deux armées de France et d'Angleterre. Ils auraient aimé à être rassemblés, à former ensemble une division qui eût porté le nom de leur patrie, et ses couleurs à leur coiffure. Ils le demandèrent, on désira les satisfaire. Mais le Gouvernement des Etats-Unis, avec regret, s'y opposa : il considérait que des Américains pouvaient individuellement s'engager dans la guerre, mais il n'admettait pas que ces Américains pussent engager les couleurs de leur patrie. Le Gouvernement seul avait ce droit, et il se réservait de choisir l'heure.

Ces couleurs nationales qu'on ne voulait pas qu'ils arborent, les volontaires américains de la Légion étrangère décidèrent qu'ils les porteraient pourtant. On leur défendait de les dresser dans la lumière; ils les cacheraient donc, mais ils les porteraient. Ils se firent envoyer un drapeau; ils décidèrent que chacun d'eux, à son tour, à son jour, le porterait enroulé comme une ceinture et contre son corps même. Ainsi firent-ils, et leur drapeau caché fut de tous les combats. Deux fois les balles le trouèrent, et le sang des blessures coula sur lui. Une fois, celui qui le portait tomba : les volontaires américains cherchèrent, retrouvèrent leur camarade tué, reprirent sur son corps les couleurs bien-aimées, les quarante-huit étoiles claires sur leur fond bleu, et récitèrent, chantèrent pieusement pour elles les vers si beaux de leur hymne national :

Oh! dites, pouvez-vous voir dans la lueur de l'aube
Ce que nous saluons si fièrement à la dernière lueur du crépuscule!
Ces larges rayures et ces brillantes étoiles qu'à travers le combat [périlleux
Nous guettions du haut des remparts et qui flottaient si vaillam- [ment!
Le rouge éclat des fusées,
Les bombes explosant dans l'air,
Prouvaient qu'à travers la nuit notre drapeau était toujours là;
Oh! dites, cette bannière scintillante d'étoiles ne flotte-t-elle pas [toujours
Sur la terre des hommes libres et le foyer des braves?

Aujourd'hui il n'y a plus de volontaires américains. Ils ont tous rallié l'armée nationale; et ce drapeau qu'ils avaient si fièrement porté, ils en ont fait don à la France. Il est aux Invalides, au musée de l'Armée.

DANIEL HALEVY

Poèmes américains écrits en France.

AU VENT D'OUEST

Vent d'ouest, tu es venu de là-bas :
A coup sûr ma gentille
A respiré ton air volage.
Lui as-tu donné des baisers?
Ne faisait-elle pas l'endormie
Quand tu passais joyeusement?
Chuchotait-elle quelque chose à mon sujet,
Tout en faisant un touchant rêve?

Vent d'ouest, que ton élan fasse volte-face :
Souffle vers ma gentille.
Fais volte-face; ô Vent, et prends bien garde;
Va-t'en vers ma gentille,
Pareil à quelque lutin;
Tout près d'elle suspends ton vol
Et, pendant qu'elle rêve,
Dis-lui que je l'aime...

Caporal WILLIAM S. LONG,
Escadre aérienne.

CE QUI IMPORTE

Comme je serais heureux, ma Mère,
Si seulement, lorsque nous aurons gagné notre rude bataille,
Ma part, quoique faible, pouvait vous permettre de parler
Avec orgueil de celui qui est votre fils.

Il n'importe guère que je sois à votre côté
Pour vous consoler, pour soulager vos années mûres;
Car, si vous aviez à pleurer la perte de celui que vous aimez,
La fierté triompherait vite des larmes de votre chagrin.

Il importe seulement qu'au milieu du fracas des shrapnels,
A travers les balles, les gaz, les ravages du Boche,
Celui que votre tendre amour a fait grandir
Vive ou meure comme vous l'avez rêvé.

Caporal L. H. PILLION, Inf.

BLANC ET NOIR

J'étais pareil à l'enfant
Qui croyait à l'existence
D'un saint merveilleux,
Mais qui n'avait jamais rien vu :
Pour ma part, tout simplement,
J'ai bien vu un autre monde,
Et je sais qu'il existe.

J'avais coutume de croire
A l'existence d'un monde unique,
Un monde de
Boue,
D'obus qui explosent,
Qui tuent et blessent
Mes camarades et moi-même,
Un monde de
Balles qui sifflent,
De gaz moutarde,
De nuits froides et sans sommeil,
De nourriture absente pendant des jours,
De Boches qui crient
« Kamerad ! »
(Quand leurs munitions sont épuisées...),
De vêtements sales,
Et de totos,
Et de totos,
Et de totos.

Mais maintenant je sais qu'il y a aussi
Un monde de
Draps blancs et de pyjamas,
De nourriture saine
Et abondante,
De femmes aimables, gracieuses,
Vêtues de blanc,
Qui vous donnent de la soupe et du cacao,
De docteurs qui vous donnent autre chose
Que des pilules C. C.,
Un monde de jours paisibles,
Sans un seul obus,
De nuits paisibles,
D'officiers qui portent des cols blancs
Et qui ont seulement entendu parler de totos,
De visiteurs qui s'asseyent à votre chevet
En murmurant : « Quelle émotion ! »
Un monde de taxis, de voitures publiques,
De maisons qui ne portent pas
Un seul trou d'obus,
Un monde où il y a toutes sortes de choses
Dont je n'avais pu que rêver auparavant.
Sapristi ! Mais c'est une guerre merveilleuse !
Retournons-y !

HARV,
de l'armée américaine.

(Tr. P. L.).

De Machiavel à Woodrov Wilson.

Dans toute l'histoire, il n'y a pas deux noms de gouvernants accusant un plus violent contraste; l'un est l'homme des princes et du gouvernement secret; l'autre, l'homme des démocraties et du gouvernement public. Machiavel baise la mule d'Alexandre VI et révère le mensonge; Wilson médite avec Montesquieu et invoque l'honneur. Entre le secrétaire florentin et le chef de la plus grande république de l'univers le temps et la raison ont décidé; et il y a le martyre unique de ces quatre ans de guerre selon les Hohenzollern empoisonnés de machiavélisme : un temps désormais révolu s'enfonce dans une nuit sanglante tandis que se lève sur les peuples l'ère Wilson dans un ciel symboliquement blasonné aux armes de Washington.

Si la tendance des démocrates est la publicité dans le gouvernement, il s'en faut, hélas ! que nos démocraties l'aient réalisée pleinement, dans toutes leurs institutions; elles contiennent toutes, en elles, des reliquats du passé qui révèlent des meurtrissantes persistances monarchistes. Les temps se suivent et se ressemblent; et il est vrai que les institutions ne se transforment jamais aussi complètement que les mots ou les déclarations semblent l'indiquer; et ainsi les désharmonies fréquentes entre les principes et les faits ont eu parfois pour conséquence de rendre responsable la République d'errements et d'abus qui étaient proprement régaliens.

Il y a des hommes qui défendent le secret dans les gouvernements sans se rendre compte qu'ils renforcent la commune misère; et il faudrait, pour dire toute notre pensée, rappeler ici la célèbre phrase de Vauvenargues sur les tristes sectateurs de la servitude.

Plus qu'aucun autre chef de gouvernement, le président Wilson s'est efforcé d'arracher nos démocraties constitutionnelles à ces pratiques secrètes si contraires à leur génie. C'est au secret dans le Gouvernement qu'il s'est surtout attaqué, comme au mal dont découlent l'arbitraire et le mensonge, et tous nos maux. On peut poser avec lui, comme un principe certain, que le secret dans un gouvernement ou dans un service public, n'est jamais pleinement honorable. De nos jours, il n'y a que la police et les diplomates qui peuvent légalement user du secret. Ceux qui ont la faculté d'agir en dehors de toute surveillance, sans les perpétuels rappels de l'honnêteté collective, sans autre témoin qu'une conscience remplie de ce mauvais orgueil que souffle au cœur toute puissance trop haute — une conscience de roi, ou de monnaie de roi — n'éviteront jamais complètement ces abus de mensonge qui étaient élevés par Machiavel au rang de principes indispensables à la stabilité et à la gloire des Etats.

Nous avons appris, pendant ces quatre années de dure souffrance, à quelles conséquences ont abouti les secrètes habitudes de chancelleries. Les

Allemands ont montré quels liens unissent inexorablement le mystère dans un gouvernement aux crimes de droit commun les plus exécrables. Ecoutons parler le Président Wilson : « L'un des faits, a-t-il déclaré dans son illustre message du 2 avril 1917, qui ont servi à nous convaincre que l'autocratie prussienne n'était pas et ne pourrait jamais être notre amie, c'est que les premières heures de la guerre, elle a rempli d'espions nos confiantes cités et même les services du gouvernement, qu'elle a organisé partout de criminelles intrigues... De pareilles machinations ne peuvent réussir que là où tout se fait dans l'ombre et où nul n'a le droit de poser de questions. »

Il y a le secret et la discrétion; il ne s'agit point de tout dire au hasard au cours des négociations, de préparer un traité, par exemple, sur la place publique, dans un brouhaha de marché; mais de tout disposer dans la constitution pour que finalement tout soit dit publiquemeut, avant que des résolutions définitives ne soient prises. A nos gouvernants demandons plutôt de l'honneur que de l'habileté.

Des décisions urgentes, des référés gouvernementaux, peuvent être pris secrètement, non des décisions allant au fond des choses. Les principes politiques sont toujours moyens.

Les lois sont préparées dans les commissions où le travail se fait discrètement; des notes succinctes font connaître au fur et à mesure quels avis y sont exprimés; puis la procédure publique des lectures permet aux intéressés de prendre parti pour ou contre les avis de la majorité ou de la minorité, suivons les mêmes pratiques en matière diplomatique. De quel droit un gouvernement m'imposera-t-il brusquement son opinion, engageant sans m'avoir consulté mon honneur, ma pensée, ma vie, et ma fortune ?

Vieux procès. Le 4 juin 1917, M. Ribot répondant à des critiques socialistes, disait, avec un curieux sang-froid : « Il ne peut pas y avoir de diplomatie secrète. » Il était d'accord, *verbis*, avec la C. G. T., le Parti socialiste et la Ligue des Droits de l'Homme. Sang-froid déconcertant, puisque, constitutionnellement, des traités peuvent rester secrets, en vertu de l'article 8, de la loi du 16 juillet 1875, combiné avec l'article 3 de la loi du 25 février 1875.

Comme l'a justement fait remarquer M. Joseph Barthélemy dans son remarquable livre sur *la Démocratie et la Politique étrangère*, ce n'est pas là un problème abstrait : nous sommes d'accord avec lui pour dire qu'il faut examiner en fait la difficulté qu'il soulève. En regrettant qu'il ait soutenu la nécessité du secret, nous dirons, en nous appuyant, nous aussi, sur les faits, que la diplomatie secrète est destinée à disparaître à mesure que les peuples seront débarrassés de leurs principes xénophobes et conquérants qui les opposent les uns aux autres en inexorables ennemis; le secret entre eux correspond aux instincts de conquête; et le secret est la voie nécessaire du mensonge sans lequel il ne saurait y avoir préparation à injustes usurpations.

Sous la Révolution, il y eut tentative en faveur de la diplomatie publique : c'est la politique tortueuse des rois encerclant la jeune République qui obligea la Convention à reprendre l'usage de moyens que les circonstances commandaient; et c'est ainsi qu'elle dut en revenir à Choiseul. L'histoire ne prouve pas, à ce moment, que la diplomatie publique était mauvaise, mais que le système des rapports entre Etats lui était contraire.

M. J. Barthélemy cite quelques paroles de Cambacérès, le restaurateur de la tradition, qui sont bien indicatives à ce point de vue : pour emporter l'avis de la Convention, il dit qu'il n'y avait pas d'autre « moyen de traiter avec les puissances étrangères ». La diplomatie secrète est bien d'essence monarchiste.

Avec une Société des Nations soumise aux principes wilsoniens, on peut espérer qu'il n'y aura plus entre les peuples que des compétitions suffisamment honorables pour ne pas obliger les associés à user du secret — c'est-à-dire du mensonge; du moins on veut espérer que, dans son ensemble, la politique internationale des Etats sera suffisamment contraire aux conquêtes pour ramener entre eux la franchise nécessaire au maintien de toute concorde morale.

Nous Français, si passionnés d'honneur, nous devons tous travailler à préparer un système où les Etats seront mis à même de se conduire les uns à l'égard des autres suivant les règles qui font l'honnête homme.

Il n'y a pas deux honneurs, ni deux sincérités, ni deux morales; et on a quelque honte à rappeler des principes aussi certains.

Tant qu'il existera entre les peuples un machiavélisme révéré, comme le *summum* de la sagesse politique, il n'y aura pas de paix entre eux parce qu'il n'y aura pas d'honneur commun au-dessus d'eux; et ce sera l'éternel Bismarck qui continuera, malgré nous, les honnêtes gens, dupes impénitentes, à être l'atroce et tout-puissant dispensateur de la mort et de la servitude.

Les idées constitutionnelles modernes ont dans le président Wilson un héraut magnifique : il est le Montesquieu et le Rousseau de la République universelle. Avec plus de force qu'aucun autre, avec des moyens plus puissants que ses illustres prédécesseurs, il nous a obligés à réfléchir sur des principes considérés jusqu'alors comme utopiques et à les considérer enfin comme les éléments nécessaires de la plus vaste renaissance morale que l'univers ait

jamais osé rêver par le cerveau de ses plus avantureux philosophes.

Ce n'est plus sur l'habileté que la paix doit être fondée, mais sur l'honneur : aimons celui qui apporte au monde ce secret de la nouvelle liberté internationale.

Maxime LEROY

LA NUIT DU 14 JUILLET 1918.

La Liberté, qui veille aux portes d'Amérique,
Et de son bras levé hausse un flambeau d'airain,
Arbore en ses cheveux une gloire électrique,
Phare étoilé d'éclats striant le ciel marin.

Hier encor, de tous les océans venues,
Les escadres du Monde, en mouvant archipel,
Sous les feux divergents dont s'empourprent les nues,
Tanguaient en haletant vers l'immobile appel.

Et les peuples, à l'heure où meurt le soir oblique,
Ralliés sous le fer de lance des drapeaux,
Cherchaient à l'Occident la Grande République,
Silencieuse en son pacifique repos.

Mais voici que soudain la nuit rouge d'Europe
Flamboie en un lever de constellations,
L'étendard sidéral déferle et développe
Ses plis chargés de foudre au front des nations.

Et l'aigle à tête blanche, ouvrant son aile noire,
Sur le couteau d'acier de ses léviathans,
Précède aux champs meurtris de notre antique Histoire
Tout un printemps sacré de jeunes combattants.

Ah! s'ils pouvaient te voir, nos morts de Soixante-Onze,
O Liberté! comme ils regarderaient grandir
Sur l'Atlantique obscur, du zénith au nadir,
Le signal fulgurant de ta torche de bronze!

Nos morts de l'An terrible, et du terrible Hiver,
S'ils pouvaient s'éveiller de leur linceul de neige,
Comme ils rallumeraient, aux remparts du grand Siège,
Nos bastions tonnant par les gueules du fer!

Viens! — Pour te saluer, quand la horde barbare
Des esclaves, des rois, des traîtres conjurés,
Immonde et monstrueuse, inonde nos guérets,
Paris, comme il convient aux guerrières, se pare,

Et, réplique vivante à ton geste immortel,
A l'Est, où s'échevèle et ronfle l'incendie,
Contemple, vers la flamme à ton poing nu brandie,
L'horizon embrasé fumant comme un autel.

Viens! — Pour te faire accueil, notre Grand'Ville armée,
Ce quatorze juillet de mil neuf cent dix-huit,
Sous le signe du Lion, du nadir au zénith,
Illumine sa nuit d'une aurore enflammée,

Car Paris, à cette heure où nous le couronnons
D'astres que ta bannière étincelante sème,
Sur sa crinière d'ombre a mis pour diadème
Dans son azur sanglant, l'éclair de nos canons.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

L'Activité du Comité France-Amérique pendant la guerre

L'action du Comité France-Amérique pendant la guerre, s'inspirant des circonstances, a revêtu des formes très diverses ; mais, dans l'ensemble, elle a visé surtout un double but. D'une part, faire appel aux amis de la France dans chaque pays d'Amérique et, par l'entreprise de Comités correspondants, — composés, non de Français, mais de hautes personnalités américaines, — leur demander de mettre leur influence et leur activité au service de notre cause. D'autre part, encourager le grand élan charitable qui, dans le Nouveau Monde, s'est manifesté en faveur des éprouvés de la guerre en France, et servir d'intermédiaire entre les bienfaiteurs américains et les œuvres françaises de secours.

Les résultats obtenus en ce sens, depuis 1914, ont été particulièrement importants, et nous ne saurions en donner ici un exposé détaillé. Nous nous bornerons donc à en signaler quelques-uns, à titre d'exemple.

***

D'une façon générale, on peut dire qu'à la tête de la plupart des initiatives qui, au cours de la guerre, ont été prises, en Amérique du Nord et du Sud, en faveur des Alliés et spécialement de la France, se sont trouvés les présidents et les membres directeurs des Comités locaux France-Amérique.

Aux Etats-Unis, notamment, *France-America Society* de New-York a organisé toute une série de manifestations, également importantes par le nombre et la qualité des assistants, dont le retentissement considérable a eu pour effet certain de préparer efficacement l'opinion publique américaine à l'intervention aux côtés des Alliés. En particulier, son éminent président, le Dr. Nicholas Murray Butler, prési-

dent de l'Université Columbia, a éloquemment mis en lumière, avec une infatigable ardeur, en de multiples circonstances, les titres de notre pays à la reconnaissance américaine. Personne non plus, dans notre pays, n'ignore les précieux services financiers rendus aux Gouvernements de l'Entente par M. J. Pierpont Morgan, qui est le trésorier de *France-America Society.* La plupart des membres du Conseil de direction, tels que MM. Frédéric R. Coudert, Myron T. Herrick, Robert Bacon, John H. Finley, Whitney Warren, William D. Guthrie, Chauncey M. Depew, le regretté Joseph H. Choate, etc., sont également bien connus de l'opinion publique française pour la campagne qu'ils ont menée, dès la première heure, en faveur de notre cause et dont nous voyons aujourd'hui le magnifique couronnement.

Les Comités France-Amérique existant à la Nouvelle-Orléans, Los Angeles, San Francisco, Salt Lake City, San Diego, Seattle, etc., ont travaillé avec le même succès à resserrer entre les deux nations les liens d'amitié et de confiance réciproques.

Au Canada, le Comité France-Amérique de Montréal a acquis une influence qui s'est manifestée d'une façon remarquable au cours de ces quatre dernières années et qui lui a permis de jouer, pendant la guerre, un rôle de premier plan dans les relations du Canada français avec notre pays. Il a concouru, soit en les suscitant lui-même, soit en y participant activement, à un grand nombre d'organisations de caractères divers mais qui ont toutes servi efficacement la cause des Alliés.

C'est ainsi que le « Comité de la défense civile » pour l'enrôlement des volontaires de la Province de Québec a fonctionné dans ses bureaux, sous la direction de l'Hon. sénateur Raoul Dandurand, président du Comité France-Amérique. Au moment des émissions des emprunts français, le Comité a agi auprès des grandes institutions financières du pays pour les engager à souscrire, et les banques canadiennes ont acheté pour plusieurs millions de titres. — Sa section féminine « L'Aide à la France » a organisé une grande souscription nationale en faveur des populations de la France dévastée. Elle a transmis à ce jour au Comité central de Paris, pour les œuvres françaises, près d'un million de francs en espèces et de 3.000 caisses, et cette admirable générosité ne paraît pas près d'être épuisée.

Le Comité de Montréal possède encore dans les divers centres de la province, et notamment à Québec même, des sous-comités qui le secondent très activement.

L'effort du Comité France-Amérique n'a pas rencontré un moindre succès en Amérique latine. Dans toutes les villes de quelque importance, il possède des correspondants dévoués et, dans la plupart des grands centres, des Comités France-Amérique se sont attachés à travailler, chacun selon les modes d'action qui lui ont paru opportuns, au rapprochement entre leur pays et le nôtre.

Sous la présidence de M. Antonio Azeredo, président du Sénat fédéral, à Rio de Janeiro; du sénateur Jorge Tibiriça, ancien président de l'État, à Sao Paulo; du regretté M. Marcial Martinez, à Santiago du Chili; du sénateur Cosme de la Toriente, à La Havane, ainsi qu'à Montevideo, en République Argentine, dans l'Amérique centrale, etc., les fidèles amis de la France, qui constituent les Comités correspondants France-Amérique et qui, dès avant la guerre, donnaient à notre pays de précieux témoignages de sympathie, ont soutenu notre cause depuis quatre ans, avec une ardeur qui mérite la reconnaissance française.

Il n'est par douteux, par exemple, qu'au Brésil, leur action sur l'opinion publique comme au sein même des Chambres fédérales fût un des éléments qui déterminèrent le Gouvernement de ce pays à rompre avec les Empires Centraux. De même en Uruguay, où, pour ne citer qu'un nom, l'illustre écrivain et philosophe, membre directeur du Comité de Montevideo, José Enrique Rodo, dont nous déplorons la perte irréparable, fut, dès le premier jour, l'apôtre le plus éloquent et le plus écouté de l'amitié française. On n'ignore pas non plus combien M. Carlos Silva Vildosola et M. Alberto Mackenna, l'un et l'autre appartenant au conseil de direction du Comité de Santiago du Chili, contribuèrent efficacement, par leur énergique et courageuse campagne de presse ou de conférences, à orienter vers les Alliés les sympathies de l'esprit public au Chili.

L'ensemble de ces efforts, joints à une action personnelle constante dans les conversations et relations particulières, a eu pour effet, dans toutes les Républiques latino-américaines, de contribuer à la formation de grands courants d'opinion favorables aux Alliés, et particulièrement à la France. Aujourd'hui, dix d'entre elles ont rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne, quatre autres ont proclamé l'état de guerre, six seulement sont restées neutres. Et qui contesterait la valeur du soutien politique, économique et moral des Amériques pendant la guerre?

Le Comité central de Paris s'est, du reste, employé de toute manière à faciliter l'action de ses comités correspondants d'Amérique et à maintenir un contact étroit entre l'opinion publique du Nouveau

Monde et celle de notre pays. Avant tout, il a pensé qu'il importait de mettre clairement en lumière les sentiments qui, dans la guerre actuelle, ont inspiré notre peuple : la certitude qu'en luttant pour la liberté il défendait celle de l'humanité tout entière et les principes mêmes de notre civilisation.

En même temps qu'il entretenait avec ses membres américains une correspondance incessante, il a donc envoyé en Amérique du Nord et du Sud plusieurs dizaines de milliers de publications en français, anglais, portugais et espagnol, où se trouvent recueillis et commentés des faits, documents et témoignages d'une incontestable véracité. D'autre part, sa Revue *France-Amérique* et ses suppléments *France-Etats-Unis, France-Amérique-Latine* et *France-Canada* tiennent le public français au courant de la vie des nations américaines dans toutes ses manifestations : politiques, économiques, sociales, intellectuelles, etc., — tandis que les ouvrages de la « Bibliothèque France-Amérique » présentent des études d'ensemble complètes et originales sur les pays d'Amérique, leur histoire, leurs principaux écrivains, etc.

Enfin le Comité central de Paris a voulu donner à nos amis d'Amérique le témoignage tangible des sympathies françaises, en organisant en leur honneur des cérémonies telles que le meeting du 11 avril 1917, en l'honneur de l'entrée en guerre des Etats-Unis, ou, quelques jours après, la Journée de l'Amérique Latine qui, le 28 mai 1917, réunit au Château de Versailles, dans un cadre grandiose, en présence des Gouvernements français et alliés, l'élite des diverses colonies américaines de Paris et de la société française et qui a laissé dans l'esprit de ceux qui en furent les témoins des images inoubliables.

D'autres réunions périodiques plus intimes, auxquelles la présence de nombreuses dames donne un caractère de distinction et un charme particuliers, ont pour but d'accueillir avec honneur les personnalités américaines venant en France. L'intérêt national commande, en effet, de nouer avec ces hommes influents des rapports personnels directs, qui permettent de les entretenir des questions actuelles et de faire en sorte qu'ils emportent de notre pays un souvenir durable et fécond. C'est ainsi que, de part et d'autre, se forme une opinion publique exactement renseignée et que tout un travail intérieur peut s'accomplir, au moyen de démarches opportunes et d'interventions amicales.

***

Il n'est pas un Français qui ignore la contribution magnifique apportée par les Etats-Unis, le Canada et les diverses Républiques de l'Amérique latine à l'œuvre de secours en faveur de nos blessés, réfugiés, orphelins, etc. Non seulement nos amis américains ont créé eux-mêmes des organisations nombreuses et importantes, mais aucune de nos grandes institutions de bienfaisance nées depuis août 1914 n'a en vain fait appel à leur générosité. Le Comité France-Amérique s'est fait un devoir, dès les premiers jours de la guerre, de coopérer dans la plus large mesure possible à ce grand mouvement charitable.

Au Canada par exemple, c'est en réponse à un appel de son président, M. Gabriel Hanotaux, que se sont constitués, en même temps que « l'Aide à la France » dont nous avons parlé plus haut, les grands comités de secours national à la France de Ottawa, Toronto, Hamilton, Winnipeg, etc. L'effort accompli et les résultats obtenus dans la Province de Québec, comme dans les provinces de langue anglaise, sont également admirables. Toutes les classes de la population participent à ces œuvres, qui ont ainsi un caractère essentiellement populaire et contribuent très utilement à développer les relations amicales entre le Dominion et la France.

De même, les correspondants du Comité en Amérique latine ont organisé à Rio de Janeiro, Buenos-Aires, Santiago du Chili, etc., soit des « Journées Françaises », soit des fêtes charitables, qui, non seulement ont procuré des sommes importantes aux œuvres françaises, mais encore, par les manifestations qu'elles ont suscitées, ont eu pour effet d'accroître les sympathies pour la France.

Aux Etats-Unis, c'est un membre directeur de *France-America Society* de New-York qui fut président du conseil d'administration de la « War Relief Clearing House », la grande œuvre américaine de secours à la France qui, après l'entrée en guerre des Etats-Unis, fusionna avec la Croix-Rouge. Citons encore, parmi beaucoup d'autres, le Dr. Nicholas Murray Butler qui, en qualité de directeur de la Dotation Carnegie, a obtenu le vote unanime d'une première subvention de 2.500.000 francs pour la reconstruction des localités détruites en France, en Belgique et en Serbie, et Mrs. Whitney Warren, qui a recueilli pour la France des dons en argent et en nature pour une valeur de plusieurs millions. Si générale, d'ailleurs, a été l'amitié charitable des Etats-Unis pour la France qu'on peut bien dire qu'elle a admirablement préparé les esprits et les cœurs américains à l'alliance.

Du 8 août 1914 au 31 décembre 1917, le Comité France-Amérique de Paris a pu transmettre ainsi aux œuvres françaises de secours, conformément aux

instructions des donateurs américains, 3.020.000 fr. La proportion pour l'année 1918 sera très supérieure encore à celle des années précédentes.

Afin de rendre un public et éclatant hommage à la générosité américaine, et pour mieux faire connaître à l'opinion française les bienfaits de toutes sortes que les éprouvés de la guerre dans notre pays ont reçus du Nouveau Monde, le Comité a tenu à organiser, au cours de l'hiver dernier, dans un vaste immeuble des Champs-Elysées, une grande Exposition des Dons américains, qui fut inaugurée par le Président de la République et le Ministre des Affaires étrangères et visitée par plus de 26.000 personnes. Pendant cette Exposition eurent lieu de nombreuses conférences et réunions au profit d'œuvres charitables.

D'autre part, le Comité a créé, en entente avec le ministère de la Guerre, le « Service de Transport France-Amérique », qui fonctionne depuis avril 1917 et qui a pour objet d'obvier aux difficultés de transport des dons en nature envoyés d'Amérique à destination de la France. Le Service assure l'expédition de ces dons, sans frais d'aucune sorte, depuis un port quelconque du Nouveau Continent, et leur transmission à toute œuvre française légalement constituée que lui désigne le donateur. Il n'existe pas, d'ailleurs actuellement, d'autre organisation de ce genre.

Les marchandises transportées sont toutes, soit des objets neufs (vêtements, lainages, chaussures, matériel sanitaire, instruments et machines agricoles, automobiles, etc.), soit des denrées alimentaires (conserves de viande et légumes, cacao, lait condensé, sucre, tabac, etc.), dont l'introduction en France, à titre de dons, évite une sortie d'argent français et procure des articles indispensables, que l'on ne pourrait obtenir dans notre pays, même à la valeur cotée. Le total global des dons en nature reçus par France-Amérique pour les œuvres françaises s'élevait, à la fin de 1917, à 11.900 caisses, représentant une valeur de 4.300.000 francs, et ces chiffres se sont considérablement accrus au cours de 1918.

Ajoutons que, pour marquer aux bienfaiteurs américains notre gratitude, le Comité France-Amérique envoie à chaque souscripteur ou donateur connu de lui une estampe ou une carte reproduisant un des meilleurs dessins inspirés par la guerre et portant quelques mots de reconnaissance d'un Français éminent, — témoignage auquel nos correspondants sont très sensibles.

***

La fin des hostilités et la paix prochaine vont amener le Comité France-Amérique, tout en maintenant ses modes actuels d'action et de propagande, à orienter son effort, plus spécialement, d'une part vers la reconstitution des régions envahies, — tâche à laquelle nos amis d'Amérique sont prêts à collaborer de la manière la plus active,— et d'autre part vers la reprise et le développement des relations économiques entre la France et les divers pays du Nouveau Monde.

Après avoir efficacement contribué à préparer, des deux côtés de l'Océan, un champ d'action particulièrement favorable, le Comité continuera, dans cette nouvelle étape de son existence, à travailler, avec la même activité désintéressée et sous les formes que suggéreront les circonstances, à son œuvre de rapprochement entre les Français soucieux de l'expansion nationale et les Américains du Nord ou du Sud désireux de faire bénéficier leur pays des apports de notre civilisation.

Gabriel-Louis JARAY

Où en sont nos relations intellectuelles?

Il existe entre nos deux pays alliance étroite, profonde et tout particulièrement cordiale, mais dans quelle mesure y a-t-il union de vues sur l'avenir et unité de pensée, nous ne le savons point. Qu'est-ce que notre Gouvernement a entrepris pour la déterminer, nous ne le savons davantage. Jusqu'ici nous croyons même plutôt que, précisément par suite de la discrétion de nos gouvernements pendant les deux premières années de la guerre, l'initiative de l'Alliance revient presque entière aux Etats-Unis. Depuis avons-nous, nous aussi, pris une initiative égale ? avons-nous cherché à faire partager toute notre pensée par le président Wilson, à faire connaître là-bas toutes nos traditions, approfondir notre histoire, notre géographie, nos droits économiques accordés à nos devoirs envers la civilisation en Europe ? ou nous sommes-nous bornés à enregistrer, avec une reconnaissance solennelle, ses catégoriques

déclarations sur l'Alsace-Lorraine ? Que pense-t-il, qu'est-ce que l'élite entière des Etats-Unis, *Démocrates comme Républicains,* pensent et savent de la question de la rive gauche du Rhin, de nos frontières de 1814 et 1789 ? Ont-ils médité que LA FRANCE NE RESTE PAS SEULEMENT LA VICTIME DU TRAITÉ DE FRANCFORT, MAIS DU CONGRÈS DE VIENNE, que les prochains traités doivent constituer UNE REVISION véritable et radicale, UNE REVISION DE 1815 AUTANT QUE DE 1871 ?

Nos gouvernements successifs, nos académies, nos principaux historiens et publicistes, toute notre élite ont là un *mea culpa* à prononcer! Après comme avant 1914, le Gouvernement a trop méconnu que la qualité essentielle, les plus efficaces moyens et même l'arme défensive de la France étaient d'être UNE GRANDE PUISSANCE INTELLECTUELLE et que notre diplomatie devait avant tout FAIRE VALOIR, UTILISER ET ACCROITRE CETTE PUISSANCE INTELLECTUELLE POUR NOS PLUS HAUTES FINS NATIONALES, comme surent mieux faire l'Italie et même la Pologne. Tandis qu'avant 1914, nos ambassadeurs à Berlin annonçaient l'inévitable Guerre, ne devait-on pas éclairer les Etats-Unis ? Ne devait-on pas *aussitôt* se préoccuper de rechercher, sinon déjà l'alliance politique, l'union intellectuelle avec les Américains ? Or, que voyons-nous au contraire durant tout un siècle ?

Depuis le voyage de Franklin en France — et depuis lors, cependant, ce furent la guerre de l'Indépendance où se mêla le plus précieux sang de nos deux patries, la cession si profitable de la Louisiane, le pèlerinage studieux en Amérique de nombre de nos grands écrivains depuis Tocqueville jusqu'à Bourget! — *presque tous les écrivains américains qui sont venus en Europe ont négligé la France,* et il y a certes là de la faute de ceux qui nous dirigèrent, qui auraient dû savoir organiser dans le monde la connaissance de la France. Pour me documenter sur ce point je viens de relire avec le parfait ouvrage général de Firmin Roz si clairvoyant et investigateur sur *L'Energie Américaine* (Flammarion, édit.), les meilleurs précis de *Littérature américaine,* notamment l'original et savoureux volume de William P. Trent dans la collection Armand Colin et le *Génie de l'Amérique,* de Van Dyke (Calmann-Lévy, édit). J'y constate que presque tous les romanciers et poètes américains ont pèleriné en Angleterre et souvent en Italie; que presque tous les historiens critiques et savants se sont rendus et établis assez longtemps en Allemagne : que *Gœttingen a attiré plus que Paris* les leaders de la pensée nationale des Etats-Unis (ah ! qui l'aurait cru ?) que les académies se rapprochent beaucoup plus volontiers et même volontairement de la Société Royale de Londres que de l'Académie française ou de notre Académie des sciences, que les Universités empruntèrent de préférence leurs méthodes et leurs sujets de travaux à l'Université allemande. Dans son clair, vigoureux et concluant livre sur *Les Universités et la Vie scientifique aux Etats-Unis* (A. Colin, édit. 1918) M. Caullery cite même cette sentence d'un éminent Yankee : que les professeurs américains furent « des sujets intellectuels de l'Allemagne ».

Si l'on envisage les influences individuelles (ou au moins notre génie de création et d'illuminante fantaisie eût pu rattraper un peu de ce que laissait perdre la négligence de notre Gouvernement) on constate qu'un Emerson est l'émule de Carlyle, un Irving de Goldsmith un Cooper de W. Scott, un Miller de Byron un Bret Hart de Dickens, que même un Thackeray et un Tennyson ont eu une influence considérable tandis que Chateaubriand, Hugo, Michelet n'en ont eu aucune, que George Sand et Balzac ont seulement inspiré quelques romanciers; que même Thoreau, qui était de sang français, n'a presque rien connu de la culture française. Cependant au XVIIIe siècle le grand Jefferson vivait en France, vivait de la pensée française.

Je sais bien que depuis 1900 on commençait à abandonner outre-Atlantique la discipline allemande pour la connaissance de la France ; mais si notre Sorbonne a attesté là quelque initiative et du mérite, si un Hanotaux sut créer et diriger excellemment l'important *Comité France-Amérique,* quels furent s'il vous plaît l'initiative et le mérite du Gouvernement, de l'Académie française et de notre presse ? Et donc, encore plus, de notre diplomatie ? Je ne doute point qu'au lendemain de la guerre tous, même nos députés, ne réparent un peu de leur faute capitale. Mais aujourd'hui *que fait-on* ? SUR QUEL PLAN travaille-t-on ? Les services politiques de premier ordre rendus par des personnalités éminentes, du premier chef par M. Tardieu, ne doivent pas nous faire oublier que pour l'exposition des vérités françaises nous aurions dû mobiliser nos premiers historiens et nos plus constructifs universitaires. Il n'y avait pas seulement à commencer dès aujourd'hui *l'organisation de notre expansion intellectuelle* : il y avait à préparer la discussion pleinement documentée et compétente des prochains traités. Il y avait notamment à étudier en commun la question de la Rive Gauche du Rhin et les abus criminels des grands traités du XIXe siècle. Aujourd'hui on connaît en Amérique l'Alsace-Lorraine et le traité de 1871, on sait peu de chose du Congrès de Vienne, on ignore quel mal profond il a fait à la France et à toute l'Europe, *et cependant*

c'était contre lui en réalité que Monroe avait dû dresser sa fameuse Doctrine pour la défense de l'Amérique !

Donc, désormais, que de part et d'autre l'on se mette à l'œuvre, qu'on répare les négligences du passé! Ne serait-ce que pour nous connaître nous-mêmes, nous avons besoin de nous rapprocher les uns des autres, car il n'est point dans l'univers de génies plus fraternels que ceux de nos deux démocraties. On peut même dire qu'elles sont jumelles comme les deux immortelles Révolutions qui, à quelques années d'intervalle, libéraient nos deux pays.

Récemment un des éloquents professeurs que les Etats-Unis ont délégué pour conférencier une année à la Sorbonne, a publié chez nous un livre sur *Le Génie de l'Amérique* (Calmann Levy, éd.) où il s'est montré peut-être un peu trop exclusiviste. Je crois que le *Génie de l'Amérique* ne perdra rien à être défini comme une floraison du génie anglais transplanté en Amérique sous la fécondation du génie français — définition qui évidemment ne saurait être limitative. Le génie révolutionnaire de notre XVIIIe siècle — où éclatèrent l'inspiration, les qualités de toutes nos classes y compris l'aristocratie encore illuminée des Croisades et des Frondes — a marqué non seulement toute la vie politique mais l'âme, l'énergie, les forces d'invention, l'esprit novateur et rénovateur des Américains beaucoup plus que ne le voit M. Van Dyke. D'autres Américains ont justement considéré qu'aux Etats-Unis la jurisprudence était anglaise, l'esprit politique était français. Evidemment ni la Hollande, ni la Suisse, ni le monde celtique, ni depuis l'Allemagne, ni tout autant la Slavie ne sont absentes de la démocratie américaine; mais y domine, avec une forme anglaise, l'esprit français. Mieux que l'esprit : l'audace, le souffle, la création, l'envergure démocratique de la France! Le coup de foudre du génie français, qui à l'heure de la Révolution impressionna tant un même Kant et un Gœthe, a pour jamais ébloui l'âme du peuple de Franklin.

Dans son livre si heureusement nommé *La France vivante en Amérique du Nord* (Hachette, éd.) M. Gabriel Hanotaux, analyste délicat et synthétiste réfléchi, a montré avec discrétion mais netteté que les Etats-Unis étaient encore plus français qu'anglais; qu'il y eut, chez les rédacteurs de l'acte constitutionnel, un dessein bien arrêté de prendre le *contre-pied du système britannique* : « Au lieu d'une royauté, ils fondent une république; rejetant le principe héréditaire, ils soumettent tout le système à l'élection; au lieu *d'un régime* parlementaire, ils affranchissent autant que possible le chef du pouvoir exécutif de l'autorité du Parlement; pas de ministres responsables, pas de cabinet; une fédération de parlements locaux rognant les ongles au Parlement fédéral. »

Eh bien! à la lueur prodigieuse de cette guerre incendiant Belgique et Pologne, un rapprochement avec la France permettra aux Etats-Unis de prendre mieux conscience de la nature et de la qualité les plus profondes de son âme démocratique; de son potentiel d'avenir; des nécessités de générosité qui sont dans cet avenir et y commandent.

L'isolement, l'égoïsme, nécessaire à l'adolescence, eût été une infériorité morale pour une nation devenue adulte avec magnificence. Jadis Emerson a pu s'écrier avec quelque brutalité : « Nous marcherons sur nos pieds à nous; nous travaillerons avec nos mains à nous, et nous exprimerons nos idées à nous! » Cet égoïsme, ce nationalisme ne répond plus à la grandeur, à la splendeur de l'Amérique contemporaine; et l'intimité avec son frère le génie français l'aidera à devenir plus humaine, à accomplir en soi l'humanité — qui oblige à l'équilibre, qui est dans la politique extérieure ce que l'équité, déjà si chère aux Américains, est dans la politique intérieure.

Nous, d'autre part, nous avons le plus grand besoin de nous assimiler le génie de l'Amérique avec un afflux de race américaine équivalant à l'afflux de population française que nous avons porté aux siècles précédents. PAS DE PROGRÈS SANS COLLABORATION! De nouvelles formes de mutualité s'imposent à nos démocraties accordées pour sauver le monde : accord économique, accord maritime, association financière pour outiller les nationalités libérées comme pour reconstituer la France, mais, non moins pénétration intellectuelle avec quelques autres perspectives. Un certain nombre d'Américains seront entraînés à se fixer dans nos provinces, à la renaissance desquelles leur énergie contribuera magnifiquement : LES AMÉRICAINS, avec leur vigoureux esprit fédéraliste, leur or, leur hardiesse, leur activité, leur souci de munificence noble, leur respect affiné pour nos arts et pour notre intellectualité, SONT PRESQUE INDISPENSABLES A ASSURER L'EXÉCUTION DE NOTRE PROGRAMME RÉGIONALISTE de façon à ce qu'il n'avorte pas dans la médiocrité des menues académies et sociétés locales. Nous ne craignons pas plus pour la personnalité française l'ingérence américaine au XXe siècle que nous ne regrettons l'influence de la Renaissance italienne au XVIe siècle. Il y aurait pour nous le plus précieux avantage à attirer ici un nombre d'Américains, une partie de cette élite incomparable d'inventeurs féconds, d'esprits audacieux et idéalistes, et à répandre dans tout notre pays la connaissance de la littérature et de la pensée américaines, à remplacer dans les programmes formant notre jeunesse Kant, Schopenhauer et Nietzsche par Franklin, Emerson et Whitman.

MARIUS-ARY LEBLOND.

Le Rédacteur-Gérant : B. ARTARIT. Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.

Nos numéros spéciaux

Enquête sur la Comédie-Française.

(8 Novembre 1913.)

Réponses de : MM. G. DE PAWLOWSKI, Alfred BRUNEAU, Gustave KAHN, Alfred POIZAT ; Mme Simone BODÈVE, MM. Paul ADAM, Camille LE SENNE, Mlle Marie LENÉRU, Mme RACHILDE, MM. Camille MAUCLAIR, A. FERDINAND-HÉROLD, Mme Eugénie NAUD, MM Fernand DIVOIRE, Lucien ROLMES, J.-H. ROSNY aîné, Mme AUREL, MM. Maurice BEAUBOURG, Marcel BATILLIAT, Louis DUMUR, Nicolas BEAUDUIN, Mme Georges RENARD, SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, André MAUREL, H.-G. IBELS, Léon BALZAGTTE, Jean MANÉGAT, Guillot DE SAIX, Paul LOMBARD, Lucien DESCAVES, Jean AJALBERT, René FAUCHOIS, Albert ACREMANT, FLORIAN-PARMENTIER, H.-R. LENORMAND, William SPETH, Henri VIANAT, Alphonse SECHÉ, Jules PRINAT, FAGUS et Mme Jehanne D'ORLIAC.

Enquête sur la valeur de la Littérature française au Moyen Age

Dirigée par CHARLES OULMONT (Mars 1914).

Réponses de : MM. Maurice BARRÈS, Jules BOIS, E.-A BOURDELLE, Yvette GUILBERT, Rémy de GOURMONT, Eugène HOLLANDE, Gédéon HUET, Francis JAMMES, Camille LE SENNE, Guillot DE SAIX, Pierre MILLE, PÉLADAN, RACHILDE, Salomon REINACH.

Le Parlementarisme et la révision de la Constitution

Enquête dirigée par MAURICE PRIVAT (Avril 1914).

Opinions de MM. Gabriel HANOTAUX, Robert D'HUMIÈRES, Maurice LECLERQ, MESSIMY, J.-H. ROSNY jeune, Albert SAUZÈDE, Camille de SAINTE-CROIX, SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, Marcel SEMBAT, Georges THIÉBAUT, Paul ADAM, Charles BENOIST, Henri DAGAN, Emile FABRE, Marc FRAYSSINET, Jean HENNESSY, Edouard JULIA, Camille JULLIAN, Gustave LE BON, Pierre MILLE, Georges RENARD, J.-H. ROSNY aîné, Jules ROCHE, Marcel SEMBAT.

En Allemagne, une révolution est-elle possible ?

(1914.)

Opinions de : MM. Henri COULON, Georges DELAHACHE, ROYDEVEREUX, Louis DUMONT WILDEN, Auguste DUPOUY, Théodore DURET, Jean FINOT, Eugène FOURNIÈRE, Jules HURET, Camille JULLIAN, Maurice MURET, Max NORDAU, Georges RENARD, Romain ROLLAND, J.-H. ROSNY aîné, J.-H. ROSNY jeune, Edouard SCHURÉ, Charles SEIGNOBOS, Marcel SEMBAT, SIEROSZEWSKI, TALLENAY-KLEINE, Maurice BARRÈS, C. BLONDEL, J. BOJER, Emile BOURGEOIS, O. DENSUSIAMI, André LICHTENBERGER, D. HALÉVY, L. MAURY, P. THODOROFF, Octave UZANNE. — Prix : 1 fr.

La Vie a publié, en outre, comme numéros spéciaux :

L'ALSACE-LORRAINE ET LE RHIN

La Question d'Occident, par ALBERT MILHAUD, avec textes de VICTOR HUGO et d'EDGAR QUINET. — *Metz, Toul et Verdun*, par JEAN BRUNHES, professeur au Collège de France. — *Coup d'œil sur l'histoire d'Alsace*, par FRANZELÉ. — *La Jeunesse alsacienne*, par EDOUARD SCHURÉ. — *La Marseillaise*, poème par SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. Textes de la Révolution et de nos historiens contemporains, etc., etc. — Prix : 1 fr.

1 numéro sur *La Grande Guerre de 1914*. — 1 fr.

1 numéro sur *L'Afrique Occidentale française*, avec anthologie des auteurs ayant écrit sur ces régions. Articles recueillis par Robert Randau. — 1 fr.

1 numéro sur *Le Pays des Mille Lacs* (la Finlande numéro composé par Jean Bouchot. — 1 [illegible]

1 numéro sur *La Poésie cont*[illegible] John Charpentier. — 1 fr

EXTRAIT DU CATALOGUE

J'accuse, par un Allemand . . . . . . 7 fr. 50
L'ouvrage le plus important que la guerre ait inspiré.
Le crime, par l'auteur de **J'accuse**. En trois volumes. Chaque volume . . . . . . 7 fr. 50

Dr ACHALME
La science des civilisés et la science allemande . 4 fr. 50

GABRIEL ALPHAUD
Les États-Unis contre l'Allemagne . . . . . . 6 fr. »

LUIGI BARZINI
Scènes de la grande guerre . . . . . . 4 fr. 50
En Belgique et en France . . . . . . 4 fr. 50
La guerre moderne . . . . . . 4 fr. 50

Général F. VON BERNHARDI
L'Allemagne et la prochaine guerre . . . . . . 7 fr. 50

BIARD D'AUNET
Pour remettre de l'ordre dans la maison . . . 4 fr. 50
La politique et les affaires . . . . . . 4 fr. 50

VICTOR BORET
La bataille économique de demain . . . . . . 4 fr. 50

VICTOR CAMBON
Notre avenir . . . . . . 4 fr. 50
Où allons-nous ? . . . . . . 4 fr. 50

G. CLEMENCEAU
La France devant l'Allemagne . . . . . . 6 fr. »

***
Les dangers mortels de la Révolution russe . . 4 fr. 50

HENRY DUGARD
Le Maroc de 1918 . . . . . . 4 fr. 50

F. ECCARD
Biens et intérêts français en Allemagne et en Alsace-Lorraine pendant la guerre . . . 6 fr. »
Un livre indispensable à tous ceux qui ont en Allemagne ou en Alsace-Lorraine des intérêts quelconques à défendre.

LOUIS FÉRASSON
La question du fer . . . . . . 3 fr. »
L'industrie du fer . . . . . . 4 fr. 50

LOUIS FOREST
On peut prévoir l'avenir, comment? ou la Descartomancie . . . . . . 4 fr. 50

JAMES W. GERARD,
ancien ambassadeur des États-Unis à Berlin.
Mémoires de l'ambassadeur Gerard (*Mes quatre années en Allemagne*) . . . . . . 10 fr. »

BARUCH HAGANI
Le sionisme politique . . . . . . 4 fr. 50

DANIEL HALÉVY
Essai sur Charles Péguy . . . . . . 4 fr. 50

MARC HENRY
Au pays des maîtres-chanteurs . . . . . . 4 fr. 50
Trois villes : Vienne, Munich, Berlin . . . . 4 fr. 50
Villes et paysages d'Outre Rhin . . . . . . 4 fr. 50

JEAN VIC
La littérature de guerre. Manuel méthodique et critique des publications de langue française. En deux volumes. Chaque volume . . . . . . 8 fr. »

Commandant M.-H. WEIL
Les dessous du Congrès de Vienne (d'après les documents originaux des Archives du Ministère Impérial et Royal de l'Intérieur à Vienne). Deux volumes, ensemble . . 40 fr. »

RENÉ PUAUX
Foch. Sa vie. Son œuvre . . . . . . 2 fr. »

EUGÈNE-LOUIS BLANCHET
En représailles . . . . . . 4 fr. 50
Ce livre doit être lu par tous les Français.

EDOUARD HERRIOT
Agir . . . . . . 4 fr. 50

DAVID JAYNE HILL
La crise de la démocratie aux États-Unis . . . 4 fr. 50
La reconstruction de l'Europe . . . . . . 4 fr. 50

J. LABORDE
Il y a toujours des Pyrénées . . . . . . 4 fr. 50

LOUIS DE LAUNAY
Qualités à acquérir . . . . . . 4 fr. 50

ANDRÉ LEBON
Problèmes économiques nés de la guerre . . . 4 fr. 50

J.-L. DUPLAN
Lettres d'un vieil Américain à un Français . . . 4 fr. 50

LYSIS
Vers la démocratie nouvelle . . . . . . 4 fr. 50
Pour renaître . . . . . . 4 fr. 50
L'erreur française . . . . . . 4 fr. 50

ANDRÉ MANDELSTAM
Le sort de l'empire ottoman . . . . . . 12 fr. »

A. MEILLET
Les langues dans l'Europe nouvelle . . . . . . 4 fr. 50

Dr W. MUEHLON
L'Europe dévastée . . . . . . 4 fr. 50

MAURICE MURET
L'orgueil allemand . . . . . . 4 fr. 50
L'évolution belliqueuse de Guillaume II . . . 4 fr. 50
Pas d'illusions sur l'Allemagne . . . . . . 5 fr. »

FRIEDRICH NAUMANN
L'Europe centrale . . . . . . 9 fr. »

ANTON NYSTROM
Avant 1914, Pendant et Après . . . . . . 7 fr. 50

OKAKURA KAKUZO
Les Idéaux de l'Orient. Le réveil du Japon . . 5 fr. »

VILFREDO PARETO
Traité de sociologie générale. Tome Ier, paru . . 20 fr. »

J. RIESSER
président de l'Association centrale des banques et banquiers allemands.
Préparation et conduite financières de la guerre . 5 fr. »

LÉON ROSENTHAL
Villes et villages français après la guerre. Aménagement. Embellissement. Extension. Restauration . . 4 fr. 50

JULES ROCHE
Quand serons-nous en République? . . . . . . 4 fr. 50

JULES SAGERET
La guerre et le progrès . . . . . . 4 fr. 50

O. R. TANNENBERG
La plus grande Allemagne. Le rêve allemand (**L'œuvre du XXe siècle**). Traduction française de *Gross-Deutschland*. Avec 7 cartes . . . . . . 5 fr. »

BENJAMIN VALLOTON
Les loups . . . . . . 4 fr. 50

Capitaine Z...
L'armée de la guerre . . . . . . 4 fr. 50
L'armée de 1917 . . . . . . 4 fr. 50

RAYMOND JUBERT
Verdun. Mars-avril-mai 1916 . . . . . . 4 fr. 50
Un chef-d'œuvre de la littérature de guerre.

Les États-Unis ont voulu rendre à la France ce que notre pays avait fait pour eux, il y a plus de cent ans. Il n'existe pas dans l'histoire du monde un geste d'une aussi merveilleuse noblesse; il appartient aux Français de tout faire pour que nos amis de la République sœur nous connaissent, de même que nous devons nous attacher à les bien connaître. Voici une liste de livres qui répond à l'un ou à l'autre de ces buts :

A. --- Œuvres sur l'Amérique ou écrites par des Américains

" COLLECTION AMERICA ". — *Qu'est-ce que l'Amérique ? Qu'est-ce que les Américains ?* par Ch. BASTIDE.

1 volume in-18 jésus à **1** fr. **25**

« Les gros livres abondent sur l'Amérique et les Américains. Nous manquions de celui, maniable et facile, qui nous instruise de ce peuple admirable qui nous a offert son or et son sang et nous livre une paix victorieuse. M. Ch. Bastide a divisé par larges tranches ce sujet presque inépuisable. Et il le fait d'une façon alerte, d'une élégance qui rend aimable la précision, mariant le pittoresque à la psychologie, l'anecdote à la statistique. Ce premier fascicule évoque la géographie de l'Amérique, sa population composite, toute la vie rude des campagnes, toute l'activité démesurée des cités fabuleuses. Et l'on est empoigné comme à la lecture d'un roman d'aventures par cette histoire précise de la géante aventure d'une race. Ceux qui auront lu ce premier fascicule ne se soustrairont pas au désir tyrannique de suivre les autres. »

Pierre GUITET-VAUQUELIN.

" LE TÉMOIGNAGE D'UN CITOYEN AMÉRICAIN ", par Whitney WARREN.

1 volume in-18 jésus à **3** fr. **50** *(Majoration* **30** %)

« On sait avec quelle énergie, quelle ténacité, quel éclat, M. Whitney Warren, l'éminent architecte américain, s'est fait, un peu partout, mais principalement auprès de ses compatriotes, le défenseur, le propagandiste de la cause française..... Les arguments clairs et saisissants de M. Warren, sa discussion pittoresque, ses exposés lumineux de certaines questions embrouillées à dessein comme celle de l'Alsace-Lorraine, par exemple, ses vues pénétrantes et généreuses sur l'avenir des relations internationales n'ont perdu ni de leur intérêt, ni de leur force. Il faut souhaiter une large diffusion.. »

R. N. (*Le Journal des Débats*, 20 janvier 1918).

B. --- Les Livres qui expliquent notre Victoire

" NOUS AUTRES A VAUQUOIS ", par André PÉZARD.

« Si j'osais, j'écrirais tout de suite : Voici le plus beau livre de la Guerre! Le plus terrible! Le plus vrai! Le plus fort!..... »

André BILLY (*L'Œuvre*, 26 août 1918).

" NOTRE GUERRE ", par José GERMAIN.

« Qu'il y a de bons, de braves livres et réconfortants! Le livre de M. José Germain est de ceux qu'on lit avec allégresse, parce qu'ils sont francs et nets, qu'ils révèlent une âme loyale et charmante et qu'ils disent la vérité, toute la vérité avec un infatigable optimisme. C'est pour cela qu'ils sont, dans leur sincérité, dans leur simplicité, profondément bienfaisants. »

J. ERNEST-CHARLES (*Le Pays*, 6 octobre 1918).

" EN ESCADRILLE ", par Jacques BOULENGER.

« M. Jacques Boulenger, après avoir fait son devoir sur terre, a pris son vol. Il a vécu la vie d'escadrille, il l'a décrite au jour le jour. Ce n'est point un carnet, ce n'est point un livre construit. Des instantanés? Non plus : des crayons. Aucune comparaison n'est plus « odieuse » pour emprunter l'épithète américaine, que celle d'une sensibilité, même exacte, et de la machine qui photographie, et M. Jacques Boulenger est infiniment sensible. Il sait exprimer ce qu'il sent, mieux encore : le suggérer. Il nous traite en camarades et il nous présente à ses camarades (dont il croque en passant des portraits affectueusement malicieux)..... M. Jacques Boulenger nous initie même, sans avoir l'air de rien, à la technique du métier, puis à ses vertiges, à ses tristesses, profondes et si rapides qu'elles sont aussi vertigineuses. On ne lira pas, les yeux secs, les quatre dernières pages du livre, l'enterrement du petit Bauzac. »

Abel HERMANT (*Le Figaro*, du 5 novembre 1918).

" FIGURES ET ANECDOTES DE LA GRANDE GUERRE ", par Gaston VIDAL.

« Ce livre a beaucoup de qualités pour plaire, pour séduire, pour émouvoir. D'abord, la personnalité de son auteur qui s'y répand librement, franchement, joyeusement..... »

J. ERNEST-CHARLES (*Le Pays*, 13 octobre 1918).

" MA CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE ", par Géo ANDRÉ.

« Les supérieures qualités sportives de l'auteur l'ont grandement servi, et nous le disons en éloge, à rédiger ce récit cursif, sain, bien construit et volontairement dépouillé d'ornement, nu, ainsi que se présenta André au médecin-major boche émerveillé! Une franchise absolue, une modestie exemplaire éclatent à chaque page de ce récit personnel, où l'auteur a su parler de soi-même en témoin impartial et sans nerfs. Tel que c'est, pourrait être la devise de son livre. Il faut lire les tortures qu'il vit subir par des Français. Il faut retenir ces mots calmes : « Le médecin militaire de Bremerhaven ne reconnaissait jamais de malades ». Voilà. C'est le fait. Le lecteur saura le condamner. Lorsque Géo André écrit de ses évasions, le texte redouble de stoïcisme. Certains épisodes terribles en sont décrits avec une telle tranquillité qu'on retrouve le frisson éprouvé, jadis, en apprenant l'héroïsme secret qui fait encore aujourd'hui la gloire de Lacédémone. »

(*L'Intransigeant*, 4 avril 1918).

" MON AME POURPRE ", par le Capitaine CANUDO.

« Ce n'est pas le titre d'un recueil de vers, mais celui d'une œuvre sur la guerre. Ce « Roman de la Forêt et du Fleuve » participe du reste, avant tout, à l'émotion lyrique. L'Argonne et le Vardar sont ici chantés et célébrés plutôt que peints. Ils n'en sont pas moins véridiques et la guerre vue à travers l'âme pourpre du capitaine Canudo est toujours celle que nous achevons de vivre. »

(*Paris-Midi*, 5 novembre 1918).

Prix de chaque volume.. .. .. **4 fr. 50**

LA RENAISSANCE DU LIVRE -:- 78, Boulevard Saint-Michel, 78 -:- PARIS

Le Rédacteur-gérant : B. ARTARIT.

Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, Impasse Ronsin, Paris